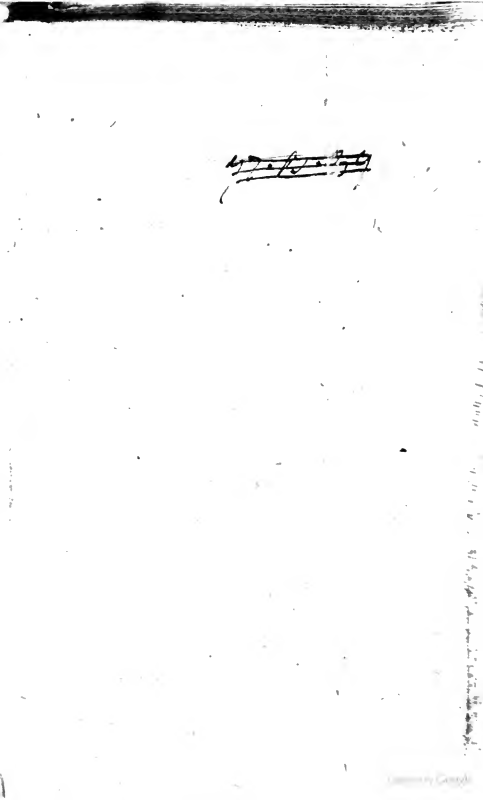




HISTOIRE

DE

RUSSIE.

TOME CINQUIEME.

HISTOIRE
DE
RUSSIE,

Tirée des chroniques originales, de pièces authentiques, & des meilleurs historiens de la Nation.

PAR M. LEVESQUE.

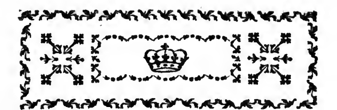
TOME CINQUIEME.



YVERDON,

M. DCC. LXXXIII.





HISTOIRE

DE

RUSSIE.

LIVRE V.

PENDANT que le conquérant du Nord, fier dispensateur des couronnes, perdoit dans l'Allemagne l'héritage de ses pères, ce Tsar, long-tems l'objet de ses mépris, lui enlevoit la Finlande. La mer étoit à peine débarrassée des glaces épaisses qui, dans ces durs climats, la couvrent pendant cinq mois chaque année, que les Russes descendent sur le rivage voisin de Helzingfors. Pierre sert en qualité de contre amiral sur sa flotte, commandée par Apraxin. L'ennemi met lui-même le feu à la place : le commandant, avec deux mille hommes d'infanterie, va se ren-

1713. Journ. Pet. Vel.

26 Avril.

fermer dans Borgau, & ne s'y croit pas
1713. encore en ſûreté. Les Ruſſes arrivent devant cette citadelle & la trouvent abandonnée. Ceux qui devoient la défendre ſe ſont réfugiés dans Abo. Pierre eſt maître de toute la côte. Il viſite à Cronſlot huit vaiſſeaux qu'on vient de lui amener d'Angleterre; il reçoit à Pétersbourg une ambaſſade de Chakh-Huſſein, Roi de Perſe, en qui la race des Sophis ſera renverſée du trône. On remarquoit, parmi les préſens envoyés par ce monarque, des lions & un élephant.

Après avoir reçu cet hommage toujours flatteur, quoique rendu par un foible ſouverain, il retourne à Elzingfors. Là le Général-Amiral & les principaux officiers le ſupplient de ſe mettre lui-même à la tête de ſes troupes. Mais les Suédois, en reculant toujours, ne lui permettent pas de ſignaler ſon commandement par de nouvelles victoires. Il veut faire le ſiége d'Abo; il s'y tranſporte & ne trouve pas même d'habitans. On cherche l'ennemi & l'on ne peut découvrir la trace de ſon paſſage. Pierre laiſſe le comte Apraxin à Elzingfors & retourne à Pétersbourg.

Le ſénat lui porte ſes plaintes ſur ce qu'on ne peut découvrir tous les nobles qui ſe cachent dans leurs campagnes pour ne pas porter les armes. Le Tſar ordonne, par une loi, à tous les nobles, depuis

l'âge de dix ans jusqu'à celui de trente, de se déclarer eux-mêmes, sous peine de perdre leurs terres & leurs revenus, qui seront donnés à leurs dénonciateurs, fussent-ils même de condition servile. Loi dure & peu avantageuse. A quoi bon forcer de lâches gentilshommes à venir trembler à la tête des soldats? La patrie veut des sacrifices volontaires. Celui qui refuse de lui être utile, est indigne de la servir. 1713.

Apraxin la servoit bien. Il va chercher les Suédois à Tavasthus, bourg qui couvroit la Bothnie. Ils ne l'attendent pas, jettent leurs canons dans la mer & reculent jusqu'à une rivière nommée Pelkin. Des marais inpraticables semblent les mettre en sûreté. Le Prince Golitsin, lieutenant général, fait établir une chaussée de planches & conduit ses soldats sur ce chemin qu'il leur a préparé. L'artillerie Suédoise les foudroie, sans pouvoir les arrêter. En même tems Apraxin passoit la rivière & la plûpart de ses troupes la traversèrent à la nage. L'action dura trois heures entières; mais enfin les ennemis prirent la fuite avec tant de vîtesse, qu'on ne put les atteindre. Cette victoire de Golitsin le conduisit à la conquête de Vasa, qu'il prit l'année suivante, après avoir battu le général Arnfeldt.

L'Empereur desiroit écarter du moins la guerre de l'Allemagne & craignoit éga-

lement pour l'Empire le bon accord &
1713. les dissentions des Puissances alliées. Il indiqua, pour le mois d'Octobre, des conférences à Brunsvick, sous sa médiation. Toutes les Puissances belligérantes du Nord y furent invitées, & toutes se montroient disposées à accepter la paix. Charles XII, lui seul, au sein de la captivité, nourrissoit encore de vains projets de gloire & de vengeance. Il fit répondre qu'il ne pouvoit accepter la médiation de l'Empereur, & que s'il recevoit son assistance, ce seroit pour forcer le Roi de Prusse & le Duc de Holstein Gottrop, injustes détenteurs de son bien, à lui restituer Stettin & les autres places qu'ils retenoient en séquestre, sans sa participation.

Pendant que le Roi de Suède parloit avec tant d'orgueil, il étoit plus que jamais humilié par son bienfaiteur. Akhmet craignoit, en rompant la paix, d'attirer contre lui les forces du Tsar, du Roi de Pologne & de l'Empereur d'Allemagne. Il recommanda au Khan des Tatars de veiller de près sur Charles XII, dans la crainte que ce Prince téméraire ne pût donner quelque prétexte à une rupture; il défendit qu'aucun Turc ou Tatar ne passât le Dniestre avec des armes, & il fit donner ordre au ministre de Suède de sortir de Constantino-

ple & de se retirer à Démerdesch, auprès de son maître. 1713.

En même tems les progrès des Russes répandoient la terreur jusques dans la capitale de la Suède. Les habitans de Stockholm, tremblans pour leurs foyers, murmuroient contre un gouvernement qui ne savoit pas les défendre, & ne cherchoient pas même à cacher leur penchant à la révolte. On parvint à les appaiser. Les sénateurs, sur les représentations de la bourgeoisie, supplièrent la princesse Ulrique-Éléonor, sœur du Roi, de prendre séance au Sénat, & d'employer son autorité pour contenir & satisfaire le peuple. Elle se rendit à cette demande, qui étoit le vœu de la nation, & ordonna une diète pour concerter les mesures qui pourroient conduire à la paix.

Elle étoit nécessaire à la Suède, dépouillée de ses provinces nourricières, & réduite au dernier épuisement par le courage de son Roi. Pierre la desiroit, & voyoit avec douleur que le congrès de Brunsvick demeuroit sans effet par l'opiniâtreté de Charles XII: il sentoit qu'il ne pourroit l'obtenir qu'en continuant la guerre. Une armée navale restoit aux Suédois: il veut signaler sa marine naissante, les combattre & les vaincre. Par 1714. ses ordres & par sa présence, il hâte les travaux dans ses chantiers.

Pendant qu'il faisoit ces préparatifs,
1714. il reçut à Pétersbourg une ambassade de la part de Méhémet-Bahardir, Khan des Usbeks. Ce Prince demandoit au Tsar sa protection contre un autre souverain Tatar, tributaire de la Russie. L'amitié de Bahadir n'étoit pas indifférente : il promettoit de laisser aux caravanes Russes un libre passage dans les déserts qui formoient sa domination. Ces caravanes, obligées de traverser toute la Sibérie & de suivre les sinuosités des fleuves, s'épargnoient la moitié du chemin en traversant les stèpes des Usbeks. L'envoyé barbare fut reçu avec honneur, & il le méritoit, puisque sa mission pouvoit être utile à l'État.

Pierre, distrait un instant par ces vues utiles au commerce de sa nation, ne négligeoit par ses apprêts guerriers. La flotte des galères, sous les ordres du général amiral, fait voile vers la Finlande, à la hauteur d'Abo. Celle des vaisseaux de ligne est envoyée à Rével, & le Tsar contre Amiral en doit prendre le commandement. Des bâtimens légers, croisant entre les deux flottes, maintiennent entre elles la correspondance. La campagne est ouverte; l'illustre Contre Amiral va lui-même reconnoître la flotte ennemie. Elle étoit à Angout, plus forte en vaisseaux de ligne que celle des Russes, mais plus foible en galères, & par con-

ſéquent moins propre à manœuvrer dans une mer couverte d'écueils. Les Ruſſes 1714.
navigent vers Angout. Entre cette place & Razabourg eſt un iſthme fort étroit: on y établit un chemin de planches, on traîne par ce chemin quatre-vingt galères; elles entrent en mer à la vue des ennemis, étonnés de voir une flotte naître en quelque ſorte au milieu des eaux. Le Contre-Amiral Erenſchild, ſorti d'Angout ſur une frégate pour obſerver les mouvemens des Ruſſes, ſe promet une victoire aiſée : il attaque l'avant- 27 Juilet.
garde, commandée par le Tſar lui-même; ce Prince rempliſſoit les fonctions de ſoldat & de matelot, de pilote & d'Amiral. Lui-même attaque la frégate d'Erensnchild, & décide la victoire. Le combat dura deux heures entières, terrible de part & d'autre. L'artillerie Suédoiſe, ſupérieure à celle des Ruſſes, leur fit peu de mal, parce qu'elle ne plongeoit pas aſſez. L'action devint une mêlée: les galères s'attachoient aux galères; on combattoit corps à corps, & aucun bâtiment ne ſe rendit ſans être venu à l'abordage. Les Ruſſes prirent la frégate du Contre-Amiral, huit galères & trois petits bâtimens. Erenſchild, couvert de bleſſures, fuyoit ſur une chaloupe; il eſt fait priſonnier. Le reſte de la flotte Suédoiſe ſe retire à Stockholm, & les vainqueurs prennent poſſeſſion de l'iſle d'A-

land, qui n'eſt qu'à douze heures de che-
1714. min de cette capitale.

Le colonel Chouvalof, commandant de Vybourg, ajoute encore un nouveau laurier à ceux que ſa nation vient de cueillir. Dans le diſtrict de Savolax en Finlande, les Suédois poſſédoient encore une place, nommée Neiſlot, cette ville eſt ſi-
29 Juillet tuée près d'un lac; la forteresſe s'élève ſur un rocher, également fortifiée par l'art & par la nature. Chouvalof l'aſſiége avec aſſez peu de troupes : la garniſon ſe défend avec courage; mais, n'ayant aucun eſpoir de ſecours, elle eſt obligée de rendre la place.

Stockholm eſt dans l'effroi : la Cour ſe prépare à chercher un aſyle à Drotningolm, & l'adminiſtration veille à la défenſe des ports. On ne ſait juſqu'où l'ennemi va porter ſes armes victorieuſes. Mais Pierre, inſtruit par les malheurs de Charles, & par les dangers qu'il a courus lui-même ſur les bords du Prouth, ſentoit combien il eſt dangereux de s'enfoncer imprudemment dans un pays ennemi. Il ſavoit auſſi que des conquètes trop multipliées obligent à diviſer les forces, les énervent en les déſuniſſant, préparent, augmentent, conſomment la foibleſſe du vainqueur, & ne lui laiſſent plus, pour le prix de ſon ſang & de ſes tréſors, qu'un vain laurier de gloire qui ſera bientôt flétri. Content d'avoir fait

trembler la Suède, & d'avoir éprouvé contr'elle la marine qu'il a créée, il laiſſe le commandement de la Finlande au Prince Golitſin, & retourne à Pétersbourg avec toutes ſes priſes. 1714.

A ſon retour, il montre contre la tempête un courage peut-être plus admirable encore que celui qui affronte la mort dans les combats. Sa flotte navigeoit entre deux écueils, un vent furieux s'élève, l'obſcurité de la nuit augmente le danger, les matelots éperdus abandonnent la manœuvre, & la crainte de la mort leur ôte le courage de défendre leur vie. Pierre lui ſeul eſt tranquille; il ſe ſouvient qu'il eſt ſouverain, & que c'eſt à lui de ſe dévouer à la conſervation de ſes ſujets. Malgré les prières, & les craintes de ſes plus intrépides généraux, il deſcend dans une chaloupe; toujours tourmenté par la tempête, toujours prêt à périr, il franchit ſur l'abîme, l'eſpace de deux lieues marines, gagne la terre, & y allume des feux: la flotte doit ſon ſalut à ſes ſignaux. Jitié Pet. Vel.

L'armée victorieuſe fit à Pétersbourg une entrée triomphante. Erenſchild, à la tête des vaincus, ſuivoit la marche de ſes vainqueurs. La frégate & les galères priſes ſur les Suédois étoient rangées ſur la Néva. Le Prince Fedor Romodanovski, aſſis ſur un trône, en impoſoit par l'extérieur de la puiſſance ſuprême, & rece- Journ. Pet. Vel.

voit les refpects que refufoit le Monarque.
1714. Non-feulement il étoit chargé de l'adminiftration en l'abfence du Tfar ; mais, en fa préfence, dans les occafions d'apparat, il repréfentoit la perfonne du fouverain : tandis que le monarque lui-même reftoit confondu parmi les officiers du même grade que celui qu'il avoit obtenu dans l'état militaire.

Les vaincus & les vainqueurs furent préfentés à Romodanovski, & le comte Apraxin lui fit l'éloge de la valeur & des fervices du Contre-Amiral. Alors le Prince Céfar, (c'eft le titre qu'on donnoit à Romodanovski) fit avancer le Contre-Amiral Pierre, fils d'Alexis, & lui ordonna de faire le récit de la bataille d'Angout. Pierre obéit, lui qui jouiffoit de la puiffance abfolue. Pour récompenfe de fa bonne conduite, il fut élevé au grade de Vice Amiral. Les grands de l'Empire & les miniftres étrangers, devenus eux-mêmes acteurs dans cette augufte comédie, félicitèrent le Vice Amiral fur fon nouvel avancement.

Jitié Pet. Vel. Après cette cérémonie, Pierre dépofa le perfonnage de Vice Amiral pour reprendre celui de fouverain, éleva la voix, & tint ce difcours aux différens ordres de la nation raffemblée.

„ Mes frères, qui de vous, il y a trente
„ ans, eût penfé que vous conftruiriez
„ un jour avec moi des vaiffeaux fur la

„ Baltique; que nous élèverions une
„ ville dans cette contrée conquise par 1714.
„ nos travaux & notre valeur; & qu'il
„ naîtroit du sang Russe tant de com-
„ battans victorieux, d'habiles naviga-
„ teurs? Auriez-vous prévu que tant
„ d'hommes instruits, d'ouvriers indus-
„ trieux, d'artistes distingués, vien-
„ droient, de différentes parties de l'Eu-
„ rope, faire fleurir les arts dans notre
„ patrie; que nous imposerions tant de
„ respect aux Puissances étrangères; que
„ tant de gloire enfin nous étoit reservée?

„ Nous voyons dans l'histoire, que la
„ Grèce fut autrefois l'asyle de toutes les
„ sciences, & que, chassées de ces belles
„ contrées par les révolutions des tems,
„ elles se sont répandues dans l'Italie,
„ &, de là, dans toutes les contrées de
„ l'Europe. Par la négligence de nos an-
„ cêtres, elles s'arrêtèrent en Pologne &
„ ne purent parvenir jusqu'à nous. Mais
„ les Allemands & les Polonois ont été
„ plongés dans ces mêmes ténèbres d'i-
„ gnorance où nous avons langui jusqu'à
„ ces derniers tems: c'est par les soins de
„ leurs souverains que leurs yeux se sont
„ ouverts, ils ont hérité des sciences de
„ la Grèce, de sa police & de ses arts.

„ Enfin notre tour est venu, si vous
„ me secondez dans mes entreprises, si
„ vous joignez les travaux à l'obéissance.
„ Les transmigrations des sciences peu-

1714. „ vent être comparées à la circulation „ du ſang. J'eſpère qu'abandonnant un „ jour l'Allemagne, la France & l'Angleterre, elles s'arrêteront quelque tems „ parmi nous, pour retourner dans la „ Grèce leur ancienne patrie".

Le reſte de ce grand jour fut conſacré au plaiſir. Erenſchild fut du dîner que Menchikof donna au ſouverain, & Pierre lui accorda les juſtes éloges que méritoit ſa valeur.

Journ. Pet. Vel. Ce Prince, ami de la gloire, ſe plaiſoit à en faire réjaillir des rayons ſur la tête de ſon épouſe. Pour la récompenſer des ſervices qu'elle lui avoit rendus ſur les 24 Novembre. bords du Prouth, il inſtitua l'ordre de Sainte Catherine, & l'en décora lui-même. Cette marque d'honneur n'eſt accordée qu'à des Dames, & n'a jamais été prodiguée.

1715. Les généraux Suédois & les officiers de l'État major faits priſonniers par les Ruſſes, vivoient à Moskou, libres, conſidérés, jouiſſant de tous les plaiſirs qui ſe réuniſſent dans les grandes villes. Cet exemple, ni les malheurs de Charles XII, n'avoient point fait adoucir le ſort des Ruſſes priſonniers en Suède. Le général Golovin, le Prince Khilkof, revêtu d'un caractère reſpecté par les nations policées; une femme même épouſe du colonel Hultz, qui n'étoit entrée en Suède que pour aller viſiter ſon mari; tous les

officiers enfin, étoient diſperſés, relégués dans de miſérables places, traités avec mépris, ſoumis à la plus dure captivité. 1715.

Le comte Apraxin, au nom de ſon maître, avoit écrit à l'adminiſtration de Suède, pour obtenir la fin de tant de rigueurs; ajoutant que, ſi l'on ne recevoit pas cette ſatisfaction dans le terme de ſix ſemaines, les priſonniers Suédois ſeroient traités avec la même ſévérité. Ce terme étoit expiré, & la Cour de Suède n'avoit pas daigné même faire une réponſe. Le Tſar, indigné de ce ſilence outrageant, ſe crut permis d'uſer de repréſailles. Le feld-maréchal Reinſchild, & le général Lévenhaupt, furent envoyés à Oranienbourg, ou Raninbourg, petite ville du gouvernement de Voronèje, bâtie en 1702 par Menchikof; quatre généraux majors furent renfermés au monaſtère de Saint-Cyrille; tous les officiers de l'État major furent diſperſés.

Le comte Piper, premier miniſtre de Suède, avoit dès-lors perdu la liberté. Il avoit été long-tems traité avec honneur; mais la dureté de ſes manières le rendit inſupportable à la Cour, & l'on ne cherchoit qu'une occaſion de le mortifier. Les Ruſſes avoient brûlé, ſur les côtes de Finlande, quelques vaiſſeaux marchands Hollandois, qu'ils avoient pris pour des bâtimens Suédois. Il falloit dédommager la Hollande; on n'avoit pas d'argent: Mémoires d'un Miniſtre étranger.

Pierre, dans sa mauvaise humeur contre
1715. Piper, s'avisa de lui faire payer les vingt cinq mille ducats, à quoi l'on estimoit le dommage. Piper tira une lettre de change de cette valeur sur la comtesse son épouse, qui l'accepta. Mais la Suède étoit épuisée : il fut défendu, sous de rigoureuses peines, de faire passer dans un pays ennemi, une somme si considérable dans les circonstances où l'on se trouvoit. Le malheureux Piper, renfermé à Schlüsselbourg, n'y vécut pas longtems. Son corps fut rendu au Roi de Suède, qui lui fit de magnifiques obsèques, après avoir dédaigné de lui procurer la liberté.

Chafirof. Mém. d'un Min. étranger.

Quant aux officiers subalternes & aux soldats prisonniers, ils étoient en trop grand nombre pour qu'on eût pu les garder dans de grandes villes, & tous avoient été dispersés dès le moment de leur captivité. On prétend que plusieurs milliers de soldats Suédois, employés d'abord aux travaux des mines, furent ensuite appelés à ceux de Pétersbourg, qui n'étoient pas moins meurtriers. Un grand nombre adopta les mœurs & la religion russe, & s'établit dans les terres des Seigeurs.

Les officiers, au nombre de plus de deux mille, étoient distribués dans toutes les villes de l'Empire. Il y en avoit au moins mille dans la Sibérie. Ils ne tiroient

aucun argent de la Suède. Ceux qui avoient plus de talens ou d'induſtrie exerçoient des arts ou tenoient des écoles. Il penſoient ſagement que l'exercice d'aucun métier ne pouvoit les avilir, & ils ſurent ſe plier à la néceſſité. Les uns établirent des fabriques, d'autres entreprirent quelque commerce, les autres devinrent tourneurs, orfèvres, cordonniers, menuiſiers, tailleurs. Ceux qui n'avoient que de la force ſans adreſſe, ſe firent bûcherons: mais un lieutenant Suédois fit quelque ſorte de fortune à Tobolsk, en montrant des marionnettes. Voilà où la nobleſſe Suédoiſe étoit réduite par l'entêtement de ſon Roi, qui n'avoit jamais voulu convenir d'un cartel pour l'échange des priſonniers. 1715.

Par ſa paſſion déſordonnée pour la gloire des armes, il avoit épuiſé ſon pays d'hommes & de ſoldats: il en conſommoit la ruine par ſon abſence. Les plus ſenſés des Suédois vouloient qu'on ceſſât de prendre les ordres dangereux de ce Prince, qu'on revêtit Ulrique de la puiſſance ſouveraine, & qu'on ne s'occupât plus qu'à chercher les moyens de faire la paix avec la Ruſſie & les Puiſſances alliées. Déjà on avoit obtenu du Tſar un paſſeport pour un officier chargé de propoſitions de paix, lorſqu'on apprit que Charles, déſeſpérant enfin de faire renaître la diſcorde entre la Turquie & le Nord, ſe Journal Pet. Vel. & paſſim, Jitié Pet. Vel.

préparoit à revenir dans ses États. Le
1715. projet de négociations fut abandonné, l'on attendit que le héros de la Suède décidât du sort de la patrie, en consommât la perte, ou cherchât les moyens de la rétablir.

Il s'étoit obstiné long-tems à se faire conduire dans ses États par une armée entière de Turcs & de Tatars : il revint dans l'équipage d'un simple courier, traversant *incognito* une grande partie de l'Allemagne, & se jeta dans Stralsund, accompagné seulement de quatre hommes.

On devoit espérer que, voyant de plus près ses pertes & les souffrances de ses sujets, lui-même desireroit la paix pour soulager leur misère & pour obtenir de ses ennemis la restitution de quelques-unes de leurs conquêtes : mais il parut insensible aux maux de ses sujets, & ses propres malheurs n'avoient fait qu'aigrir son animosité. Sa première démarche fut de faire annoncer au Roi de Prusse son retour, & de lui redemander Stettin. Le Roi, de son côté, demanda le remboursement de ses frais, & vouloit que Charles s'engageât à ne commettre aucune hostilité contre le Dannemarc, la Pologne ni la Saxe. Le Roi de Suède résolut d'obtenir par les armes ce qu'on n'accordoit pas à sa simple réquisition, & n'écrivit au sénat de Stockholm, que

pour demander de l'argent & des troupes.

Rien ne l'irritoit plus vivement que le 1715.
ſéqueſtre de Stettin, qu'on avoit oſé faire ſans ſon aveu. C'étoit le Baron de Goertz qui avoit négocié cette affaire, & ce même Goertz ne craignit pas de venir le trouver à Stralſund. Non-ſeulement il ſut colorer ſa faute aux yeux de Charles, mais il prit ſur ce Prince un aſcendant que Piper n'avoit jamais obtenu : il devint ſon premier miniſtre, & eut l'art de conduire à ſon gré le plus opiniâtre des hommes.

Charles, à ſon retour de Turquie, avoit paſſé par Caſſel & avoit accordé ſa ſœur Ulrique à Fréderic, Prince héréditaire de ce Landgraviat. Il reçut à Stralſund la viſite de ce Prince : qui paſſa tout de ſuite à Stockholm, où le mariage fut célébré.

Le Landgrave de Heſſe-Caſſel ſe flat- Journ. Pet. Vel.
ta de rétablir la paix entre Roi de Suède & celui de Pruſſe. Il offroit à ce dernier une ſomme de quatre cent mille thalers, à condition qu'il rendroit Stettin à la Suède; que, juſqu'à la paix, il ſeroit mis dans cette place une garniſon de Heſſe-Caſſel, & que le Roi de Pruſſe ne permettroit pas aux Suédois d'entrer dans la Saxe, ni aux Saxons dans la Poméranie. Cette propoſition n'eut aucun ſuccès. Le Roi de Dannemarc, voyant l'adminiſtrateur de Holſtein-Gottorp s'attacher au Roi de Suède, regarda la

bonne intelligence de ces deux Princes
1715. comme une atteinte à la neutralité. De ſon côté le Roi de Pruſſe répondit que ſes engagemens ne lui permettoient pas, à quelque condition que ce fût, de retirer ſes troupes de Stettin avant la paix. En un mot, tout l'effet de la conférence de Heſſe-Caſſel fut que le Roi de Pruſſe augmenta la garniſon de Stettin.

Les tentatives de l'Empereur ne furent pas plus heureuſes. Il écrivit à Charles pour l'engager à envoyer ſes miniſtres au congrès de Brunſvick. La France, à la prière du Roi de Pruſſe, offrit auſſi ſa médiation. Mais Charles, toujours auſſi confiant que dans les jours de ſa brillante fortune, eſpéroit conduire à de nouveaux exploits les malheureux que ſes ordres arrachoient à la Suède.

Le Tſar & les Rois de Pologne & de Dannemarc, réſolurent de l'attaquer avant qu'il eût raſſemblé les débris de ſes forces. Le Roi de Pruſſe, héritier des Ducs de Poméranie, crut l'occaſion favorable pour faire valoir ſes droits ſur cette Province : il ſe joignit aux Princes alliés. Georges, Electeur de Hanovre, venoit de monter ſur le trône d'Angleterre ; il avoit acheté du Roi de Dannemarc Brème & Verden, conquêtes faites ſur le Roi de Suède. L'envie de conſerver cette acquiſition le fit entrer dans l'alliance du Nord : il déclara la guerre à

Charles XII. Les Danois, les Pruffiens & les Saxons, faifoient le fiége de Stralfund où Charles étoit renfermé. Prefque tous fes officiers furent tués ou bleffés. Lui-même fupporta des fatigues auxquelles auroit fuccombé le plus dur foldat. Il fembloit ne rien fentir que le courage qui l'animoit. On ne put le forcer à quitter Stralfund, que lorfqu'il fut impoffible d'y tenir. Dès que le Roi fut en fûreté, le général Luker rendit la place aux alliés : c'étoit leur remettre des cendres & des décombres. 1715.

Pierre envoyoit en même tems de nouveaux fecours en Poméranie : lui-même s'embarqua fur la flotte, defcendit à Upfal, en confidéra le port, fans faire, fans éprouver d'hoftilités, comme s'il eût vifité l'un des ports de fes États. L'armée de la flotte fit une defcente dans l'ifle de Gothlande : rien n'y pouvoit exciter la cupidité des vainqueurs ; on ne trouva, l'on ne prit que des beftiaux. Journ. Pet. Vel.

Mais perdons un inftant de vue les opérations d'une guerre déformais languiffante. C'eft le vainqueur de Charles, le légiflateur de la Ruffie, l'Arbitre du Nord, qui fixe à préfent l'attention de l'Europe & qui mérite d'attacher la nôtre.

Jamais il ne donna tant d'activité à fa marine. L'un des plus agréables fpectacles dont jouiffoit Pétersbourg étoit celui de fes nouveaux vaiffeaux, conftruits

dans son amirauté, & lancés sur les eaux
1715. de la Néva. En même tems d'autres vaisseaux, achetés en Hollande & en Angleterre, abordoient au port de Cronslot.

Pierre fonda une académie de marine à Pétersbourg: il portoit, en quelque sorte, jusqu'au fanatisme le desir de voir tous ses sujets se former à la navigation. Il ne permit pas de construire un pont sur la Néva; il défendit même de passer dans des chaloupes à rames cette rivière souvent agitée: il fallut que les marchands, les artistes, les gens de loix, les femmes, imitassent l'intrépidité de leur souverain, & bravassent quelquefois la mort dans des chaloupes à voiles. Il arrivoit souvent des malheurs, ils étoient rapportés au Prince; mais il avoit voulu, & rien ne changeoit ses inflexibles volontés.

S'il abandonnoit ses sujets à la mort sur les eaux, il cherchoit à garantir leur vie contre le feu, & défendit de bâtir des maisons de bois, dans les plus beaux quartiers de Pétersbourg. Il montroit dans les incendies le même courage qu'à la tête des armées. Dès que le son funèbre du tocsin frappoit son oreille, il couroit à l'édifice incendié, précédoit les travailleurs, leur donnoit l'exemple de l'adresse & de l'intrépidité. A le voir, au milieu des flammes, courir, la hache à la main, sur des poutres en

feu, on l'eût pris pour un malheureux propriétaire qui cherchoit, au risque de sa vie, à sauver le reste de sa maison & de sa fortune. 1715.

Les anciennes loix de Russie laissoient aux enfans un partage égal dans l'héritage de leurs pères. Pierre ordonna que les biens immeubles, propres ou acquis, passassent à celui des enfans mâles que le père en jugeroit le plus digne & qu'il désigneroit par son testament, sans aucun égard pour le droit d'aînesse; & que les biens meubles fussent partagés, suivant la volonté du père ou de la mère, aux autres enfans des deux sexes. Un père qui n'avoit que des filles devoit choisir entr'elles une héritière des immeubles. Les citoyens qui ne laissoient point de postérité pouvoient nommer un héritier de leurs immeubles entre leurs parens ou hors de leur famille. On sent quel étoit le but du législateur: la fortune des enfans se trouvant dans la dépendance du père, ils devoient chercher à gagner sa tendresse & son estime, pour mériter la plus solide portion de son héritage. Les familles riches conservoient leur splendeur, parce que les biens fonds n'étoient pas divisés. Les enfans qui ne partageoient que les biens meubles, se trouvoient forcés, par le besoin, à faire eux-mêmes leur fortune & à prendre du service. Les serfs étoient enfin plus heureux, parce qu'ils

sont toujours moins opprimés par un
1715. Seigneur riche, que par un pauvre gentilhomme, qui, pour satisfaire lui-même à ses besoins leur arrache la subsistance & suce jusqu'aux dernières gouttes de leur sang.

Cette loi, dont nous venons de rapporter les principales dispositions, renfermoit des clauses bien dures, & contraires même à la justice. Celui qui, n'ayant hérité de son père qu'une portion du mobilier, entroit dans le service militaire & faisoit quelques épargnes, ne pouvoit les employer à des acquisitions immobiliaires qu'après sept ans de service. Si au lieu de porter les armes, il se déclaroit pour quelque état civil, il ne pouvoit faire d'acquisitions qu'après dix ans; & qu'après quinze, s'il embrassoit le commerce ou les arts. Si tout citoyen doit avoir la liberté d'employer le fruit de ses travaux de la manière qui lui paroît la plus avantageuse; si tout homme doit se choisir lui-même un état; si le magistrat qui maintient le dépôt des loix, si le négociant qui enrichit son pays, si le noble qui fait féconder ses terres & en augmente le produit, sert aussi bien sa patrie que celui qui la défend les armes à la main: la loi que nous venons de rapporter est condamnable. Elle a été abrogée dans la suite.

Mais cette même loi mériteroit d'être

dévouée à l'exécration de la postérité, si Pierre ne l'avoit promulgée que pour pré- 1715.
parer l'exhérédation de son fils & le procès atroce dont nous serons trop tôt obligés de rendre compte.

Cependant le peuple gémissoit sous le poids des exactions : l'armée ne recevoit pas de paie ; des milliers d'hommes employés aux travaux de Pétersbourg périssoient de misère ; la cherté des vivres faisoit gémir toutes les parties de la nation ; le Prince payoit plus cher la subsistance de ses troupes & les munitions de guerre, que s'il les eût fait acheter dans les marchés. C'est que ces entreprises étoient tombées entre les mains des grands de la Cour, qui se les faisoient donner sous des noms étrangers. Il falloit que le produit illicite de ces affaires satisfît leur insatiable cupidité, celle de leurs créatures & celle des agens & des complices de leurs manœuvres criminelles. Avant que le soldat, le travailleur, reçût une nourriture grossière & mesurée, il falloit que ces riches & cruels oppresseurs eussent payé les objets de leur luxe, de leurs passions, de leurs fantaisies.

Pierre trop souvent absent de ses États, trop distrait par la vaste étendue de ses desseins, ne voyoit pas tous ces maux : il s'en apperçut quand ils furent portés à leur comble ; mais sa confiance dans la fi-

délité de ceux qu'il employoit l'empêcha
1715. long-tems d'y trouver un remède. Les coupables se cachoient d'autant mieux qu'ils étoient autour de lui.

Des nouvelles mesures furent prises pour éviter à l'avenir de pareils désordres; un tribunal fut établi pour rechercher, pour juger les auteurs des déprédations. Pierre eut la douleur de trouver parmi les coupables les hommes qu'il chérissoit le plus, & dont les talens l'avoient mieux servi: le Prince Menchikof, le comte Apraxin, Général-Amiral; Brus, grand maître de l'artillerie; Kikin, président de l'amirauté. Ils rachetèrent chèrement leur vie, ou plutôt ils la durent à l'amitié du souverain; car que pouvoient donner des hommes dont tous les biens devoient être confisqués?

Le Prince Volkonski, gouverneur d'Arkhangel, fut arquebusé; le vice-gouverneur de Pétersbourg & plusieurs sénateurs eurent le knout. Peut-être, dans ces actes de justice, se mêla-t-il encore de cruelles iniquités. Les juges étoient des majors, des capitaines, des lieutenans aux gardes. C'étoit devant eux que devoient comparoître leurs supérieurs dans les armées & les membres les plus illustres de l'administration. Ces militaires, accoutumées à prononcer contre leurs soldats des arrêts expéditifs, connoissoient peu l'art si difficile de suivre

vre le coupable dans tous les détours dont il enveloppe ſon crime, & de trouver l'innocent dans un accuſé timide, que pourſuivent avec adreſſe des ennemis acharnés. Il eſt vrai que le Tſar lui-même éclairoit les opérations de ces juges, partageoit leurs travaux, paſſoit des jours entiers au ſénat. Mais ce Prince, devenu défiant, parce que, dès ſa première jeuneſſe, il avoit été environné, aſſailli par le crime, ne pouvoit-il pas être ſouvent un juge prévenu? Enfin les commiſſaires de cette chambre de juſtice avoient une part conſidérable dans les biens des coupables: ils étoient excités par leurs intérêts à ne pas trouver d'innocens. 1715.

Des criminels furent punis: il rentra peu de choſe dans la caiſſe du ſouverain, & les peuples ne purent être dédommagés des maux qu'ils avoient ſoufferts. Ils reçurent de nouveaux gouverneurs & ne furent pas moins opprimés.

Ce n'eſt pas que le ſouverain n'eût cherché le moyen de faire monter juſqu'à lui le cri du malheureux. Il défendit d'afficher, comme on faiſoit auparavant, des placards contre les oppreſſeurs, ou de faire courir des lettres anonymes, ſouvent ſéditieuſes; mais il ordonna de lui porter les plaintes a lui même. Remède impuiſſant. Comment un malheureux, opprimé à Kazan, à Tobolsk, pouvoit-

il faire parvenir ses plaintes au souverain, à Pétersbourg, sur les mers, dans les Cours étrangères, à la tête des armées? Il ne l'auroit pas pu, quand le Prince eût été dans la même ville, mais entouré des complices, des amis, des parens de l'oppresseur. Les courtisans égorgent le foible d'une main, & ferment de l'autre les yeux du Prince.

1771.

Pierre n'étoit pas occupé seulement à punir les déprédateurs de l'État: il cherchoit à lui ouvrir de nouvelles sources de richesses. Il envoyoit le capitaine Boucholz, visiter la petite Boukharie, qui s'étend depuis le district de Nertchinsk, aux confins de la Sibérie, jusqu'à l'Inde & au Tibet, en traversant le pays de Moungals. On assuroit qu'il s'y trouvoit du sable d'or: mais il espéra du moins y trouver la route d'un riche commerce avec l'Inde.

Il crut aussi pouvoir ouvrir un autre chemin à ce commerce par la grande Boukharie, & y envoya un Prince Tcherkaski. Il savoit que l'Amou-Daria, que le Romains appelèrent Oxus, se jetoit autrefois dans la mer Caspienne, & que ce fleuve avoit été forcé par les Kalmouks à conduire ses eaux dans le lac Aral. Il vouloit retrouver les traces de son ancien lit, le rétablir, & y envoyer ses vaisseaux du port d'Astrakhan.

Il envoyoit aussi une ambassade en

Perse, pour chercher à lever les obſtacles qui gênoient le commerce entre les deux nations. Mais Chakh-Huſſein, qui chanceloit ſur ſon trône, n'étoit déjà plus maître des chemins que ſuivoient les caravanes de Ruſſie. 1715.

Cependant des forts s'élevoient ſur l'Irtich, & une maiſon de plaiſance, Péterhof, ſur le golphe de Pétersbourg. Les Tatars du Kouban, qui firent du côté de Kazan une incurſion ſubite, furent pourſuivis, atteints, battus, diſperſés, & le fils de leur ſouverain fut pendu par l'ordre d'un colonel Ruſſe.

Pierre reſſerroit en même tems ſes liaiſons avec la Chine. Cham-hi lui demandoit un médecin. Pierre lui envoya, ſous ce titre, le chirurgien Anglois Laurent Lange, recommandant à ce dernier de prendre connoiſſance de l'état politique de la Chine, de ſes productions, de ſes fabriques & de ſon commerce.

On avoit commencé dès le milieu du dix-ſeptième ſiècle à dreſſer des cartes de Ruſſie. Il y en avoit de générales & de particulières. Mais aucune n'étoit exacte, parce qu'elles avoient été dreſſées par des étrangers qui ne connoiſſoient qu'imparfaitement les pays qu'ils traçoient. Des géographes furent envoyés dans les différentes provinces, pour en dreſſer des cartes fidèles. Ce fut Pierre, qui, le premier, fit connoître la véritable forme de

la mer Caſpienne. La géographie de la
1715. Ruſſie a acquis dans ces derniers tems une nouvelle perfection par les voyages que de ſavans académiciens ont faits dans les parties les plus reculées de l'Empire. C'eſt un grand ſervice que le gouvernement a rendu à l'eſprit humain, de faire voyager des philoſophes chez les barbares. Des ſages ont étudié l'homme chez les Tchérémiſſes, les Samoyèdes, les Kamtchadales; les Kalmouks & les Bachkirs. Mais ce n'eſt pas le règne de Pierre I qui fut illuſtré par les voyages & les travaux des deux Gmélin, des Steller; des Muller, des Pallas, des Géorgi, des Laxman.

Les récréations du Tſar étoient ou des plaiſirs qui exigeoient de la vigueur & qui la détruiſoient, ou des travaux capables d'effrayer la molleſſe. Il ſe plaiſoit à braver les tempêtes, à montrer, à inſpirer ſon courage à ſes matelots abattus par la crainte. Lui-même alors prenoit en main le gouvernail, donnoit ſes ordres avec tranquillité, ſe chargeoit des manœuvres les plus difficiles, donnoit, au milieu du danger, des leçons de marine à l'équipage, & faiſoit admirer également ſon agilité, ſa force & ſon adreſſe. On l'a vu quelquefois malade de la fièvre que lui avoit donné la fatigue, malgré la force de ſon tempérament. Si Catherine ne pouvoit partager ſes travaux, elle ſe ren-

doit au moins la compagne de ses périls.

D'autres fois, se livrant à des occupations moins dures, & renfermé dans l'étroite enceinte de sa maison, (car il fuyoit le palais) se servant lui-même, se suffisant à lui même, il s'amusoit à des ouvrages du tour. Il étoit le meilleur tourneur de son empire, & l'un des meilleurs de l'Europe. On conserve, on admire un grand nombre de ses ouvrages. 1715.

Souvent il alloit sur les ports s'entretenir familièrement avec les matelots étrangers. Vêtu simplement comme eux, plus habile qu'eux dans leur métier, ne leur parlant que des objets familiers à leur profession, partageant, excitant leur gayeté, buvant, fumant avec eux, il leur faisoit oublier son rang. Hors du commandement, les soldats trouvoient en lui leur égal. Ce n'étoit pas un Prince affable qui s'abaissoit à parler à des malheureux; c'étoit un homme qui conversoit avec des hommes.

Quelquefois aussi, comme nous l'avons vu, il divertissoit le peuple par des fêtes plaisantes. C'est ainsi qu'il fit pompeusement enterrer l'un de ses nains. Vingt-quatre nains suivoient le convoi, les naines venoient après; le Tsar & la Cour fermoient cette marche, moins funèbre que burlesque.

Chaque jour il sortoit, & ne se servoit jamais de carrosse; tout le monde

pouvoit l'approcher, lui parler. Souvent
1715. il alloit à pied: en hiver, il se servoit d'un traineau, &, après la fonte des neiges, d'une carriole, espèce de cabriolet étroit, découvert & non suspendu. Qui auroit osé se livrer à la mollesse auprès d'un tel Prince?

Il trouvoit encore le tems de tenir un journal de ses guerres avec la Suède & la Turquie, & d'écrire un grand nombre de lettres à ses amis; car on peut donner ce titre à ses généraux, à ses ministres. Mais l'amitié du Tsar étoit terrible: dans ses emportemens, il oublioit & ses attachemens, & les services rendus, & son rang, & lui-même. Dans la colère, dans l'ivresse, il frappoit ses amis; &, quand ils étoient malades des coups qu'ils avoient reçu, il leur envoyoit des médecins, il alloit les visiter, les consoler, les soulager lui-même.

Il tenoit des notes exactes de toutes ses vues, de tous ses projets, de toutes les lettres qu'il écrivoit. On a déjà publié un recueil de ces notes, que le nom de leur auteur rend précieuses.

Les étrangers & les peuples conquis jouissoient, sous la domination de ce Prince, d'une entière liberté de conscience: mais les Razkolniks, ou hérétiques de la nation, étoient toujours sévèrement recherchés. On vouloit les forcer à abjurer leurs erreurs; on n'en conver-

Mémoires d'un Ministre étranger.

tiſſoit aucun, & l'on puniſſoit cruelle-ment des malheureux dont tout le crime étoit de ſe tromper, parce qu'on avoit trompé leurs pères. Trois cents de ces infortunés, pourſuivis par des ſoldats, preſſés, enveloppés, ſe réfugièrent dans une égliſe, y mirent le feu & ſe jetèrent eux-mêmes dans les flammes avec leurs enfans; martyrs d'une folle perſuaſion, ou plutôt victimes du gouvernement qui les perſécutoit. Pierre, frappé de leur conſtance & touché de leur malheur, ordonna de les laiſſer vivre en paix, pour-vu qu'ils ne cherchaſſent pas à répandre leurs erreurs & à faire des proſélites. Des provinces ſont remplies de ces hérétiques, & la Ruſſie n'a pas de ſujets plus doux, plus tranquilles, de marchands plus intègres, d'ouvriers plus laborieux. Ils ſe diſtinguent extérieurement par leur attention ſcrupuleuſe à laiſſer croître leur barbe, & les négocians étrangers ne traitent pas volontiers avec des Ruſſes imberbes. 1715.

Nous avons ſaiſi quelques inſtans de la vie paiſible du Prince; il eſt tems de le ſuivre dans ſes nouveaux voyages.

1716.

Il part de Pétersbourg avec ſon épouſe, paſſe par Riga & ſe rend à Dantzig. Il commande en maître dans cette ville libre, & met les magiſtrats à contribution pour les punir du commerce qu'ils font avec les Suédois & de l'aſyle qu'ils 26 Janvier. Journ. Pet. Vel.

1716. leur accordent; il laiſſe dans le port deux lieutenans, chargés de viſiter tous les vaiſſeaux qui pourront y entrer, & d'arrèter ceux qui appartiendront à la Suède, ou qui ſeront chargés de marchandiſes ſuédoiſes.

Depuis que Charles étoit ſorti de la Poméranie, les Rois de Pruſſe & de Dannemarc & l'électeur de Hanovre tenoient la fortereſſe de Viſmar bloquée. Cette ville eſt ſituée ſur la mer Baltique, à ſept lieues de Lubeck: un port formé par la nature la rend commerçante: elle avoit appartenu aux Ducs de Mecklenbourg, qui en étoient moins les ſouverains que les protecteurs, & avoit été cèdée à la Suède par le traité de Weſtphalie. Pierre avoit deſſein de la rendre à Charles-Léopold, Duc de Mecklenbourg, à qui il avoit promis la Princeſſe Anne, ſeconde fille de ſon frère Ivan. Il envoya le Prince Repnin, avec de l'infanterie, renforcer les aſſiégeans; mais la place ſe rendit pendant que ces ſecours étoient en marche. Quand les Ruſſes arrivèrent, les alliés ne voulurent pas les recevoir dans la ville, qui fut remiſe au Roi de Dannemarc. Pierre ne diſſimula pas à ce Prince ſon reſſentiment, & commença à ſe refroidir pour l'alliance du Nord.

C'eſt pendant ſon ſéjour à Dantzig qu'il publia ſon code militaire. Ce fut dans cette même ville, où il agiſſoit en

maître, qu'il eut une entrevue avec le Roi de Pologne, qui en étoit le protecteur, & qu'il célébra les noces de sa nièce avec le Duc de Mecklenbourg. Auguste assista à la cérémonie de ce mariage. 1716.

L'escadre des galères Russes avoit hiverné en Courlande ; elle met en mer, & Pierre va l'attendre à Koenisberg. Il s'embarque, il reste trois jours à la rade de Dantzig, & lève l'ancre pour aller en Poméranie. En même tems l'armée de terre s'avançoit vers le Mecklenbourg sous les ordres de Chérémétef. Pierre a dans Stettin des conférences secrètes avec le Roi de Prusse.

Cependant les ennemis d'Auguste, encouragés par le retour de Charles XII, font une nouvelle confédération dans laquelle entre presque toute l'armée de la couronne. Pierre, dont Auguste implore le secours, est las enfin d'être acteur dans les différends du Prince & de la république : il se contente d'offrir sa médiation ; &, pour la rendre plus respectable, il ordonne au général Renn de se tenir avec son armée sur les frontières de la Pologne. Ibid. & passim Jitié Pet. Vel.

Les vaisseaux Suédois troubloient le commerce de la Baltique. Charles XII, ayant rassemblé une armée de trente-cinq mille hommes, se promettoit de relever la gloire de ses armes dans le Nord, & de se venger de ses ennemis en Allema-

[illegible]gne. L'électeur de Hanovre & le Roi de
1716. Dannemarc devoient être ses premières victimes. Déjà il s'étoit jeté pendant l'hiver sur la Norvège, & s'y étoit rendu maître de quelques places.

Pierre vit à Hambourg le Roi de Dannemarc. Malgré les sujets de plainte que lui avoit donnés ce Monarque, il lui promit de l'aider à conquérir la Scanie, & de joindre sa flotte à celle des Puissances alliées pour rétablir la liberté du commerce sur la Baltique.

Il reçoit à Copenhague cinq vaisseaux de ligne, une frégate qu'il a fait acheter en Angleterre, & deux vaisseaux qui lui viennent d'Arkhangel. Il va lui-même chercher sa flotte de galères à Rostock. Il fait transporter ses troupes de terre en Dannemarc. La courageuse & forte Catherine ne le quitte presque pas au milieu de tant de fatigues.

On apprend que la flotte suédoise est à la hauteur de l'isle de Moon. On mettroit en mer sans les différens délais que causent les Danois. Le Tsar presse : l'amiral Anglois n'est pas moins impatient. Enfin, le 5 Août, Pierre arbore son étendard de commandant-généralissime des flottes Russe, Angloise, Danoise & Hollandoise. „ Les nations les plus expéri-
Fontenelle El. de Pierre. „ mentées sur la mer, dit un auteur in-
„ génieux, vouloient déjà bien obéir au
„ premier de tous les Russes qui eût con-

„ nu la mer ". Il eſt ſalué par tous les amiraux : le ſignal du départ eſt donné. 1716.
Les vaiſſeaux marchands, long-tems retenus au port, ſortent & ne craignent plus d'ennemis. La flotte guerrière étoit compoſée de ſeize vaiſſeaux ruſſes, d'un même nombre d'anglois & de danois, ſans compter les frégates & les ſénaus, & de vingt-cinq hollandois. Les Suédois n'oſent braver une flotte auſſi formidable, & ſe cachent dans leurs ports. Les alliés rentrent dans Copenhague, ſans avoir apperçu l'ennemi.

Arrêtons-nous à conſidérer la ſituation réciproque de Pierre & de ſes alliés. Ils étoient mutuellement dans un état de crainte & de défiance. L'accroiſſement des forces maritimes des Ruſſes, & le mariage d'une nièce du Tſar avec le Duc de Mecklenbourg, excitoient les défiances de l'Allemagne, & déplaiſoient ſurtout aux villes anſéatiques. Les ſoupçons prirent encore plus de force, quand Pierre demanda que Viſmar fût rendu à ſon gendre, & quand il fit paſſer dans le Mecklenbourg ſix mille hommes de troupes. On penſa même que ſon deſſein étoit d'engager l'époux de ſa fille à lui vendre ſon Duché. Par cette acquiſition, il auroit poſſédé une voix dans la diète de l'Empire, & il ſe flattoit peut-être de réunir un jour à la couronne de Ruſſie la triple couronne de l'Empire Romain,

1716. Les Rois de Pruſſe, de Dannemarc, de Pologne, & l'Électeur de Hanovre, redoutoient un voiſin ſi puiſſant. Ils lui avoient demandé des ſecours pour chaſſer les Suédois de la Poméranie, ou plutôt pour s'emparer des pays qui leur convenoient, & qui appartenoient à la Suède. Ces alliés intéreſſés étoient ſatisfaits; &, n'ayant plus de nouveaux bienfaits à attendre, ils commençoient à haïr leur bienfaiteur. Le Roi d'Angleterre, Électeur de Hanovre, avoit Brême & Verden; le Roi de Pruſſe Stettin; le Roi de Dannemarc, Stralſund & Viſmar. Les deux premiers n'avoient plus beſoin du Tſar: mais le Roi de Dannemarc vouloit poſſéder la Scanie, &, trop foible pour la conquérir, il eſpéroit s'en rendre maître à l'aide des Ruſſes. Les autres Puiſſances lui permirent aiſément de les retenir: s'il réuſſiſſoit dans ſon entrepriſe, on employeroit la force, s'il étoit néceſſaire, pour faire ſortir de l'Allemagne ces Ruſſes déſormais inutiles aux intérêts des alliés. Si l'on manquoit la conquête, il y auroit du moins des actions ſanglantes: les Ruſſes, toujours expoſés les premiers, ſeroient fort affoiblis, & ſe diſperſeroient d'eux-mêmes dans les États du Roi de Dannemarc.

Pierre pénétroit les deſſeins de ſes alliés. Ils lui étoient ſur-tout devenus ſuſpects depuis l'affaire de Viſmar. Leur fauſſe

amitié lui avoit été long-tems onéreuſe, & ne lui étoit plus néceſſaire. Il n'avoit 1716.
jamais eu qu'une ambition raiſonnée, & elle étoit ſatisfaite. Il poſſédoit la Livonie, la Carélie, la Finlande. La marine qu'il avoit créée s'étoit ſignalée par des victoires. Il ne craignoit plus la Suède affoiblie. Devroit-il s'impoſer de nouvelles fatigues, épuiſer ſes finances, ſacrifier ſes ſujets pour augmenter les forces d'un allié jaloux & perfide? Étoit ce pour ſervir la cauſe du Dannemarc qu'il étoit ſouverain, ou pour conſulter & ménager les intérêts de ſon Empire?

Cependant le Roi de Dannemarc le preſſoit de hâter l'entrepriſe contre la Scanie. Pierre repréſenta qu'il feroit téméraire de l'entamer en automne; que ce feroit trop haſarder que de vouloir faire une deſcente devant une armée auſſi forte que l'étoit celle des Suédois; que, ſi l'on ne réuſſiſſoit pas d'abord, le tems ne permettroit plus de faire de nouvelles tentatives : qu'il falloit commencer par préparer des magaſins, puiſque la fertilité du pays étoit épuiſée par trente mille Suédois qui en tiroient leur ſubſiſtance : qu'enfin, ſi les villes oppoſoient la moindre réſiſtance, il ne voyoit pas où les troupes pourroient paſſer l'hiver.

Enfin, Pierre déclara qu'il n'entreprendroit rien avant le printems : c'étoit détruire toutes les eſpérances des alliés. On

prétend qu'ils comptoient pendant l'au-
1716. tomne s'emparer de la Scanie, & forcer Charles XII à leur abandonner leurs conquêtes. Dans la campagne ſuivante, ils auroient réuni toutes leurs forces pour chaſſer les Ruſſes du Mecklenbourg & de toute l'Allemagne. Les preſſantes ſollicitations du Roi de Dannemarc ne purent changer les réſolutions de Pierre. Les ſoins du miniſtre & de l'amiral d'Angleterre furent également inutiles.

Le Roi de Dannemarc, piqué des refus opiniâtres du Tſar, lui reprocha de trahir les alliés, & d'entretenir des intelligences avec le Roi de Suède : il eſt probable qu'en effet, depuis l'affaire de Viſmar, Pierre avoit quelque correſpondance, au moins indirecte, avec le Baron de Goertz. Fréderic affecta de craindre que les Ruſſes n'attaquaſſent Copenhague. L'amiral Anglois Norris, eut ordre d'attaquer la flotte ruſſe, ſi l'entrepriſe de Scanie ne ſe faiſoit pas. Il n'oſa obéir, parce que cet ordre ne venoit pas d'Angleterre. Il étoit ſeulement émané de la chancellerie de Hanovre, & avoit été dreſſé par Bèrensdorf, miniſtre de cet électorat. C'étoit lui qui conduiſoit également les conſeils de ſon maître & ceux du Dannemarc ; il ne reſpiroit que la perte des Ruſſes ; il avoit tramé toutes les intrigues qui ſe formèrent contre eux à Copenhague, & parvint à les brouiller avec l'Angleterre.

Enfin Pierre retira ses troupes des États de Fréderic. Une partie fut conduite dans 1716. le Mecklenbourg, pour protéger le Duc Jitié Pet. contre la noblesse, qui étoit elle-même Vel. protégée par le Roi d'Angleterre; une autre passa sur les frontières de la Pologne, & la plus grande partie de la flotte retourna à Pétersbourg.

Le Roi d'Angleterre pria l'Empereur de travailler à chasser les Russes du Mecklenbourg; il les représentoit comme redoutables à tous les membres de l'Empire. Il faisoit cette demande, non pas en qualité de Roi d'Angleterre, mais comme directeur du cercle de Basse-Saxe. Avoit-il oublié que lui-même, en cette qualité, avoit appelé les Russes en Allemagne pour obtenir Brêmen & Verden?

Le Roi de Suède voulut tirer parti de la mésintelligence de ses alliés. Il ordonna au baron de Goertz, son ministre à la Haye, & à son ministre à Vienne, de faire des avances pour la paix. Il fit déclarer que si l'assemblée de Brunsvick avoit pour but d'établir une paix générale entre la Suède & ses ennemis, il y donneroit volontiers les mains & se remettroit à la médiation de l'Empereur & de la France: mais que, s'il s'agissoit seulement de mettre des bornes aux entreprises violentes qui troubloient le repos de l'Allemagne, l'Empereur, comme juge

suprême de l'Empire, voudroit bien s'en
1716. tenir à ce principe : que restitution doit être faite, avant tout, à celui qu'on a dépouillé, & faire rendre à la Suède les contrées de l'Allemagne qu'elle avoit perdues. Il ajoutoit, que dès qu'il seroit instruit du vrai dessein de l'assemblée, il ne manqueroit pas d'y envoyer ses plénipotentiaires. Comme cette déclaration ne répondoit pas aux vues des ennemis de la Suède, l'assemblée de Brunsvick n'eut aucun effet.

Charles ne marquoit pas d'éloignement pour faire une paix séparée avec la Russie, & le Tsar ne songeoit plus qu'à se venger du Roi de Dannemarc & de l'électeur de Hanovre. Ses États étoient tranquilles, la cause de ses alliés ne l'intéressoit plus, & le repos, qu'il n'avoit jamais connu, lui sembloit un état violent & douloureux : il aimoit la Hollande, desiroit la revoir & ne connoissoit pas encore la France : le sénat veilloit à Pétersbourg sur toute l'administration ; l'amiral Apraxin, & d'autres généraux, protégeoient les pays conquis sur les côtes de la Baltique & sur celles des golphes de Botnie & de Finlande ; le Feld-maréchal Chérémétef, commandant les troupes du Mecklenbourg & les frontières de la Pologne, avoit les yeux ouverts sur les démarches des alliés. Ces circonstances, & le penchant du Tsar, l'engagèrent à faire un

ſecond voyage à l'occident de l'Europe; non plus pour ſe perfectionner dans les 1716.
arts, mais pour étudier de plus près l'eſprit des Cours, pour en pénétrer les ſecrets, & ſur-tout pour ſuivre le fil d'une intrigue qui ſe tramoit en Hollande, & à laquelle il étoit intéreſſé. Il partit de Schvérin avec ſon épouſe enceinte, & déjà fort avancée dans ſa groſſeſſe.

Il paſſa par Hambourg: il vit Altona, Journ. Pet. Vel.
cette ville réduite en cendre par Steinbock, mais qui renaiſſoit plus agréable qu'auparavant. Les habitans de Brême
le traitèrent comme leur libérateur. Il tra- 1717.
verſa la Veſtphalie, & paſſa enfin en Hollande. Catherine, qui s'étoit ſentie indiſpoſée, s'étoit arrêtée à Véſel: elle y mit au monde un fils qui ne vécut qu'un jour. La Princeſſe, bientôt rétablie, alla rejoindre ſon époux. Elle étoit accouchée le 14 Janvier, & arriva un mois après à Amſterdam.

Toujours curieux de recueillir des fruits Jitié Pet. Vel.
de ſes voyages, Pierre viſita toutes les fabriques & toutes les manufactures, vit les ſavans, & s'inſtruiſit du commerce de l'Angleterre & de la Hollande. Il conduiſit ſon épouſe à Sardam, & lui fit voir le théâtre & les compagnons de ſes anciens travaux. Son chantier étoit changé en une maiſon agréable, qu'on appeloit *la maiſon du Prince*.

Il reſta en Hollande juſqu'au printems,

1717. occupé de projets politiques, & ne paroiſſant l'être que de ſes amuſemens; obſervant d'un œil attentif & curieux la trame que Goertz ourdiſſoit, & feignant de ne la pas appercevoir. Le Baron de Goertz étoit chargé des pouvoirs de Charles XII, pour faire à la Haye des propoſitions de paix. Le but de ce miniſtre étoit de rendre le Prince capable encore, après ſes malheurs, de donner des loix aux ſouverains du Nord. Il ne pouvoit remplir ſes vues, qu'en uniſſant enſemble les intérêts de la Ruſſie & de la Suède. Cet avantage devoit être acheté par des ſacrifices: on cèderoit au Tſar la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingrie & la Carélie. C'étoit perdre beaucoup: mais Charles acquéroit les ſecours du Tſar, & Goertz ſe promettoit d'exécuter par eux ſes autres deſſeins; d'ôter Stettin au Roi de Pruſſe, d'enlever au Roi d'Angleterre Brême & Verden; de le renverſer lui-même du trône, & d'y placer le prétendant, fils de Jacques II. Ce projet ne pouvoit réuſſir que par une rebellion en Angleterre: il la fomenta. Le Duc d'Orléans, régent de France, étoit dans une étroite liaiſon avec Georges I; on lui enlèveroit la régence pour ôter à Georges ſon plus puiſſant protecteur. L'entrepriſe étoit difficile; mais le régent avoit un adroit ennemi dans le cardinal Albéroni, premier miniſtre d'Eſpagne; Goertz le ſait, va le trouver à Ma-

drid, & rencontre en lui un homme qui,
sorti de l'obscurité la plus profonde, veut 1717.
signaler son génie & se rendre célèbre
en bouleversant toute l'Europe. De Ma-
drid, il passe à Paris où il répand un mil-
lion que lui a envoyé le ministre d'Espa-
gne : il étend ses intelligences jusqu'à
Rome avec le prétendant, que la paix
conclue entre l'Angleterre, la France & la
Hollande, avoit obligé de chercher un
asyle dans cette capitale du monde catho-
lique. Après avoir tissu toutes ses intri-
gues, Goertz revient en Hollande.

Ses mesures étoient tenues fort secrè-
tes; mais Pierre les pénétra. Le succès lui
parut trop incertain pour qu'il dût y en-
trer : il attendit que les évènemens lui
marquassent le parti qu'il devoit prendre.
Il ne voulut pas même admettre le baron
de Goertz auprès de sa personne, pour
ne pas donner de soupçons à l'Angleterre
& aux Provinces-Unies. Le Comte de
Gullenbourg, résident de Suède à Lon-
dres, fit part aux ministres de Russie des
dispositions de son maître pour la paix.
Ceux-ci virent Goertz en secret : il leur
confirma les ouvertures de Gullenbourg,
avança quelques propositions & leur laissa
entrevoir quelques-uns de ses projets. Ils
l'écoutèrent, lui donnèrent des espéran-
ces, & eurent l'adresse de ne consentir
formellement à rien.

Mais enfin tous les projets de Goertz

furent découverts, lorſqu'il en alloit com-
1717. mencer l'exécution. La correſpondance entre l'Angleterre, la Hollande & la Suède fut interceptée en Norvège, & le Roi de Dannemarc l'envoya auſſi tôt à la Cour de Londres. Georges fit arrêter le Comte de Gullenbourg, & les États Généraux le baron de Goertz. Ces deux miniſtres furent interrogés comme des criminels; des écrits, trouvés dans leurs papiers, confirmèrent les lettres interceptées. Charles devoit deſcendre en Angleterre avec douze mille hommes & avec des armes pour les amis du prétendant, qui avoient promis de ſe ſoulever. Georges fit imprimer ces papiers & rendit publique la conduite des miniſtres de Suède & de leurs partiſans. Pierre ſe trouva lui-même compromis dans ce manifeſte.

Si, dans toutes ces menées, ſa conduite n'avoit pas été nette, elle avoit du moins été prudente. Il auroit profité volontiers des intrigues de Goertz, mais il ne les avoit pas ſecondées. Il fut choqué de ce que le Roi d'Angleterre avoit mis au jour, ſans lui en faire part, des écrits qui le compromettoient. Après quelques éclairciſſemens, les deux Monarques parurent réconciliés ſans s'aimer d'avantage. Georges auroit bien pardonné au Tſar quelques perfidies politiques; mais il ne lui pardonnoit pas ſa puiſſance.

De Hollande, Pierre paſſa en France. Le maréchal de Teſſé vient à ſa rencontre juſqu'à Elbeuf avec un eſcadron des gardes & les carroſſes du Roi. Il arrive à Paris le 26 Juillet, il eſt reçu au Louvre où le grand appartement lui étoit préparé; mais il croit qu'il ſera plus libre dans un logement plus modeſte, & il va, dès le ſoir même, ſe loger au marais, dans l'hôtel de Leſdiguières, qui appartenoit au maréchal de Villeroi. Il y fut défrayé de tout. Il y reçut le lendemain de ſon arrivée la viſite du régent, & deux jours après celle du Roi, qui n'avoit encore que ſept ans. Le Tſar ne ſavoit pas le françois : c'étoit le Prince Kourakin, ſon ambaſſadeur, qui portoit pour lui la parole : le maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV, parloit au nom du jeune Monarque.

1717. Journ. Pet. Vol.

Le lendemain, Pierre alla rendre ſa viſite au Roi, qui logeoit au château des Tuileries. La maiſon du Roi étoit ſous les armes. On amena le jeune Prince au devant du Tſar, qui le prit, & le porta quelque tems dans ſes bras. On a prétendu que Pierre employa ce ſtratagême pour empêcher le Roi enfant de prendre ſur lui la main & le pas : Voltaire a combattu cette opinion. Ces petites vanités d'étiquette ne méritent pas d'occuper une ligne dans l'hiſtoire.

Voltaire.

Pierre visita l'arsenal, le jardin des
1717. apothicaires, les cabinets d'anatomie,
Journ. les atteliers des plus célèbres artistes, l'ob-
Pet. Vel. servatoire, la manufacture des Gobelins, la galerie des plans, l'hôtel des Invalides, & presque toutes les maisons royales, depuis Meudon jusqu'à Fontainebleau. Rien ne lui échappa de ce qui pouvoit exciter la curiosité d'un voyageur avide de s'instruire. Il alla voir l'académie des sciences, il ne dédaigna pas d'être admis au nombre de ses membres, &, pour mériter cet honneur, il corrigea
Voltaire. dans l'assemblée les cartes de Russie, & sur-tout celle de la mer Caspienne.

On lui ménagea de ces surprises agréables qu'inspirent une politesse ingénieuse & le desir d'obliger & de plaire. Il dînoit chez le Duc d'Antin, ministre des arts; à la fin du repas il vit son portrait qu'on venoit de peindre, placé dans la salle, comme s'il eût été tracé en un instant par une main enchanteresse.

Lorsqu'il alla voir la galerie du Louvre, une médaille qu'on frappoit roule à ses pieds; il la ramasse, & reconnoît sa tête: il voit sur le revers une renommée posant un pied sur le globe: on lui explique la légende, formée de ces mots de Virgile: *vires acquirit eundo*: il ne put s'empêcher de s'en faire à lui-même l'application.

On le conduisit à l'église & à la mai-

ſon de Sorbonne. On aſſure qu'il embraſſa la ſtatue du cardinal de Richelieu, en s'écriant : „ Grand homme, je „ t'aurois donné la moitié de mes États, „ pour apprendre de toi à gouverner „ l'autre "! 1717.

Les docteurs de Sorbonne lui repréſentèrent qu'il ſeroit aiſé de réunir l'égliſe Ruſſe à celle de Rome; Pierre leur fit ſentir que cette réunion n'étoit pas ſi facile qu'ils le penſoient : mais que, s'ils vouloient écrire au clergé Ruſſe, il lui ordonneroit de leur répondre. On a conſervé la lettre des docteurs & les deux réponſes des prélats de Ruſſie. Mais devoit-on attendre de la correſpondance languiſſante de quelques eccléſiaſtiques ce que n'avoit pu opérer, au concile de Florence, de vives diſcuſſions, les deſirs d'un Empereur de Conſtantinople & l'intérêt peut-être ? Pouvoit-on eſpérer de faire reconnoître, par des moyens humains, la ſuprématie du Pape à une égliſe fière de ſon indépendance, depuis qu'elle a ceſſé d'être ſoumiſe au Patriarche de Conſtantinople ? La demande qu'on faiſoit au Tſar étoit à peu près la même, que ſi l'on prioit le Pape de reconnoître, dans les matières eccléſiaſtiques, la ſuprématie du Tſar & de ſon ſynode. Journ. Pet. Vel.

Pierre avoit eu la politeſſe d'écouter avec douceur les repréſentations de la Sorbonne & de lui laiſſer des eſpéran-

ces ; mais, de retour dans ses États, il
1717. fit du Pape lui-même le principal personnage d'une fête burlesque. Nous avons vu que déjà, depuis un grand nombre d'années, il s'étoit joué souvent, dans
Korb. des parties de débauche, du chef si long-
Strahlenberg. tems respecté de l'église Russe. Pierre s'avisa en 1718 de transporter, sur la personne du Pape, le ridicule qu'il avoit jeté sur le Patriarche. Il avoit à sa Cour un
Voltaire. fou, nommé Zotof, qui avoit été son maître à écrire. Il le créa Prince-Pape. Le Pape Zotof fut intrônisé en grande cérémonie par des bouffons ivres, quatre bègues le haranguèrent ; il créa des cardinaux, il marcha en procession à leur tête. Les Russes virent avec joie le
Strahlenberg. Pape avili dans les jeux de leur souverain : mais ces jeux indisposèrent les Cours Catholiques & sur-tout celle de Vienne.

Ces fêtes n'étoient ni galantes, ni ingénieuses : l'ivresse, la grossièreté, la crapule, y présidoient. L'histoire se charge avec peine de ces détails qui dégradent le héros : mais elle doit peindre l'homme, en même tems qu'elle trace les actions d'un grand homme.

Pût-elle n'avoir à transmettre à la postérité que quelques traits de mœurs grossières, mêlés à des faits utiles ou glorieux ! mais il est des récits qu'elle ne trace qu'en frémissant, & qu'elle effaceroit, si la

vérité qui lui commande ne lui ordonnoit pas de les conserver. Tel est celui du procès d'Alexis, jeune Prince plus foible que criminel, condamné à mort par son père. 1717.

LIVRE VI.

LE Tsarévitch Alexis Pétrovitch naquit le 29 Février 1690, d'Evdokia-Phédorovna Lapoukhin, première épouse du Tsar. Cette Princesse fut trop malheureuse pour avoir trouvé des défenseurs, & le portrait de son caractère est parvenu à la postérité, noirci de tous les traits dont l'a chargé la haine de son époux. Il paroît du moins certain qu'elle étoit coupable d'un crime bien pardonnable: celui d'aimer les usages de sa patrie, & de voir avec douleur livrer au mépris ce que ses pères avoient le plus respecté. Mais les préjugés de cette Princesse infortunée durent avoir peu d'influence sur le caractère de son malheureux fils: il n'avoit encore que neuf ans, lorsqu'elle fut relèguée dans le monastère de Souzdal. Jitié Pet. Vel.

Pierre vécut toujours occupé de ses voyages ou des guerres qu'il entreprit. Son fils, en quelque sorte abandonné à

lui-même, reçut toutes les impreſſions
1717. que voulurent lui donner les prêtres & les moines appelés auprès de lui pour lui enſeigner la religion. Ils ne manquèrent pas de graver dans ſon cœur l'amour des vieux uſages, la haine des nouvelles mœurs & l'horreur pour les étrangers que ſon père honoroit de ſa faveur. Ils trouvoient même dans les livres ſaints des textes favorables à leurs préjugés, qu'ils regardoient comme des arts du Ciel.

Quand le Tſar donna enfin des gouverneurs à ſon fils, quand il les choiſit dans la famille même de ſa propre mère, il étoit trop tard. Le jeune Prince étoit prévenu; il paroît auſſi que les deux Narichkin avoient eux-mêmes les préjugés & les vices qui firent dans la ſuite le malheur de leur élève. Il ſavoit qu'un grand nombre de vieux Boïars penſoit comme lui, & croyoit partager les ſentimens de la plus ſaine partie de la nation, parce qu'il penſoit comme la plus grande partie de la plus haute nobleſſe. Il étoit affermi par la raiſon même dans quelques-unes de ſes opinions; car il faut convenir que pluſieurs des entrepriſes de Pierre, & des nouveautés qu'il a introduites, ont été funeſtes à la nation. Enfin ſon caractère influoit ſur ſa manière de penſer, & ſa pareſſe lui faiſoit préférer des mœurs

qui favorisoient dans le souverain la mollesse asiatique. 1717.

Les ecclésiastiques & ses autres conseilliers se l'attachoient autant par le plaisir que par les préjugés. Il buvoit avec eux, & son éducation ne lui permettoit pas de connoître d'autres amusemens que ceux de la débauche. Il est vrai qu'il n'étoit pas plus coupable en s'enivrant avec des prètres, que son pere qui buvoit avec des bouffons & des courtisans corrompus: mais les compagnons de ses plaisirs grossiers lui persuadoient que le Tsar, attaqué de plusieurs infirmités, ne vivroit pas long-tems, & que lui-même seroit bientôt le maître de rétablir dans ses États des mœurs qui avoient été si chères à ses augustes ancêtres.

On ne peut dissimuler qu'il n'aimoit pas son père; il éprouvoit la dureté de ce grand homme, il ne le voyoit jamais qu'avec un visage févère, le reproche à la bouche : il connoissoit les défauts de ce Prince, il étoit témoin de ses vices & ne sentoit pas tout le prix de ses talens. Le mariage de Pierre avec Catherine, sa tendresse pour cette nouvelle épouse, les soins attentifs, mais peut-être intéressés de cette Princesse pour son époux, sa fécondité, la facilité qu'elle auroit à faire préférer ses enfans au fils d'une femme devenue odieuse : tout cela aigrissoit le caractère du jeune Prince.

1718. L'hiſtoire, qui trop ſouvent a calomnié les malheureux, & trop ſouvent consacré les crimes fortunés, a peut-être traité avec trop de rigueur le coupable mais foible Alexis. Il paroît certain que les ſoins de ſes maîtres d'étude ne furent pas tout à fait perdus. Il deſſinoit, il avoit quelque connoiſſance des mathématiques, il parloit & écrivoit l'allemand. Ces qualités acquiſes avoient été relevées, dans les premières années de ſa jeuneſſe, par une figure agréable. Enfin, un ſiècle plutôt, il auroit paſſé dans ſon pays pour un Prince aimable & ſavant. Mais il étoit ennemi de l'application, & ſon père, actif, laborieux, dur à lui-même, ne pouvoit ſouffrir la molleſſe dans les autres.

Pierre attribua l'indolence de ſon fils à la vie oiſive qu'il menoit à Moskou & à Pétersbourg. Pour lui donner plus d'activité & lui faire prendre quelque connoiſſance de l'art de la guerre, il le plaça dans les gardes en qualité de ſergent. Si ce rang nous paroît indigne de l'héritier du trône, il faut ſe rappeler que le Tſar lui-même avoit voulu être tambour. Il le conduiſit avec lui dans pluſieurs entrepriſes. Pour le former aux affaires civiles & politiques, il lui confia l'adminiſtration de l'État en ſon abſence, lorſqu'il fit ſa malheureuſe campagne contre les Turcs. Alexis obéiſſoit à ſon père en

ſa préſence, mais toujours avec dé-goût. 1718.

Pierre n'eut plus qu'une reſſource pour corriger ſon fils. Ce fut de le faire voyager en Allemagne, de lui procurer le commerce des Princes de cette nation, & de lui faire épouſer une Princeſſe étrangère. Il trouva ſon fils d'autant plus ſoumis à ſes volontés, qu'il le menaçoit ſouvent de le réduire à l'état monaſtique. Alexis, en contractant les nœuds du mariage, rendoit vaine cette menace & eſpéroit que ſon épouſe lui obtiendroit les bontés de ſon père. Ce fut dans ces ſentimens qu'il épouſa la Princeſſe de Brunſvick Volfenbutel, qui a mérité les ſuffrages de la nation chez qui elle étoit née, & de celle chez qui, pour ſon malheur, on lui choiſit un époux.

Ses vertus méritoient un ſort plus heureux. Alexis ne remplit ni les devoirs d'un époux ni les promeſſes qu'il avoit faites à ſon père. Il ne témoigna que du mépris pour ſa reſpectable épouſe, & lui préféra une payſanne Finoiſe. La triſte Princeſſe verſoit des larmes en ſecret, & ne ſavoit pas ſe plaindre. Une mélancolie profonde la détruiſit lentement & la conduiſit au tombeau.

On a imprimé, il y a quelques années, que ſon époux l'avoit empoiſonnée trois fois. S'il eût été coupable de ce crime, s'il y avoit eu même contre lui quelques pré-

somptions, son père n'auroit pas man-
1718. qué de l'en accuser quand il lui fit faire son procès. Alors il lui reprocha d'avoir manqué d'égards pour une épouse aimable; il n'auroit pas gardé le silence sur des empoisonnemens. Alexis fut un époux indifférent, grossier, infidèle; mais il ne fut pas un empoisonneur.

Sa jeune épouse lui avoit déjà donné une Princesse, nommée Natalie. Elle mit
22 Octobre. Nouveau style. au monde le 11 d'Octobre 1715, un fils qui reçut le nom de Pierre. Mais son corps, épuisé par les peines de son esprit, ne put soutenir les fatigues de cette couche, &, dès le sixième jour, on désespéra de sa vie. Pierre, malade lui-même, se fit porter chez elle. Elle lui fit les adieux les plus tendres, baigna ses deux enfans de ses larmes & les lui recommanda. Alexis étoit présent à cette scène touchante, & la regardoit d'un œil sec. Il prit les enfans dans ses bras, les porta dans son appartement & ne revint plus, refusant même à son épouse mourante le plaisir de le voir attendri. La malheureuse Princesse ne cessa de souffrir & de vivre
2 Novembre. Nouveau st. que quatre jours après, le 22 Octobre. Elle n'étoit âgée que de vingt & un ans, & en avoit passé quatre dans sa triste union
7 Novemb. N. st. avec le Tsarévitch. Elle fut inhumée, le 27 du même mois, dans l'église de la citadelle de Pétersbourg. Son corps ne fut point embaumé, parce qu'elle l'avoit défendu; mais ses funérailles furent célé-

brées avec toute la pompe que son rang exigeoit (*).

On a fait depuis de cette Princesse in- 1718.
fortunée le sujet d'un roman. On a supposé qu'elle étoit accouchée en l'absence de son époux & de son beau-père ; que, d'accord avec ses femmes, touchées de son malheur, elle avoit fait répandre le bruit de sa mort & avoit pris la fuite ; qu'Alexis, à qui l'on annonça que son épouse venoit d'expirer, ordonna de l'enterrer sans cérémonie, & qu'il fut aisé de substituer une buche à la place de la Princesse.

Ensuite, on la fait venir en France, d'où elle passe à la Louisiane. Elle y épouse un chevalier d'Aubant, gentilhomme sans fortune, & en a une fille. Elle revient à Paris, se promène aux Tuileries & y est reconnue par le maréchal de Saxe, qui cependant, après tant d'années, ne devoit pas reconnoître en une particulière qu'il appercevoit dans une promenade, une Princesse qu'il avoit pu voir autrefois à la Cour de Pologne. Elle fait encore de nouveaux voyages, retourne à Paris après la mort du chevalier d'Aubant, & l'on ignore quelle fut sa dernière retraite(**).

(*) Mémoires pour servir à l'histoire de l'Empire Russien, sous Pierre le Grand, par un ministre étranger. *La Haye*, 1725.

(**) *Nouveaux voyages dans l'Amérique Septentrio-*

Pour donner quelque vraisemblance à
1718. ce récit romanesque, il a fallu changer toutes les circonstances connues de la mort de la Princesse. L'auteur suppose qu'elle étoit grosse de huit mois, lorsqu'Alexis lui donna tant de coups de pied dans le ventre, qu'on la trouva évanouie & baignée dans son sang; qu'après lui avoir fait éprouver ce cruel traitement, il partit pour la campagne; & que, dès le lendemain, sa malheureuse épouse trouva le moyen de s'évader. Mais on sait qu'elle accoucha à terme d'un fils qui règna dans la suite, qu'elle vécut encore

---

nale, *par M. le chevalier Bossu. Paris. Veuve Duchesne*, 1777. Cette anecdote avoit été déjà racontée à peu près de la même manière par M. Richer, dans sa continuation de *l'Histoire Moderne*, par M. l'abbé de Marcy.

Pendant qu'on imprimoit mon histoire de Russie, a paru un livre, intitulé: *Pièces intéressantes & peu connues, pour servir à l'histoire. Bruxelles. (Paris)*, 1781. On y trouve, à la page 108, un *extrait du Mémorial de M. Duclos, secrétaire perpétuel de l'académie Françoise, & historiographe de France.* L'anecdote concernant l'épouse du Tsarévitch y est racontée avec les mêmes circonstances qu'elle l'avoit été par M. le chevalier Bossu, & par M. Richer. On y dit aussi que Pierre étoit alors dans un de ses voyages, que la Princesse accoucha d'un enfant mort, que le Tsarévitch, qui s'étoit retiré à la campagne après avoir maltraité son épouse, manda qu'on enterrât l'enfant & la mère *aussi tôt* & sans cérémonie. La fausseté de ces détails entraîne celle du fond. Enfin, ce qui distingue le récit attribué à M. Duclos, c'est qu'on fait épouser à la Princesse un M. de Moldack, après la mort de M. d'Aubant. On ajoute qu'elle devint veuve pour la troisième fois, & qu'elle se retira

dix jours après ses couches, & qu'elle reçut dans sa maladie la visite de son 1718. beau-père & celle de son époux.

Elle ne fut pas enterrée sans cérémonie: elle ne fut même inhumée que six jours après sa mort, & avec une pompe conforme à son rang. Ainsi son corps dut rester plusieurs jours exposé sur un lit de parade & le public dut lui baiser la main, suivant l'usage de la Cour de Russie. Cela détruit le conte de la buche. Il ne faut pas non plus oublier qu'en Russie on n'ensevelit pas les morts: on les pare, & l'on ne couvre le cercueil que lorsqu'on

à Vitry-sur-Seine, à une lieue de Paris. Un particulier curieux, a voulu voir l'extrait mortuaire de cette dame de Moldack ou de Maldaque: il l'a levé à la Paroisse, & l'a fait insérer dans le Journal de Paris, feuille du 15 Février 1781. Il se trouve que la prétendue *Charlotte Sophie de Volfenbutel*, se nommoit *Dortie-Marie-Elisabeth Danielson*. Ainsi l'extrait mortuaire lui seul fait tomber l'anecdote. Le nom de M. Duclos, & sa qualité d'Historiographe de France, ne doivent plus en imposer, en supposant que lui-même ait écrit l'anecdote, il peut l'avoir conservée, aussi bien que plusieurs autres qui se trouvent dans son recueil, & qui ne paroissent pas moins hasardées, pour les examiner à loisir & les réfuter. Les constructions vicieuses, & les fautes de langue qui se trouvent dans son récit, prouvent qu'il ne comptoit pas le publier dans l'état où on l'a trouvé après sa mort: car cet académicien aimoit sa langue, & se piquoit de l'écrire avec pureté. Enfin, j'ai moi-même encore dans mes papiers cette même anecdote, écrite de ma main, d'après le livre de M. le chevalier Bossu; & cela ne signifie pas que j'en atteste la vérité.

va le mettre en terre. On a cru devoir
1718. refuter ici une fable qui a déjà été répétée trois fois, & qui pourroit, avec le tems, acquérir quelque autorité.

Tant que vécut la Princesse, Pierre respecta le silence qu'elle gardoit dans sa douleur, & ne se permit pas à lui-même d'éclater contre son fils. Il se contenta de l'exhorter en secret à changer de conduite. Mais, dès qu'elle fut inhumée, il écrivit à Alexis une lettre remplie de reproches. On croit devoir la rapporter ici.

„ Vous savez, & tout le monde sait
» avec vous, quels maux les Suédois ont
» faits à la Russie, jusqu'à ce que nous
» ayons entrepris la guerre contre eux.
„ Ils nous ont ôté toute communica-
» tion avec les autres peuples de l'Euro-
» pe, en s'emparant des places maritimes
» qui nous étoient nécessaires. Vous sa-
» vez quelles peines nous avons eues
» long-tems à apprendre l'art militaire.
» Nous faisons enfin trembler l'ennemi
» qui nous a fait trembler nous-mêmes.
» Voilà le fruit de nos travaux.

„ Mais les grands avantages que nous
» avons acquis me causent moins de joie
» que de douleur, quand je vois que
» vous, mon fils, vous rejetez tous les
» moyens de vous rendre capable de rè-
» gner après moi. Vous ne pouvez vous
» excuser, ni sur la foiblesse de votre es-

„ prit, ni fur celle de votre corps. Dieu
„ vous a accordé les dons naturels qui 1718.
„ vous étoient néceffaires, &, fi vous ne
„ pouvez être compté parmi les hommes
„ robuftes, vous ne manquez pas non
„ plus de forces fuffifantes.

„ Par nos travaux militaires, nous
„ nous fommes tirés de notre ancienne
„ obfcurité, nous nous fommes fait con-
„ noître & même refpecter des autres
„ nations. Et vous, vous ne pouvez mê-
„ me entendre parler de ces hautes en-
„ treprifes. Je ne vous confeille pas de
„ faire la guerre fans de juftes raifons;
„ mais je demande que vous en appre-
„ niez l'art. Sans lui, on eft incapable
„ de règner; car il faut qu'un fouverain
„ fache du moins défendre fa patrie.
„ Pourquoi les Grecs font-ils tombés
„ après tant de gloire? C'eft qu'ils ont
„ négligé les armes. Ils fe font livrés au
„ repos & à l'oifiveté, & ils font tombés
„ fous le joug des infidèles.

„ Vous croyez qu'il fuffit d'avoir de
„ bons généraux: c'eft une erreur. Cha-
„ cun obferve & connoit les penchans
„ du maître. Si les fujets abandonnent
„ aifément, à l'exemple du Prince, ce
„ qui fit même leurs plaifirs; combien
„ plus aifément encore rejetteront-ils les
„ armes, qui font toujours lourdes à
„ porter, fi l'exemple ne les engage pas
„ à en foutenir le poids?

„ Vous n'avez pas de penchant pour
1718. „ les armes. Mais comment pourrez-vous
„ commander aux autres ? Comment
„ saurez-vous quand il faut les récompenser, les punir? Vous serez obligé
„ d'emprunter des yeux.

„ Vous vous excusez sur ce que la délicatesse de votre tempérament ne vous
„ permet pas de soutenir les fatigues
„ d'un soldat. Excuse vaine. Je ne vous
„ demande que de la bonne volonté; &
„ un homme, même infirme, en feroit
„ capable. Interrogez ceux qui ont connu mon frère (Fedor). Son tempérament étoit bien plus foible que le vôtre.
„ Il ne pouvoit gouverner un cheval un
„ peu vif, à peine pouvoit-il le monter :
„ mais il avoit beaucoup d'amour pour
„ cet exercice, & il n'y eut jamais en
„ Russie de meilleure écurie que la sienne.
„ Ce sont moins les forces & les fatigues
„ qui produisent de grands effets que la
„ volonté.

„ Vous objectez que des souverains
„ ont de grands succès dans la guerre,
„ sans entrer eux-mêmes en campagne.
„ Mais s'ils ne la font pas en personne, ils
„ ont du moins le goût & l'intelligence.
„ Le dernier Roi de France n'a pas fait
„ par lui-même toutes les campagnes :
„ mais on sait les grandes choses qu'il a
„ faites, & son goût ne se bornoit pas
„ aux talens guerriers. Il aimoit les mé-

» chaniques, les manufactures & les arts ;
» & ſon règne a effacé la gloire de tous les 1708.
» autres.

„ Je ſuis homme & mortel. A qui laiſ-
» ſerai-je le ſoin de conſerver & de finir
» ce que j'ai commencé ?

„ Rappelez-vous votre opiniâtreté &
» votre dépravation. Combien de fois
» je vous ait fait des exhortations, com-
» bien de fois je vous ai puni, & combien
» il s'eſt écoulé d'années depuis que j'ai
» dédaigné de vous rien dire ! Tout cela
» a été ſans ſuccès. Il ſemble que vous
» n'avez de plaiſir qu'à reſter dans vos
» appartemens, plongé dans l'oiſiveté,
» étendu ſur les couſſins les plus mous.
» Ce qui peut ſeul vous plaire eſt ce qui
» devroit vous faire rougir.

„ Il eſt tems de vous marquer enfin
» ma dernière réſolution. Je veux bien
» attendre encore quelque tems, pour
» voir ſi vous vous corrigerez. Sinon,
» je vous exclurai de ma ſucceſſion,
» comme on retranche un membre can-
» grené.

„ Parce que je n'ai pas d'autre fils, n'al-
» lez pas vous imaginer que je ne vous
» écris que pour vous effrayer. Si je n'é-
» pargne pas ma propre vie pour le bien
» de la patrie & le bonheur de mes ſujets,
» pourquoi épargnerois-je la vôtre, dont
» vous ne voulez pas vous rendre di-

„ gne?(*) Je confierois plutôt l'Empire à
1718. „ un étranger qui en feroit digne, qu'à
„ mon fils qui ne le mériteroit pas ".

Le Tfarévitch Pierre n'étoit pas encore né: mais il vint au monde quelques jours après. Cet évènement abattit le courage d'Alexis; il crut avoir perdu toute efpérance de monter fur le trône du confentement de fon père. Voici la réponfe qu'il lui fit.

„ J'ai reçu la lettre de Votre Majefté, „ du 27 Octobre 1715, qui m'a été re„ mife après l'enterrement de mon épou„ fe. Je n'ai qu'une chofe à y répondre; „ fi Votre Majefté veut me priver de „ la couronne, à caufe de mon incapaci„ té, que votre volonté foit remplie.

(*) Dans la traduction francoife de cette lettre, qui a été publiée dans le tems, on lit: „ Puifque je „ n'épargne pas ma propre vie pour ma patrie & le „ falut de mes peuples, comment pourrois-je vous „ épargner, vous qui ne vous en rendez pas di„ gne "? Cela peut offrir un fens plus doux, parce qu'il eft moins déterminé. Ne pas épargner quelqu'un, n'eft pas précifément la même chofe que ne pas épargner la vie de quelqu'un. Mais j'ai traduit littéralement la lettre de Pierre I, telle qu'elle eft infèrée dans la vie de ce Prince, écrite en flavon, publiée à Venife, & réimprimée à Pétersbourg par les foins de M. le Prince Stcherbatof. Je transcris ici la phrafe original, en faveur de mes lecteurs Ruffes: „ Ponéjé iéjeli ia, zai moié otétcheftvo, i dlia blago„ polontchiia moïkh poddannykh, fobftvennoiou „ moiou jizn ne ftchadou, to dlia tchégo, by ia vachou „ poftchadil, kotoroi vy fébia doftoinym zdélat ne „ khotcheté ". ? *Jitié Pétra Velikago v Sanct Péterbourgué. tom, II. ftran.* 120.

„ Je vous en prie même instamment :
„ car je vois moi-même que je ne suis 1718.
„ pas propre au gouvernement. Mon es-
„ prit est bien affoibli ; & il faut l'avoir
„ dans toute sa force pour conduire les
„ affaires d'un État. Ma dernière maladie
„ m'a ôté les forces de l'esprit & du corps,
„ & je suis devenu incapable de gou-
„ verner tant de nations : celà exige un
„ homme plus sain & plus fort que
„ moi.

„ Ainsi, après la mort de Votre Ma-
„ jesté, (à qui Dieu conserve de longs
„ jours,) quand je n'aurois pas un frè-
„ re, comme j'en ai un, à qui je souhaite
„ une santé constante, je ne recherche-
„ rois pas la succession au trône. Je ne la
„ demanderois jamais, j'en prends Dieu
„ à témoin, j'en jure par mon ame : en
„ foi de quoi j'écris ceci & je le signe de
„ ma propre main.

„ Je recommande mes enfans à Votre
„ Majesté. Je ne demande pour moi que
„ le simple entretien, laissant tout le res-
„ te au jugement & à la volonté de Votre
„ Majesté ".

Pierre ne fut pas content de cette ré-ponse de son fils. Il lui écrivit encore le 19 Janvier 1716, en ces termes:

„ Mon indisposition m'a empêché de
„ vous déclarer mes sentimens sur votre
„ réponse à ma première lettre. Je re-
„ marque que vous ne parlez que de la

„ succeſſion au trône, comme ſi je vous
1718. „ avois demandé votre conſentement
„ pour une choſe qui ne dépend que de
„ moi . . . . (*) Je vous ai marqué
„ mon mécontentement de votre con-
„ duite, & vous paſſez cela ſous ſilence,
„ quoique je vous aie fortement deman-
„ dé une réponſe ſur cet objet. Je vois
„ par là que les exhortations de votre
„ père ne paſſent p-s juſqu'à votre cœur.
„ C'eſt pour cela que j'ai réſolu de vous
„ écrire encore pour la dernière fois. Si,
„ de mon vivant, vous mépriſez mes
„ conſeils, comment les reſpecterez-
„ vous quand je ne ſerai plus? Eſt-il
„ poſſible de ſe repoſer ſur vos ſermens,
„ lorſque vous avez un cœur de pier-
„ re? . . . Quand vous auriez deſſein à
„ préſent de tenir votre promeſſe, ces
„ grandes barbes (**) vous tourne-
„ roient à leur gré & vous forceroient à
„ rompre vos ſermens. Leur oiſiveté,
„ leur mauvaiſe conduite, les éloignent

(*) On voit que Pierre avoit déjà adopté, ſur la ſucceſſion, le funeſte principe dont il fit depuis une loi.

(**) Pierre I n'entend pas ici, par les longues barbes, les eccléſiaſtiques : mais ceux des nobles, qui, par amour pour les anciens uſages, laiſſoient croître leur barbe. C'eſt ce qu'il explique lui-même par la phraſe ſuivante, quand il dit que ces longues barbes ſont à préſent éloignées de tous les emplois.

„ à présent de tous les emplois : ils espè-
„ rent être plus heureux auprès de vous, 1718.
„ parce que vous leur montrez votre penchant pour eux.

„ Je ne vois pas en vous cette reconnoissance que vous devez à un père. L'avez vous aidé dans ses travaux, dans ses fatigues, depuis que vous êtes parvenu à l'âge de raison? Non, sans doute, & tout le monde le sait. Au contraire, vous blâmez, vous calomniez tout le bien que j'ai fait au détriment de ma santé : car je l'ai altérée pour l'amour, pour la prospérité de mes sujets. J'ai de justes raisons de croire que vous renverserez tout, si vous me survivez. Je ne puis vous abandonner à vos caprices : changez de conduite, rendez-vous digne du trône, ou entrez dane un monastère. Par vous, je ne puis avoir de repos, surtout à présent que ma santé s'affoiblit. Quand vous aurez reçu ma lettre, faites-moi réponse par écrit ou de vive voix. Si vous ne le faites pas, je me comporterai avec vous comme avec un malfaiteur ".

Voici la courte réponse que fit Alexis.

„ J'ai reçu hier de bonne heure votre lettre du 19 de ce mois : ma mauvaise santé m'empêche de vous faire une longue réponse. Je veux prendre l'ha-

„ bit monaſtique, & je demande pour
1718. „ cela votre conſentement ".

„ DE VOTRE MAJESTÉ,

„ Le ſerviteur & indigne fils,

„ ALEXEI ".

Quoique le jeune Prince ne fût encore coupable que de déſobéiſſance & de mauvaiſe conduite, il ſemble que le Tſar avoit déjà formé le deſſein de lui intenter un procès capital. On ne voit pas quels euſſent été les chefs d'accuſation ſur leſquels on eût pu appuyer une ſentence juridique. Mais efin, que ſignifient ces expreſſions: „ Si je n'épargne pas ma vie, „ pourquoi épargnerois-je la vôtre ? ... „ je me comporterai avec vous comme „ avec un malfaiteur ". Elles ſont trop fortes s'il ne s'agiſſoit que d'exclure le jeune Prince du trône pour cauſe d'incapacité. Peut-être le père irrité mettoit-il quelque exagération dans ſes menaces, pour corriger par la crainte un fils que les exhortations paternelles avoient trouvé trop long-tems inſenſible.

Le jour même de ſon départ pour l'Allemagne, il alla voir le Tſarévitch. Il vouloit ſavoir ſi ce jeune Prince avoit pris enfin des ſentimens dignes de ſa haute deſtinée. Il apprend que l'héritier d'un grand Empire, un Prince à qui le haſard

de sa naissance réserve tant de peuples à gouverner, s'obstine à vouloir passer 1718. des jours inutiles dans l'anceinte obscure d'un monastère. Le Tsar cherche encore par ses conseils à relever cette ame abjecte. Il lui offre à suivre l'exemple de sa vie & le chemin que lui-même a tracé. Enfin il lui laisse six mois pour s'examiner. Le Tsarévitch étoit alors au lit & feignoit d'être accablé de foiblesse : mais dès qu'il sait que son père est parti, il retrouve ses forces, se lève & va dîner chez un secrétaire d'État.

Le tems que lui avoit donné le Tsar étoit écoulé, & il n'en recevoit aucune nouvelle directe : il lui écrivit, le 27 Août 1716, de Copenhague, par un courier exprès. Il lui demandoit sa dernière réponse, & lui ordonnoit de venir le trouver dans huit jours, pour faire avec lui la campagne, s'il vouloit se rendre digne de lui succéder au trône. Mais, s'il vouloit toujours prendre l'habit monastique, il lui marquoit de lui mander le le lieu, le tems, le jour de sa retraite.

Le Tsarévitch avoit eu le tems de prendre des conseils. On l'avoit déterminé à ne point renoncer à la couronne qui ne devoit appartenir qu'à lui, mais à se cacher quelque tems pour fuir la sévérité de son père. Il trompa le Sénat & sa maîtresse elle-même qu'il emmenoit avec lui. Il leur persuada qu'il alloit joindre son père

à Copenhague : mais, dès qu'il fut hors
1718. des frontières, il prit le chemin de Vienne, & alla se mettre sous la protection de l'Empereur Charles VI.

Ce fut à Amsterdam que Pierre reçut la nouvelle de l'évasion de son fils. Il fit partir aussi-tôt le capitaine aux gardes Roumiantsof, qui ne le trouva pas à Vienne, & qui apprit que le Tsarévitch étoit retiré à Naples : le Tsar y envoya le même Roumiantsof & le conseiller-privé Pierre Tolstoi. Il les chargea pour son fils d'une lettre datée de Sap, du 10 Juillet 1717. Elle est plus douce que les précédentes : on en sent la raison. Son fils, échappé de ses États, se trouvoit soustrait à sa puissance : il vouloit l'y remettre, & ce n'étoit pas par des menaces qu'il pouvoit l'attirer. Il falloit le tromper par une feinte douceur ; car, s'il restoit dans les pays étrangers, il ne manqueroit pas d'agir, après la mort de son père, pour obtenir sa succession. Voici la traduction de cette lettre.

„ Mon cher fils, votre indocilité & votre „ mépris de mes ordres est connu de tout „ le monde. Ni mes discours, ni mes cor„ rections n'ont pu vous porter à suivre „ mes intentions. Dès que j'ai été éloi„ gné de vous, vous m'avez trompé ; & „ enfin, au mépris de vos sermens, vous „ avez poussé votre indocilité jusqu'à „ prendre la fuite. Vous vous êtes mis,

„ comme un traître, sous une protection étrangère; chose inouie, non seulement dans notre maison, mais même parmi nos sujets d'une condition distinguée (*). Quel chagrin vous donnez à votre père! Quelle injure vous lui faites! & quel déshonneur à votre patrie! 1718.

„ Je vous écris pour la dernière fois: je vous ordonne de faire tout ce que les sieurs Tolstoi & Roumiantsof vous diront de ma part & en mon nom. Me craignez-vous? je vous assure & je vous promets, au nom de Dieu & par le jugement dernier, que je ne vous ferai subir aucune punition, & je vous aimerai même encore plus qu'auparavant, si vous vous soumettez à ma volonté, & si vous revenez ici. Si vous ne le faites pas, alors, en qualité de père, & par le pouvoir que Dieu m'a confié, je vous donne ma malédiction éternelle pour le mal & le déshonneur que vous avez fait à votre père, &, comme votre souverain, je vous déclare traître, & vous proteste que je trouverai moyen de vous punir comme tel, en qui j'espère le secours de Dieu pour la justice de ma cause.

(*) Si Pierre avoit remonté jusqu'à la grande dynastie des souverains descendans de Rurik, il auroit trouvé que des Seigneurs & des Princes du sang s'étoient mis sous une protection étrangère.

Les députés trouvèrent Alexis à Naples
1718. au château Saint-Elme Ils lui remirent la lettre de son père, & l'assurèrent d'un pardon absolu s'il consentoit à retourner en Russie. Il ne faut pas oublier dans toute la suite de ce procès, que Pierre lui-même, dans sa lettre, juroit à son fils de ne lui faire subir aucune punition. Le jeune Prince hésitoit encore, mais le Vice Roi lui ayant déclaré, au nom de l'Empereur, qu'il devoit sans délai retourner vers son père, il perdit toute espérance & fut obligé de se soumettre. Avant de partir, il écrivit au Tsar, pour le remercier de sa clémence. Elle alloit bientôt faire place à la rigueur.

Le Tsarévitch arrive à Préobrajensko dans les derniers jours de Janvier 1718. Tolstoi en donne aussi-tôt avis au Tsar qui étoit à Moskou. Le jeune Prince, d'après la lettre qu'il avoit reçue & les sermens du souverain, devoit croire qu'il alloit se jeter dans les bras d'un père tendre & clément, qui oublieroit la faute de son fils en voyant son retour. Mais l'infortuné Tsarévitch étoit venu se mettre de lui-même sur le bord du précipice que lui avoit creusé la main d'un père. Les deux régimens des gardes ont ordre de s'emparer de toutes les portes de Moskou. Le Tsarévitch y est amené : on le conduit sans épée au palais, où tous les grands sont assemblés. A peine il apper-

çoit ſon père, qu'il tombe à ſes pieds,
demande pardon de ſa faute, & lui pré- 1718.
ſente la lettre ſuivante.

„ Mon très clément ſouverain & père,

„ J'ai confeſſé ma faute devant vous, „ mon Seigneur & père : je vous renou- „ velle ici par écrit la confeſſion de mon „ crime, que je vous ai déjà envoyée de „ Naples. Je confeſſe de plus à préſent „ que j'ai enfreint les devoirs de fils & de „ ſujet, en me mettant ſous la protection „ de l'Empereur, & lui demandant ſon ſe- „ cours. J'implore mon pardon & votre „ clémence.

„ De Votre Majesté,

„ Le très-ſoumis & mauvais eſclave,
„ qui n'eſt pas digne de ſe nommer
„ votre fils, Alexei.

L'exceſſive ſévérité du père excuſe la baſſeſſe des expreſſions du fils. Le Tſar répondit qu'il lui pardonnoit ; mais que, par ſa conduite, il avoit perdu le droit de ſuccèder au trône, & qu'il devoit y renoncer publiquement. Quel pardon que celui d'un père qui déshérite ſon fils ! d'un père qui a juré de ne faire éprouver à ſon fils aucune punition, & qui le punit en le privant d'un empire ! Le Tſarévitch ne réſiſta pas : il ſigna ſa rénonciation

conçue en ces termes :

1718. „ Je ſouſſigné confeſſe devant le ſaint
„ Évangile, que, par ma faute envers
„ mon ſouverain & mon père, je ſuis
„ privé du droit à ſa ſucceſſion, ce
„ que je reconnois être juſte par ma
„ faute & mon inſuffiſance. Ainſi je
„ promets & je jure, par la divine Tri-
„ nité & par le jugement de Dieu, que
„ je me ſoumets en tout à la volonté de
„ mon Seigneur & père, & que jamais
„ je ne rechercherai, ne déſirerai, ni
„ n'accepterai la ſucceſſion au trône, en
„ quelque tems, ni de quelque manière
„ que ce ſoit. Je reconnois pour véritable
„ & légitime héritier le Tſarévitch Pètre
„ Pétrovitch, mon frère. Je baiſe la
„ ſainte croix, & je ſigne cet écrit de ma
„ main. A Moskou, le 3 Février 1718.

„ ALEXEI.

Enſuite fut lue à haute voix une déclaration par laquelle le Tſar, après avoir détaillé les ſujets de plainte que lui avoit donnés ſon fils, ajoute qu'Alexis, par ſa fuite, s'eſt déshonoré, qu'il a formé de mauvais deſſeins contre ſon père, s'en eſt montré l'ennemi, s'en eſt rendu le calomlomniateur, & s'eſt rendu digne de mort: que cependant, par une clémence vraiment paternelle, il lui pardonne ſon crime, & l'exempte de toute punition: mais

mais qu'à cause de son incapacité & de sa mauvaise conduite, il ne peut, en conscience, lui laisser le droit de succession au trône, puisque ce seroit détruire, par l'insuffisance du fils, tout le bien que le père avoit fait : qu'en conséquece, en vertu de sa puissance paternelle & de son pouvoir absolu, il l'exclud de la couronne, quand il ne resteroit même personne de la famille règnante ; qu'il nomme pour son héritier le Tsarévitch Pierre, malgré sa grande jeunesse : qu'il exige que ses fidèles sujets, séculiers & ecclésiastiques, fassent serment devant les saints autels, sur les saints évangiles, & en baisant la croix, de reconnoître Pierre pour le légitime héritier du trône : qu'il déclare traîtres envers l'État & le souverain, ceux qui voudroient jamais reconnoître Alexis pour successeur à l'empire, ou l'aider à en prendre possession. Cette déclaration étoit signée de la main du Tsar. 1718.

Un souverain absolu parloit : la plus soumise remontrance eût été criminelle. Les ministres, les officiers & les principaux citoyens firent & signèrent le serment dans la forme qui leur fut prescrite.

Le Tsar, le malheureux Alexis, les ministres, tous les assistans, se rendirent à la principale église, où la déclaration du souverain fut lue encore une fois en présence du clergé rassemblé, qui prêta

le ferment. Le Tſar fit enſuite à ſon fils
1718. un diſcours aſſez étendu ſur ſa déſobéiſſance & ſa mauvaiſe conduite. On auroit cru que l'affaire étoit terminée & que le Tſarévitch étoit aſſez puni. Mais Pierre, à la fin de ſa harangue prolixe, lui déclara qu'il n'obiendroit le pardon de tous ſes crimes, qu'en déclarant toutes les circonſtances de ſa fuite, ceux qui la lui avoient conſeillée ou qui en avoient eu connoiſſance, & tout ce qui concernoit enfin cet attentat. La moindre réſerve, la plus légère réticence le rendroit indigne du pardon qui lui étoit promis. Alexis jura publiquement à ſon père, ſur la croix & ſur l'évangile, de lui tout déclarer, & fut reconduit ſous une ſûre garde à Préobrajensko.

Pierre ne ſe jouoit-il pas cruellement de ſon malheureux fils? Il lui écrit à Naples qu'il ne le punira pas. Il le punit cependant au moment de ſon arrivée, en le privant de la ſucceſſion au trône: & quand enfin le jeune Prince croit ſon pardon acheté au prix d'un ſi riche héritage, ſon père lui déclare qu'il ne pourra l'obtenir que par un aveu détaillé de toutes ſes fautes, aveu qu'on pourra toujours trouver incomplet; &, qu'en livrant au bourreau ſes amis & des perſonnes peut-être que la nature elle-même doit rendre ſacrées pour lui.

Un homme juſte & courageux n'au-

roît-il pas pu, en apportant sa tête à Pierre & se dévouant à la sainte équité, lui faire cette question: Un souverain, qui auroit assuré un coupable de sa grace, seroit-il juste, si lorsque ce coupable seroit entre ses mains, il lui proposoit, pour obtenir cette grace, qu'il n'est plus maître de retirer, des conditions qu'il ne tient qu'à lui de rendre illusoires? Ne seroit-il pas cruel, s'il faisoit condamner à mort ce coupable, parce qu'il auroit eu de mauvaises pensées? Tel fut le procès & le jugement d'Alexis. 1718.

Pierre écrivit de sa main plusieurs articles auxquels son fils devoit répondre.
„ Dans le tems de la grande maladie du
„ Tsar, personne n'a-t il fait des offres
„ de service au Tsarévitch, en cas que
„ son père vînt à mourir?
„ La demande qu'il a faite de se ren-
„ fermer dans un couvent n'étoit pas sin-
„ cère: de qui a-t-il pris conseil? à qui
„ s'est-il confié?
„ Avoit il formé depuis long-tems le
„ projet de sa fuite? Avec qui en a-t-il
„ raisonné de bouche ou par écrit? De
„ qui a-t-il reçu des secours"?

A la première question, le Prince protesta qu'on ne lui avoit fait aucune offre de service pendant la maladie de son père. Mais les offres qu'on lui auroit faites auroient-elles donc été criminelles? Est on coupable, pour promettre de servir fidè-

lement l'héritier du trône, quand le
1718. Prince règnant ne sera plus? On croit voir dans la question du Tsar, qu'il est disposé à faire un crime au premier né de ses fils, d'avoir prétendu quelques droits sur son héritage. On est tenté de soupçonner que cet héritage étoit depuis longtems réservé, dans le cœur du Prince, au fils qui pourroit naître de Catherine.

Dans la réponse du Tsarévitch aux autres questions, on voit que Kikin & le Prince Viazemski, lui avoient conseillé de se retirer dans un monastère, ou même, s'il le pouvoit, de chercher sa sûreté dans la fuite; mais qu'il n'avoit reçu de secours que du Sénat, du Prince Menchikof & d'autres personnes qu'il étoit bien loin d'admettre dans sa confidence. D'ailleurs on ne trouve aucun indice de complot contre le Tsar. Les amis du jeune Prince l'avoient seulement rassuré contre les suites de toutes les renonciations au trône qu'on lui pourroit arracher. Ils n'avoient pas même de projet arrêté pour le placer sur le trône après la mort de son père. Enfin, il n'y avoit aucun plan de conspiration en sa faveur, ni pendant le règne du Tsar, ni après sa mort. C'est un jeune homme qui craint l'exhérédation, & à qui ses amis font espérer qu'il ne perdra pas son patrimoine.

„ Allez dans un monastère, lui dit un „ jour Kikin, on ne vous clouera pas le

„ froc sur la tête; vous pourrez toujours
„ le quitter ". Cela ne signifie pas: „ j'ai 1718.
„ des amis qui vous ôteront le froc, pour
„ vous mettre la couronne sur la tête".
C'est une espérance & non pas un complot.

Le Tsarévitch avoit prié le Prince Dolgorouki d'engager son père à le délivrer de la qualité d'héritier du trône, & à lui permettre de vivre dans un apanage. Dolgorouki lui rapporta quelques jours après que le Tsar avoit paru content de cette proposition. „ C'est moi, ajouta-t-il, „ qui vous ai sauvé de la hache du Tsar ". Ce mot ne rendoit criminel ni Dolgorouki qui l'avoit prononcé, ni le Tsarévitch qui l'avoit écouté. Ce n'étoit qu'un témoignage des craintes que Pierre inspiroit. Le souverain a droit de punir des complots, mais non les terreurs qu'il excite. Il doit se contenter de la crainte ou de l'amour, & ne peut guère inspirer ces deux sentimens à la fois.

On voit, par un autre mot de Dolgorouki au Tsarévitch, combien Catherine savoit tempérer la dureté de son époux.
„ S'il n'avoit pas avec lui la Tsaritse, dit
„ Dolgorouki, personne ne pourroit y
„ tenir, & moi tout le premier, j'irois
„ me renfermer dans Stettin ".

Il n'y avoit d'ailleurs rien de remarquable dans les aveux du Prince, que quelques prédictions superstitieuses qui

avoient pu lui donner l'eſpérance de rè-
1718. gner bientôt. Le Tſarévitch de Sibérie, Prince Tatar deſcendant de Koutchoum, lui avoit dit : „ au commencement de „ l'année 1716, il y aura en Avril une „ grande révolution : ou le Tſar mourra, „ ou Pétersbourg périra ; je l'ai vu en „ ſonge ". Un certain Alxandre Sergueïef avoit prédit que le Tſar ne vivroit pas plus de cinq ans.

Le Prince ajouta que, depuis ſon évaſion, il n'avoit recu directement aucune nouvelle de Ruſſie ; mais qu'étant à Érenberg, le comte Schonborn lui avoit communiqué une lettre de Bleïer, réſident de l'Empereur à Pétersbourg, qui marquoit qu'il y avoit du ſoulèvement dans l'armée du Mecklenbourg, ſur-tout parmi les gardes ; qu'ils en vouloient même à la vie du Tſar, & que, ſuivant les bruits publics, leur projet étoit de renfermer Catherine & ſon fils dans le même couvent où étoit l'ancienne Tſaritſe ; de ramener celle-ci à Moskou, & de placer Alexis ſur le trône quand on auroit découvert ſa retraite.

Cette lettre devint un des plus grands incidens du procès, & n'ajoutoit cependant aucune charge contre le Tſarévitch. Elle prouvoit bien qu'il avoit des partiſans ; mais il n'avoit avec eux aucune correſpondance : ce n'étoit pas lui qui les avoit excités à la révolte, il ne les con-

noissoit même pas, il n'entretenoit auprès d'eux aucun émissaire ; enfin, il avoit 1718. des amis, mais il ne s'étoit pas fait un parti.

Le jeune Prince, dans sa confession écrite, avoit bien déclaré les noms de quelques-uns de ceux qui lui avoient conseillé de partir ou qui avoient eu connoissance de son départ : mais il en avoit caché d'autres, sur-tout la Tsarevne Marie, sa tante. On découvrit aussi quelques circonstances qu'il n'avoit pas dévoilées ; & ces omissions furent traitées comme autant de crimes. Mais à quel tribunal un accusé seroit-il condamné à mort pour avoir cèlé quelques circonstances de sa faute, lorsque cette faute elle-même n'est pas digne d'une peine capitale ?

Alexis avoit écrit de Naples au Sénat & aux évèques. Il avoit perdu les brouillons de ces lettres ; mais ils furent trouvés entre les mains d'Euphrosine, sa maitresse. C'étoit une jeune Finoise qui l'avoit suivi dans sa fuite. Dans le fond, ces lettres étoient innocentes : il ne cherche point à se faire un parti, à indisposer, à soulever les premiers ordres de l'État contre son père : il les prie seulement de lui conserver ses droits.

Sa lettre au Sénat étoit conçue en ces termes :

„ Je crois que vous n'avez pas été

1718. „ moins surpris que toute la nation, de „ mon départ de Russie & de ma retraite „ cachée dans des pays étrangers. Des „ persécutions, des désagrémens conti- „ nuels m'ont forcé à quitter ma chère „ patrie. Vous savez qu'au commence- „ ment de 1716, on a voulu me faire „ prendre la tonsure monacale, sans „ que je fusse coupable d'aucune faute. „ La bonté de Dieu m'a préservé de cette „ humiliation & m'a procuré le moyen „ de m'éloigner de vous & de ma chère „ patrie, pour quelque tems; ce que je „ n'aurois jamais fait, si je n'y eusse été „ forcé. Je suis bien à présent, & je me „ trouve en bonne santé sous la protec- „ tion d'une personne puissante, jusqu'à „ ce qu'il plaise à Dieu de me rappeler „ dans mon pays. *Je vous prie de ne me pas* „ *abandonner alors.* S'il arrive qu'on ré- „ pande le bruit que je ne vis plus, ou „ quelque autre nouvelle qui tende à „ m'effacer de la mémoire des hommes, „ n'y ajoutez pas foi; car Dieu me con- „ serve, & mes bienfaiteurs m'ont pro- „ mis de ne m'abandonner en aucune „ occasion. Je vis encore, & je vous „ souhaite, ainsi qu'à tout mon pays, „ toute sorte de prospérité. "

La lettre au clergé étoit presque conçue dans les mêmes termes : mais au lieu de cette phrase : „ Je vous prie de ne me „ pas abandonner *alors* " on y lisoit,

„ Je vous prie de ne me pas abandonner
„ *à présent*". Ce mot *à présent* pouvoit 1718.
faire soupçonner le Prince de vues séditieuses. Il paroissoit l'avoir hasardé dans sa lettre au clergé, parce qu'il avoit plus de confiance dans les ecclésiatiques que dans les Sénateurs. Mais ce mot suspect étoit effacé, rétabli & rayé de nouveau. Cette circonstance marque moins un dessein criminel, que l'agitation d'un esprit incertain. Ces lettres n'étoient pas parvenues à leurs adresses : elles avoient été retenues à Vienne.

Pendant que Pierre instruit le procès de son fils, il apprend qu'Eudoxe, sa première épouse, répudiée, & religieuse au monastère de Souzdal, sous le nom d'Hélène, a quitté l'habit de religion ; que sa propre sœur, la Tsarevne Marie, reléguée dans le même couvent, est d'intelligence avec cette Princesse ; que toutes deux ont eu quelque connoissance du projet d'évasion d'Alexis. Il fait amener à Moskou ces deux Princesses, le confesseur d'Eudoxe, l'Archevêque de Rostof Dosiphei, le Boïarin & général, Major Glébof & le Procureur du couvent de Souzdal.

En même tems furent aussi conduits à Moskou ceux qui se trouvoient mêlés dans l'affaire du Tsarévitch. On établit des corps de gardes sur les chemins, pour empêcher que personne ne pût sortir de Pétersbourg

1718. Il fut ordonné de visiter scrupuleusement ceux qui se trouveroient sur la route de cette ville & de les arrêter, à moins qu'ils n'eussent un passeport de la main du Prince ou des sénateurs. Les habitans de Moskou devoient veiller les uns sur les autres, arrêter ceux qui voudroient sortir de la ville & les dénoncer au Sénat. La peine de mort & la confiscation des biens furent prononcés contre ceux qui n'obéiroient pas à cette loi.

Par les interogatoires qu'on fit subir aux ecclésiastiques amenés de Souzdal, on découvrit que depuis neuf ans, la Tsaritse Eudoxe avoit conçu une passion fort vive pour le général Glébof, que les deux amans s'étoient promis de s'épouser, & avoient fait entre eux l'échange des anneaux, ce qui répond à notre cérémonie des fiançailles. On apprit qu'elle avoit été excitée à cette action hardie par Dosiphei, archeveque de Rostof. Ce Prélat superstieux avoit vu en songe qu'elle retourneroit bientôt à la Cour sous le règne de son fils. On découvrit aussi que la Tsarevne Marie avoit fait présent à Eudoxe d'habits séculiers. Pierre, l'ancien époux d'Eudoxe, rendit publique la honte de cette Princesse par un manifeste.

On dit que la Tsaritse, avant d'arriver à Moskou écrivit à son époux une lettre fort touchante. Elle avouoit qu'elle n'avoit porté que six mois l'habit monas-

tique; elle imploroit ſon pardon, & ſupplioit le Tſar de lui épargner une mort ignominieuſe. Elle ſubit pluſieurs interrogatoires, & fut renvoyée au jugement du clergé. On lui laiſſa la vie; mais elle fut conduite & renfermée dans un Monaſtère du nouveau Ladoga, après avoir été flagelée par deux religieuſes. 1718.

Pierre oublioit-il donc qu'Eudoxe avoit été ſon épouſe? Et, s'il s'en ſouvenoit, pouvoit-il la ſoumettre à tant d'ignominie? Il publie ſes foibleſſes, il ſouffre que deux bourreaux femelles portent leurs mains ſur une Princeſſe qui a partagé ſon lit; il fait juger ſa ſœur & ſon fils comme des ſcélérats: quelles mœurs avoit conſervées ce réformateur?

Il vouloit punir l'archevèque de Roſtof de ſes dangereuſes ſuperſtitions, & de ſes liaiſons avec Eudoxe & Marie. Le clergé prétendoit n'avoir pas le droit de le dépoſer. Le Tſar demanda aux prélats s'ils avoient le droit de faire un évèque? Ils en convinrent, & il les força d'avouer qu'ils pouvoient donc auſſi le défaire. Doſiphei fut en effet dégradé, & remis au bras ſéculier.

En même tems on interrogea les confidens du Tſarévitch. On apprit qu'Alexis, après avoir tenu un jour des propos hardis, avoit ajouté: „ il viendra „ un tems où, dans l'abſence de mon père, „ je dirai un mot à l'oreille des évèques;

„ ils le diront aux Popes, qui le rediront à
1718. „ leurs Paroissiens, & l'on ne placera „ sur le trône même malgré moi. " Il disoit assez souvent: „ souvenez-vous „ bien que Pétersbourg ne restera pas „ long-tems dans nos mains ". Quand le Prince devoit aller voir son père, ou faire avec lui des visites, ou voir lancer quelque vaisseau, il disoit : „ j'aimerois „ mieux être aux galères ou avoir la fièvre ". Telle fut la déposition d'Ivan Aphanasief.

Celle d'Everlakof prouvoit seulement que le Prince avoit oublié ou omis dans ses aveux quelques-unes de ses anciennes confidences, & qu'il prenoit souvent des médecines sans nécessité, pour éviter de se trouver avec son père.

Le 15 Mars, plusieurs des accusés subirent leur supplice à Moskou. Kikin, autrefois favori du Tsar, l'évêque Dosiphei, le Procureur du Monastère de Souzdal & un nommé Rouff, furent rompus vifs. Le corps de Dosiphei fut jeté au feu. Sa tête & celles de Kikin, du Procureur de Souzdal & de Rouff, furent exposées au bout de quatres perches. Glébof, l'amant heureux d'Eudoxe & officier général, fut empalé au milieu de ce quarré. On assure qu'il cracha au visage du Tsar qui venoit encore l'interroger, lorsque ce malheureux alloit expirer dans les tourmens. Un page qui avoit tenté de

ſauver Kikin, & quelques religieuſes, reçurent le knout ou les batogues. Les 1718. autres accuſés furent envoyés à Moskou ſous une forte garde.

Pierre ſe félicitoit au milieu de ces horreurs, comme s'il fût échappé d'un grand danger. Quelqu'un lui faiſant compliment ſur ce qu'il avoit appaiſé ces troubles naiſſans: „ Quand le feu, dit-il, „ rencontre de la paille, il la brûle; mais „ s'il rencontre du fer, il faut qu'il s'é- „ teigne ".

Ne diroit-on pas qu'il s'agiſſoit de la révolte la plus redoutable, la plus difficile à calmer, lorſqu'il n'y avoit pas même le commencement du plus léger complot. Un vieux prêtre rêve ce qu'il deſire, une femme ſe fait dire la bonne aventure pour ſavoir ſi elle épouſera ſon amant; des valets murmurent tout bas dans une antichambre contre la dureté fantaſque de leur maître; le fils de la maiſon dit quelquefois des étourderies; mais n'agit pas; il fuit enfin un père de mauvaiſe humeur & attend avec une ſecrète impatience le moment d'en recueillir la ſucceſſion; voilà le côté burleſque de ce procès: procès en effet terrible, parce qu'il s'agit de la famille d'un ſouverain abſolu, qui veut ſe venger par le ſang de toutes ces niaiſeries.

Après l'exécution de Moskou, Pierre partit pour Pétersbourg. On crut que

toutes les recherches concernant la fuite
1718. du Tsarévitch étoient terminées, & que la colère du Tsar étoit enfin satisfaite. Mais il établit bientôt après une nouvelle commission, & fit assembler au commencement de Juin les chefs du clergé, les principaux officiers de guerre, & ceux d'État civil.

La maîtresse d'Alexis fut interrogée, le Prince lui fut confronté. Ce qui résulta de plus grave de l'interrogatoire & de la confrontation des deux amans, c'est que le Tsarévitch avoit écrit à l'Empereur des plaintes contre son père : encore n'avoit-il pas envoyé sa lettre.

Il fut interrogé sur ce qu'il n'avoit pas déclaré la confidence qu'il avoit faite de son projet d'évasion à la Tsarevne Marie. Il répondit que c'étoit par oubli qu'il n'avoit pas d'abord nommé cette Princesse, & qu'ensuite il avoit gardé le silence dans la crainte de lui nuire. Mais est-ce une faute capitale, de la part d'un neveu de ne pas accuser sa tante de quelques propos imprudens, qui peut-être seront punis comme des crimes ?

Il demanda du tems pour se rappeler & mettre par écrit ce qu'il pourroit encore avoir oublié : car on a déjà pu remarquer que, dans ce procès, on suivoit les formes insidieuses de l'inquisition. C'étoit à l'accusé à chercher laborieusement ses fautes, à faire des efforts de mémoire pour les aggraver. Son innocence

dépandoit de se déclarer, de se prouver criminel. Un oubli, une réticence innocente ou même louable, devenoit un crime. Ou plutôt, épié, pressé, surpris de tous côtés, il ne pouvoit éviter sa condamnation. S'il taisoit ses fautes, son silence le rendoit coupable: s'il les dévoiloit, il étoit convaincu par son aveu. 1718.

Enfin, après deux jours de recueillement, ce que le Tsarévitch déclara de plus grave, c'est que, dans le tems de sa fuite, croyant que la mort de son père étoit prochaine, parce qu'on le disoit attaqué d'épilepsie, il avoit formé le projet de venir en Pologne, lorsqu'il apprendroit que le Tsar ne seroit plus; que de là son dessein étoit de passer en Ukraine, où le général Bauer, son ami, avoit un corps d'armée; qu'il espéroit être aidé alors par la Tsarevne Marie & par le clergé, & qu'il comptoit même sur la faveur du peuple, dont il lui avoit dit souvent qu'il étoit aimé.

Pierre interrogea lui même son fils. Le jeune Prince, vivement pressé par un père dont il n'avoit jamais approché qu'en tremblant, déclara que par le mot *à présent*, effacé deux fois dans sa lettre aux évêques, il avoit entendu qu'il faudroit répandre cette lettre dans le public, pour intéresser la nation à son sort, comme il en avoit vu des exemples dans l'histoire: qu'ensuite il avoit eu des remords

sur cette expreſſion & l'avoit effacée; que,
1718. quand il avoit entendu parler d'une révolte dans le Mecklenbourg. il avoit dit avec vivacité : „ Dieu veuille que cela ne „ finiſſe pas comme mon père le voudroit „ bien ! " Il avoua que, ſi cette révolte avoit été véritable, & que les mécontens l'euſſent appelé, il auroit été les trouver pourvu qu'ils euſſent été aſſez forts; mais qu'il n'avoit pas eu deſſein de ſe rendre auprès d'eux, s'il n'y étoit pas invité.

Voilà le plus grand crime du Tſarévitch ; & ce crime n'eſt qu'une penſée flottante, incertaine, qui n'a été confiée à perſonne.

Le Tſar ordonna au clergé & aux juges-commiſſaires de ſe rendre au ſénat le 4 Juin. On aſſure que ſouvent il paſſoit des heures entières à genoux, priant Dieu de l'éclairer ſur ce qu'exigeoient les véritables intérêts de la Ruſſie. Heureux ſi Dieu eût adouci ſon cœur!

Les juges vinrent au ſénat le jour indiqué, après avoir entendu la meſſe. Le malheureux Alexis fut conduit devant eux par quatre bas-officiers. On lut à haute voix les lettres du Tſar à ſon fils, les réponſes du Prince, ſes aveux, & toutes les pièces relatives à ce grand procès. Après cette lecture ; le Tſarévitch prononça qu'il étoit coupable, & fut reconduit à la citadelle.

Lorsqu'il fut retiré, on lut une déclaration du Tsar au clergé, signée de sa main, & conçue en ces termes: 1718.

„ Vous venez d'être suffisamment informés du crime de mon fils contre „ nous, son père & son souverain: crime presque inouï dans le monde. „ Quoiqu'en vertu des loix ecclésiastiques & civiles, celles sur-tout de la „ Russie, qui permettent même au simple citoyen de juger son fils, nous puissions nous établir seul juge de son crime; cependant la crainte de Dieu nous „ arrête, & nous craignons de nous „ tromper. Il est naturel, en effet, de „ voir moins clair que les autres dans ses „ affaires personnelles. Ainsi, comme les „ plus savans médecins n'osent pas traiter leurs propres maladies; nous vous „ découvrons le mal dont nous sommes „ attaqués, & vous prions de donner „ toute votre attention à le guérir. Nous „ craignons la mort éternelle si nous „ voulons la guérir nous-mêmes; d'autant plus que nous avons, d'abord par „ écrit & ensuite de bouche, promis à „ notre fils son pardon, s'il déclaroit sincèrement toutes ses fautes. Mais il s'est „ rendu indigne de ce pardon, en faisant „ plusieurs choses de la plus grande importance, & sur-tout son dessein de „ révolte & de rébellion contre son père „ & son souverain. Et quoique cette

„ affaire soit du ressort des juges sécu-
1718. „ liers, à qui nous allons la dénoncer „ par une loi expresse, cependant, pour „ ne pas nous égarer, nous demandons „ vos avis & nous soumettons à la parole „ de Dieu qui ordonne d'interroger les „ ecclésiastique sur la loi divine. Ainsi, „ ce n'est pas une décision que nous de- „ mandons aux membres du clergé; „ nous les prions seulement, comme „ interprètes de la parole divine, de nous „ montrer, par le texte des saintes écri- „ tures, quelle peine mérite le crime de „ notre fils, crime énorme, qui a beau- „ coup de rapport à celui d'Absalon. Vous „ devez me donner votre réponse par „ écrit, afin qu'elle serve à nous règler, „ & que nous puissions, dans cette affai- „ re, mettre notre conscience en repos.... „ Nous vous protestons, par le jugement „ de Dieu, que vous devez agir sans au- „ cun respect humain, sans passion & „ sans crainte".

La déclaration aux juges séculiers étoit à peu près semblable; elle finissoit en ces termes: „ Je vous jure par Dieu même, „ & par le jugement dernier, que vous „ ne devez avoir aucune crainte, & que „ vous devez oublier que vous jugez le „ fils de votre souverain. Ne regardez „ pas la personne, mais jugez avec équité, „ & ne perdez ni votre ame ni la mienne, „ afin que nous soyons innocens au jour

„ du jugement terrible, & que notre
„ patrie jouiſſe d'un repos inébranlable", 1718.
En conſéquence de ces ordres du ſouverain, l'accuſé comparoît le 17 Juin devant ſes juges. Il eſt interrogé, & ſes nouveaux aveux ne le montrent pas plus criminel.

Il craignoit tant de ne pas ſe rendre aſſez coupable, que, dans un autre interrogatoire, il chercha à ſe reſſouvenir de ſes anciennes confeſſions, ne ſe croyant pas permis de cacher à ſes juges ce qu'il avoit dévoilé dans le tribunal de la pénitence. Il déclara qu'en ſe confeſſant à Iakof Ignatief, il s'étoit accuſé de ſouhaiter la mort à ſon père, & qu'Iakof lui avoit répondu: „ Dieu vous pardonnera; „ nous la lui ſouhaitons auſſi". Il avoit appris de ce même directeur, que le peuple, en buvant à ſa ſanté, l'appeloit l'eſpérance de la Ruſſie.

Dans ce procès où tout eſt ſingulier, où tout eſt contre les bonnes loix, où tout eſt affreux; voilà le pénitent qui dénonce ſon confeſſeur. Le confeſſeur eſt interrogé: il convient des indiſcrétions dont on l'accuſe; mais il a oublié qu'elles étoient les perſonnes dont il vouloit parler, en diſant de la mort du Tſar: „ nous la lui ſouhaitons auſſi". Il ne ſe reſſouvient pas non plus des gens qui, en buvant à la ſanté du Tſarévitch, l'appeloient l'eſpoir de l'État. Ainſi le bon &

honnête Iakof n'a rien oublié, ne nie rien
1718. de ce qu'on va lui imputer à crime ; mais il a oublié toutes les perſonnes que ſa dépoſition feroit traiter en criminels d'État.

Des flots de ſang auroient coulé en Ruſſie par la main des bourreaux, ſi tous les accuſés avoient été auſſi foibles qu'Alexis. Que par exemple le confeſſeur Iakof eût nommé ceux qui ſouhaitoient la mort du Tſar, ou qui appeloient le Tſarévitch l'eſpérance de l'État, & que ceux-ci en euſſent déclaré d'autres à leur tour, il ſemble que les bourreaux auroient manqué pour le ſupplice des coupables.

Le 21 Juin les chefs du clergé donnèrent leur ſentiment par écrit ſur le délit du Tſarévitch. Ils citoient d'abord ces paſſages de l'exorde : „ reſpecte ton père „ & ta mère..... Tu ne maudiras point „ le Prince de ton peuple... Que celui „ qui aura frappé ſon père ou ſa mère, „ meure de mort, &c. " Ils rapportoient l'hiſtoire d'Abſalon, ils propoſoient l'exemple de Jéſus-Chriſt qui s'eſt ſoumis à ſon père, & les préceptes du Sauveur, qui a ordonné de rendre à Céſar ce qui appartient à Céſar ; enfin ils citoient pluſieurs autres paſſages tirés de l'ancien & du nouveau teſtament ; &, après avoir ſoumis le jugement de ce grand procès à la prudence du ſouverain, ils continuoient en ces termes :

„ Si notre Monarque trés-clément
„ veut punir le pécheur suivant la gran- 1718.
„ deur de sa faute, il a sous les yeux les
„ exemples que nous lui présentons, &
„ que nous avons tirés de l'ancien testa-
„ ment. S'il veut se livrer à sa clémence
„ il a l'exemple de notre Sauveur lui-
„ même, de Jésus-Christ, qui reçoit
„ l'enfant prodigue qui s'est repenti, qui
„ renvoie en paix la femme adultère,
„ elle qui, suivant la loi, devoit être
„ lapidée, & qui aime mieux la bonté
„ que le sacrifice...... Il a aussi l'exem-
„ ple de David, qui voulant épargner
„ son fils & son persécuteur, dit à son
„ général Joab, & aux autres capitaines
„ qui marchoient contre lui : *épargnez*
„ *mon fils Absalon.* Le père voulut l'épar-
„ gner, mais la justice de Dieu ne l'é-
„ pargna pas. Enfin le cœur du Prince
„ est dans les mains de Dieu : qu'il choi-
„ sisse le meilleur parti".

Cet ecrit étoit signé de huit prélats, de trois archimandrites & de deux docteurs. L'archevèque de Rézan signa le premier : il avoit le malheur d'ètre lui-même compromis dans le procès du Tsarévitch, pour avoir fait dans un sermon l'éloge de ce Prince.

Le conseiller privé Tolstoi alla faire encore au Tsarévitch, de la part de son père, les questions suivantes, qui étoient au moins inutiles :

1718. „ Pourquoi il n'avoit pas voulu ſuivre „ ſon pere & remplir ſes volontés? S'il „ ne ſavoit pas que c'étoit une indécen- „ ce, un péché, une honte que la déſo- „ béiſſance ?

„ Pourquoi il avoit vécu dans l'indo- „ lence & ſans craindre aucune puni- „ tion ?

„ Pourquoi il avoit cherché la ſucceſ- „ ſion par une autre voie que l'obéiſſan- „ ce, comme ſon père l'y avoit engagé"?

A ces queſtions puériles, Alexis répondit avec la ſimplicité d'un enfant : qu'il ſavoit bien que la déſobéiſſance étoit un péché ; mais que, livré dans l'enfance aux nourrices & aux filles de chambre, il n'avoit appris d'elles qu'à mentir & à s'occuper de vains amuſemens : qu'enſuite il avoit eu pour gouverneurs le Prince Viazemski & les deux Narichkin, de qui il n'avoit rien appris de mieux : que lorſque ſon père lui avoit fait apprendre l'allemand, il ne s'étoit donné que par force à cette étude & l'avoit fort négligée : que Menchikof, à qui ſon père l'avoit confié depuis, avoit eu ſur lui plus d'attention ; mais qu'en l'abſence de ce vigilant gouverneur, Viazemki & les Nariſchkin flattoient ſon goût pour la pareſſe & partageoient avec lui ſes plaiſirs : qu'il n'en avoit pas de plus doux que de ſe trouver avec des popes & des moines & de s'enivrer avec eux : qu'accou-

tumé à vivre avec ces ſortes de gens,
c'étoit eux qu'il reſpectoit & qu'il prenoit 1718.
pour modèles: que par eux il concevoit chaque jour plus d'éloignement pour le métier des armes & pour les autres occupations qui conviennent à un Prince: qu'il étoit enfin parvenu à ne plus ſoutenir la vue de ſon père & à ſouhaiter d'en vivre éloigné: que, devenu plus libre lorſque le ſoin de l'adminiſtration lui fut confié, il ſe livra encore plus à ſes goûts & à ſon commerce avec les prêtres & les moines: qu'il étoit affermi par Kikin dans ſa manière de vivre: qu'envoyé par ſon père dans les pays étrangers, il y avoit un peu profité, mais ſans corriger cependant ſon caractère dépravé.

Que c'étoit ce mauvais caractère qui l'avoit empêché de redouter la punition paternelle: qu'il craignoit ſon père, mais non pas d'une crainte filiale: qu'à ſon retour d'Allemagne il s'étoit bleſſé la main d'un coup de piſtolet pour n'être pas obligé de deſſiner devant ſon père: qu'interrogé par le Tſar ſur la manière dont il s'étoit bleſſé, il n'avoit pas voulu déclarer la vérité; ce qui prouve qu'il n'avoit pas une vraie crainte filiale.

Que s'étant de plus en plus éloigné du bon chemin & de l'imitation de ſon père, il n'avoit plus penſé à ſe procurer le trône que par une mauvaiſe voie: qu'il avoit deſiré d'y parvenir par la force d'un ſe-

cours étranger : & que, si ceux qui au-
1718. roient favorisé son dessein lui avoient demandé par reconnoissance une armée Russe, ou des sommes d'argent considérables, il les auroit satisfaits en tout, & auroit fait de grands présens à leurs ministres & à leurs généraux : qu'il auroit entretenu à ses frais les troupes qu'on lui auroit fournies pour remplir son projet, & qu'il n'auroit jamais cru les payer trop cher.

La simplicité enfantine de toute cette dernière déclaration est précieuse : elle prouve que le Tsarévitch pouvoit avoir les vices & la grossièreté d'une mauvaise éducation, mais qu'il ne pouvoit être criminel. Ce n'est pas ainsi que se déploie l'ame forte d'un scélérat capable de méditer de grands forfaits politiques, d'en nourrir long-tems le projet, d'en préparer l'exécution, de les commettre enfin. Que pouvoit entreprendre un homme assez timide pour endurer la douleur d'un coup de pistolet, dans la crainte de dessiner devant son père.

Mais que seroit-ce, si ses aveux les plus forts lui avoient été dictés, arrachés, extorqués ? si l'on avoit mis à profit sa timidité, sa foiblesse, pour le forcer à se montrer plus coupable qu'il ne l'étoit en effet ? Si, chaque jour des mauvais traitemens nouveaux fatiguoient, domptoient sa patience, & l'obligeoient à faire les

aveux

aveux qu'on exigeoit de lui? si l'on employoit même les tortures pour vaincre 1718. sa résistance? si ses cris & le bruit des coups qu'il recevoit étoient entendus par un prisonnier qui étoit en même tems dans la forteresse & qui a dévoilé depuis cet odieux secret? si le Tsar lui-même étoit le spectateur & peut-être le ministre des tourmens de son fils? On ne peut s'empêcher de rapporter cette tradition: mais elle afflige l'humanité qui se plaît à la revoquer en doute; elle semble en même tems choquer la vraisemblance.

Peut-on croire en effet qu'on eût renfermé si près d'Alexis un prisonnier à qui l'on eût ensuite rendu la liberté? N'auroit-on pas fait périr dans la prison ce dépositaire d'un secret dangereux? Un Prince capable de traiter ainsi son propre fils auroit-il épargné un homme obscur? Est-ce avec tant d'imprudence que se commettent ces horreurs, qu'on a trop long-tems appelées des coups d'État?

Mais, d'un autre côté, est-ce bien de son propre mouvement que le Tsaréwitch a fait cette déclaration absurde, qu'il auroit bien pu aller se joindre aux révoltés du Mecklenbourg, s'ils avoient été les plus forts, & qu'ils l'eussent appelé: & cet autre aveu, qu'il auroit accordé tout ce que ceux qui l'auroient placé sur le trône eussent exigé de lui? Est-ce bien sans y être contraint par au-

cune violence qu'il a révélé ſa propre
1718. confeſſion? Ces confidences de ſes penſées les plus intimes, de ſes rêveries fugitives, qu'il fait à des juges acharnés à ſa perte, portent le caractère d'une imprudence ſtupide, ou d'un aveu arraché par la force.

Croira-t-on qu'il ait fait ſincèrement & de lui-même l'éloge des ſoins que Menchikof avoit pris de ſon éducation; lorſqu'on ſait d'ailleurs que Menchikof approchoit de lui tout au plus trois ou quatre fois par an, & ne lui parloit qu'avec le ton du mépris le plus dur & le plus outrageant? Si on le contraignit à louer le favori de Pierre, l'ami de Catherine, ne peut-on pas lui avoir dicté de même tout ce qu'on vouloit lui faire dire?

Tels ſont les doutes qui ſe préſentent d'eux-mêmes à l'eſprit, & qui peut-être ne ſeront jamais réſolus.

Ce qui n'eſt pas douteux, & ce qui eſt déplorable, c'eſt que les juges du Tſaréwitch, quoique ce Prince ne fût coupable que d'imprudence & d'indiſcrétion, le condamnèrent, d'une commune voix, à la mort. Nous allons traduire, dans toute leur horreur, les principaux articles de leur prononcé.

„ En l'année 1718, le 24 Juin, par „ ordre exprès de Sa Majeſté Tſarienne, „ ſigné de ſa main..... Nous ſouſſignés

„ ministres, sénateurs, État militaire 1718.
„ & civil.... Quoique suivant la loi de
„ l'Empire de Russie, & comme sujets
„ naturels de Sa Majesté Tsarienne, il
„ ne nous appartient pas de faire ce qui
„ dépend uniquement de la volonté illi-
„ mitée de Sa Majesté, dont la puissance
„ vient de Dieu seul & n'a point de bor-
„ nes, & que par conséquent elle seule
„ puisse porter ce jugement; cependant
„ pour obéir à l'ordre sublime de Sa Ma-
„ jesté Tsarienne, notre suprême Sei-
„ gneur, après un sain examen, sur no-
„ tre conscience chrétienne, sans crain-
„ te, sans complaisance, sans acception
„ de personne, ayant devant nous la loi
„ de Dieu... Nous avons conclu & arrêté
„ unanimément, & sans contradiction,
„ que le Tsarévitch Alexis, par l'atten-
„ tat & le crime commis par lui contre
„ son père & son souverain, est digne
„ de mort. Car, quoique Sa Majesté
„ Tsarienne, par sa lettre envoyée de
„ Spa au Tsarévitch... lui ait promis
„ son pardon, s'il revenoit de bon gré...
„ cependant il s'en est rendu indigne en
„ ne revenant pas volontairement, com-
„ me il est amplement constaté par le
„ manifeste du 3 Février 1718, impri-
„ mé & publié par oukaze de Sa Majesté
„ Tsarienne. Il est vrai que lorsque, le 3
„ Février, le Tsarévitch fut introduit
„ dans la salle d'audience à Moskou, Sa

„ Majesté Tsarienne eut pitié de lui,
1718. „ comme d'un fils qui demandoit grace
„ & imploroit son pardon, & qu'il le lui
„ promit: mais sous la condition que le
„ Tsarévitch déclareroit, sans rien cèler,
„ ce qu'il avoit fait & ce qu'il avoit eu
„ dessein de faire jusqu'à ce jour con-
„ tre Sa Majesté Tsarienne, tous ceux
„ qui l'avoient aidé par des effets ou par
„ leurs conseils, ou qui avoient été ins-
„ truits de ses projets: ajoutant que s'il
„ gardoit le silence sur quelque fait ou
„ sur quelque personne, son pardon de-
„ meureroit sans effet.... Non seule-
„ ment il a gardé le silence sur un grand
„ nombre de personnes, mais même sur
„ les faits les plus graves & les plus cri-
„ minels, principalement sur son dessein
„ de rebellion contre son père & sei-
„ gneur, & sur son ambition déjà con-
„ çue depuis long-tems, de se procurer
„ le trône de son père, même du vivant
„ de ce Prince, par différentes ruses &
„ de mauvais moyens; mettant son espé-
„ rance dans le bas peuple, & souhaitant
„ la mort prompte de son souverain...
„ Par là il a perdu le pardon que son père
„ & seigneur lui avoit promis, s'il fai-
„ soit un aveu général en présence de
„ Sa Majesté Tsarienne, des ordres ecclé-
„ siastiques & séculiers, & devant les
„ juges commissaires... Un projet aussi
„ criminel & presque inoui dans le mon-

„ de, de donner la mort à ſon ſuprême
„ ſeigneur, le père de la patrie, à ſon 1718.
„ très-clément père ſuivant la chair, eſt
„ digne de mort...

„ Et quoique, comme eſclaves & ſujets, nous prononcions cette déciſion dans toute la triſteſſe de notre cœur & les larmes aux yeux, conſidérant qu'il ne nous convient pas, à nous qui ſommes ſoumis à la puiſſance monarchique, de porter un tel jugement, & ſur-tout contre le fils de notre clément ſouverain : cependant comme c'eſt ſa volonté que nous jugions, nous déclarons ici notre juſte opinion & notre jugement, dans toute cette pureté & cette conſcience chrétienne, avec laquelle nous eſpérons comparoître au jugement juſte & terrible du Dieu tout Puiſſant. D'ailleurs nous ſoumettons cette déciſion à la volonté & à la puiſſance illimitée de Sa Majeſté Tſarienne, notre très-clément Monarque".

Ce jugement fut ſigné par quatre-vingt-neuf officiers de différens grades dans l'État militaire, & par trente-cinq miniſtres & autres perſonnes de l'État civil. De ces cent vingt-quatre juges, il ne s'en ſeroit pas trouvé un ſeul qui eût ſigné la condamnation d'Alexis, s'ils euſſent été libres, s'il euſſent oſé obéir à la voix de leur conſcience. Mais tout trembloit ſous le Tſar : on ne connoiſſoit d'autre

[redacted] loi, d'autre juſtice que ſa volonté. Il eſt
1718. vrai qu'en apparence il avoit laiſſé une entière liberté aux juges : mais ils ſavoient bien ce qu'ils devoient prononcer pour lui plaire, & ſacrifièrent le jeune Prince à la crainte de la diſgrace. C'eſt une honte pour la Ruſſie & une preuve que le Monarque avoit avili, par la terreur, les ames de la nation, qui ſe ſont relevées ſous un gouvernement plus doux.

Le Tſarévitch a la ſimplicité de déclarer qu'il s'eſt accuſé en confeſſion d'avoir ſouhaité la mort de ſon père ; &, ſur cet aveu, il eſt traité de patricide. Il eſt vrai qu'il a déclaré auſſi qu'il ſe ſeroit joint aux rebelles du Mecklenbourg : mais ce n'eſt point un projet arrêté, une idée fixe, un commencement de complot : ce n'eſt qu'une ſimple penſée, une vue intérieure & paſſagère ; il ne s'en eſt ouvert à perſonne ; il s'y eſt d'autant moins arrêté, qu'il ne croyoit pas devoir la mettre à exécution. Quel homme ne périroit pas du dernier ſuplice, s'il devoit être jugé ſur les penſées, qui ſe ſont offertes à ſon eſprit ? Si des penſées, qui fuient comme l'éclair, devoient être punies comme leur exécution ?

Le Tſarévitch fut amené le lendemain dans la chambre du ſénat : il y renouvela devant les juges l'aveu de ſa faute : on lui lut ſon jugement, & il fut reconduit dans ſa priſon.

Le saisissement, l'agitation, l'image de la mort & d'une mort ignominieuse, firent tomber le jeune Prince en apoplexie. On vint, dès le matin, apporter cette nouvelle au Tsar, &, quelques heures après, on lui annonça que son fils étoit en danger. Pierre fit assembler les grands dans son palais & resta avec eux, jusqu'à ce qu'un troisième courier lui apprit qu'il n'y avoit plus d'espérance, que son fils ne passeroit pas la soirée, & qu'il demandoit à voir son père. Le Tsar partit aussi tôt, accompagné des grands qui se trouvoient auprès de lui. Dès que le Tsarévitch le vit, il lui dit en pleurant, qu'il avoit péché contre Dieu & contre son père, qu'il n'espéroit pas guérir de sa maladie, & que, quand il en reviendroit, il étoit indigne de vivre. Il pria son père, au nom de Dieu, de lever la malédiction qu'il lui avoit donnée à Moskou, de lui pardonner ses fautes, de lui donner sa bénédiction paternelle, & de faire prier Dieu pour lui. 1718.

Le Tsar versa, dit-on, des larmes avec tous les assistans. Il étoit trop tard. Il falloit pleurer sur son fils & le bénir, quand ce malheureux Prince venoit de Naples se jeter en tremblant dans ses bras.

A quatre heures du soir, le major des gardes Ouchakof vint annoncer que le Tsarévitch touchoit à son dernier moment & demandoit à voir encore son père

pour la dernière fois. Le Tſar refuſa d'a-
1718. bord : on dit que ce fut par attendriſſement. On lui repréſenta qu'il ne pouvoit priver de cette grace un mourant tourmenté par les remords. Il ſe mit en chemin ; mais, lorſqu'il entroit dans ſa chaloupe, on lui rapporta que ſon fils n'étoit plus.

Le 28, le corps d'Alexis fut poſé dans un cercueil découvert, doublé de velours noir & revêtu d'étoffe d'or. Il fut conduit par le vice chancelier & par quelques autres perſonnes de marque, de la forteſſe, à l'égliſe de la Trinité, où le peuple vint lui baiſer la main.

Le 30, ſur le ſoir, le corps fut tranſporté de cette égliſe dans celle de la forteſſe, & enterré à côté de ſon épouſe. Le Tſar, la Tſaritſe & toute la Cour accompagnèrent le convoi, & les hiſtoriens remarquent que Pierre verſa des larmes pendant toute cette cérémonie. Il avoit montré la plus dure inſenſibilité pendant tout le cours du procès.

Des écrivains ont publié qu'Alexis avoit eu la tête tranchée dans la priſon. Ils paroiſſent aſſez réfutés par le détail de ſa maladie, par la viſite que le Tſar lui rendit, accompagné de la Cour, par le récit de ſes funérailles. D'autres ont prétendu qu'il étoit mort empoiſonné. Mais qui verſa le poiſon ? Fut-ce Catherine ? Son caractère fut la douceur, qui lui fit

pardonner sa fortune. Elle gagnoit les cœurs, que repoussoit la dureté de son époux; jamais on ne lui reprocha une action cruelle. On assure même qu'elle employa les prières, pour empêcher de lire au Tsarévitch sa condamnation. Fut-ce le Tsar, le père d'Alexis? La nature se révolte à cette question; l'homme sensible frémit & se tait. 1778.

Mais si l'on consulte sur cet évènement quelqu'un de ces esprits durs & froids, qui accordent tout à la raison d'État, rien au sentiment, & qui ont le malheur de ne pas croire à la vertu; il ne doutera pas qu'Alexis n'ait péri d'une mort violente. Persuadé que la justice ne retient que les hommes vulgaires, & que le crime ne doit point arrêter les ames fortes quand il est utile à leurs vues, il regardera cette mort comme un coup d'État ordinaire. Si le Tsarévitch vivoit, Pierre n'avoit rien à gagner en le faisant condamner, & s'étoit chargé gratuitement de ce qu'avoit d'odieux un arrêt aussi cruel. La mort civile du Tsarévitch ne l'auroit pas empêché de renaître pour succéder à son père, si sa cause eût été soutenue par un parti puissant. Ou même, sans appui, il auroit monté sur le trône, lorsque son fils y fut élevé après la mort de Catherine. Pour que les desseins du Tsar fussent remplis, il falloit qu'Alexis mourût: son arrêt irrévocable étoit donc prononcé.

N'accuſons pas un grand homme de cette
1718. odieuſe politique, & ne chargeons pas d'un crime non prouvé la mémoire d'un Prince trop dur, quelquefois trop peu éclairé, mais que ſes grands deſſeins rendent reſpectable.

Sans doute Alexis étoit peu capable de règner : mais c'eſt un inconvénient attaché aux gouvernemens heréditaires, qu'un Prince foible ſuccède ſouvent au grand homme. L'expérience a prouvé que ce malheur eſt encore préférable aux troubles, aux diſſentions, à l'anarchie périodique des gouvernemens électifs. Déjà depuis pluſieurs ſiècles un uſage conſacré par le tems, & qui dès-lors avoit plus de force qu'une loi, rendoit le trône de Ruſſie héréditaire. Pierre vient : ce fier & violent deſtructeur des anciennes coutumes ne fait pas reſpecter cet uſage, qui ſeul pouvoit garantir le repos de ſes peuples. Frappé de l'incapacité de ſon fils, & craignant que ſes propres inſtitutions ne ſoient un jour renverſées ou foiblement protégées, il exclut ce Prince de ſa ſucceſſion; &, pour mettre entre lui & le trône une barrière invincible, il le fait flétrir par un arrêt de mort. Alexis ne ſurvit pas à ſa condamnation. Pierre ne croit pas en avoir aſſez fait:
Jitié Pet. Vel. quelques années après (en 1722) il règle par une loi expreſſe la ſucceſſion du trône, comme il avoit fait l'héritage des par-

ticuliers. Il ordonne que le souverain de
Russie soit maître à perpétuité de nom- 1718.
mer à son gré son successeur, de révoquer son choix & d'en faire un nouveau. Il oblige ses sujets de se soumetre à cette loi funeste à la patrie, sous peine d'être regardés comme traîtres envers cette même patrie. C'est à cette imprudente loi qu'on doit attribuer toutes les révolutions qui ont affligé la Russie. C'est Pierre I qui a ouvert dans son Empire cette source abondante de troubles & de désolation. Ne valoit-il pas mieux qu'Alexis régnât?

Sa mort ne satisfit point encore à la vengeance de son père. Ceux qui avoient eu le malheur d'entrer dans sa confiance, ceux qui avoient approuvé sa fuite, ceux qui avoient pris quelque intérêt à son sort, devoient être sévèrement punis. Lapoukhin, qui avoit dit au résident Bleyer que le Tsarévitch étoit regretté, & que sa fuite pourroit bien occasionner quelques troubles; le moine Iakof, confesseur du Prince; Ivan Aphanassief, maréchal de sa Cour; Voronof, son maître d'hôtel, Doubrovski, & quatre autres de ses serviteurs furent condamnés au supplice de la roue. Ils furent amenés sur la place: Pierre voulut bien commuer leur peine; Lapoukhin, Iakof, Aphanassief, Doubrovski & Voronof eurent la tête tranchée, les autres reçurent le

knout. La maîtreſſe du Tſarévitch, cette
1718. timide Euphroſine, qui avoit eu la foibleſſe d'accuſer ſon amant, fut remiſe en liberté. Le Prince Dolgorouki, dont l'indiſcrétion n'étoit pas plus criminelle, mais étoit peut-être plus grave que celle de Lapoukhin; le Tſarévitch de Sibérie, qui voyoit en ſonge la mort du Tſar & la ruine de Pétersbourg; un Prince Lvof, un Nariſchkin, furent envoyés en exil. Pourquoi cette différence de punition entre des hommes qui tous n'avoient mérité que la diſgrace du ſouverain?

L'évèque de Kief avoit eu le malheur d'inſpirer au Tſarévitch de la confiance. Ce Prince lui avoit écrit du château Saint-Elme une lettre particulière; la lettre n'étoit pas parvenue à ſon adreſſe: cependant le prélat n'en fut pas moins arrêté dans ſon diocèſe. On l'amenoit à Moskou, il mourut en chemin, & l'on crut qu'il s'étoit empoiſonné.

Pierre, qu'on dit avoir répandu des larmes ſur ſon fils expirant, & qui en avoit encore verſé aux funérailles de ce Prince, pourſuivit ſa mémoire & ne lui laiſſa pas même la triſte paix du tombeau. Après la punition des amis du Tſarévitch, il ſe rendit au ſénat, & ſe vanta d'avoir fait éprouver ſa juſtice à ſon fils lui-même, „ homme plus faux & plus ingrat „ qu'on n'auroit pu le penſer ". Il ſe fit gloire de ſon exceſſive ſévérité, qu'il attri-

buoit à fon amour pour la nation. Il ne dépofa point encore le glaive de la juf-tice : mais il le confervoit pour une caufe plus jufte, pour punir des oppreffeurs puiffans qui s'abreuvoient du fang des foibles. Un tribunal fut établi pour rechercher leurs malverfations. 1718.

Ainfi les moyens qu'il avoit employés pour contenir les déprédateurs publics, avoient été impuiffans. Les principaux coupables furent encore ceux qui avoient déjà reçu leur pardon pour le même crime : le Prince Menchikof, l'amiral Comte Apraxin & fon frère. Ils furent obligés de remettre leurs épées aux officiers de la juftice, & de garder les arrêts pendant l'inftruction de leur procès. Convaincus de péculat, ils devoient s'attendre à perdre au moins leurs dignités. La grandeur de leur faute, la févérité des loix militaires, d'après lefquelles ils étoient jugés, la dureté du Tfar, tout leur ôtoit l'efpérance d'obtenir leur grace.

Mais Pierre, qui avoit puni avec toute la rigueur du defpotifme des gens qui s'étoient permis contre fa perfonne quelques indifcrétions, pardonna aux ennemis du peuple. Il fe contenta de leur infliger des peines pécuniaires, & fe chargea lui-même de leur punition corporelle : car lorfque fes favoris fe rendoient coupables de quelques fautes, ils éprouvoient ce que pefoient le bras & la canne d'un

souverain qui savoit se faire craindre, &
1718. qui n'a jamais appris à se respecter lui-même. Menchikof, élevé si haut qu'il ne voyoit que le Prince au dessus de lui, fut souvent exposé à ces punitions familières. Mais quel sentiment d'honneur pouvoit-il règner dans une Cour où le souverain corrigeoit ses amis à coups de bâton; où l'exécuteur couronné se dégradoit autant que le coupable, sans que l'un ni l'autre ressentît aucune honte? Ne peut-on pas attribuer à cet avilissement les vices de Menchikof, qui joignoit aux talens d'un bon général, d'un ministre habile, l'ame rapace d'un financier?

LIVRE VII.

PENDANT que ces différens procès, les uns odieux, les autres dégoûtans, affligeoient la Russie, elle se livroit à l'espoir d'une paix prochaine. Charles XII, conduit par Goertz depuis son retour de Turquie, n'avoit plus cette haine envenimée qu'il avoit conçue pour le Tsar. Il s'accoutumoit à voir en lui un utile allié, un appui nécessaire pour les nouveaux desseins qu'il méditoit. Toujours avide de vengeance, c'étoit le Roi de

Dannemarc, l'électeur de Hanovre, le Roi de Prusse, qu'il vouloit punir de n'avoir pas respecté ses malheurs. Il se promettoit de les accabler avec les forces réunies de la Russie & de la Suède. 1718.

Pour remplir ce projet, il falloit se réconcilier avec le Tsar. L'isle d'Aland fut indiquée pour le congrès. Le baron de Goertz & le Comte de Gullenbourg s'y rendirent, chargés des pleins pouvoirs de la Suède : de Bruce, Grand maître de l'artillerie & Osterman, alors conseiller de la chancellerie, & depuis grand chancelier, furent les ministres de la Russie. Les conférences s'ouvrirent le 10e Mai. Le Prince Troubetskoi & le Comte Golovin, faits prisonniers à la bataille de Narva, recouvrèrent enfin leur liberté. Le Prince Khilkof, résident à la Cour de Suède lors de la rupture, & que Charles avoit fait arrèter, mourut lorsqu'il alloit revoir sa patrie. Il rendit utile le loisir dont il jouissoit dans sa captivité, en écrivant l'histoire de sa nation.

Les propositions dont Goertz fit l'ouverture au congrès, auroient troublé tout le nord. Il vouloit que l'électeur de Hanovre, Roi d'Angleterre, rendît à la Suède Brême & Verden, le Roi de Prusse Stettin, le Roi de Dannemarc tout ce qu'il avoit pris, & qu'Auguste cèdât le trône de Pologne à Stanislas. On ne pouvoit obtenir ces restitutions que

par la force des armes. Goertz, ministre
1718. d'un Prince trop affoibli, vouloit le renforcer de toute la puissance du Tsar. Pierre, qui ne vouloit pas s'attirer légèrement de nouveaux ennemis, & qui desiroit d'obtenir la paix, évitoit adroitement de refuser & de promettre. Cette conduite indécise ne trompa point ses anciens alliés, & ils l'accusèrent dans la suite d'avoir partagé tous les desseins du ministre de Suède.

Cependant les affaires alloient lentement au congrès, parce que le plan de Goertz les embarrassoit de mille difficultés. Pierre, pour donner plus d'ascendant à ses ministres, travailloit à rendre ses forces toujours plus formidables. Le Roi de Suède employoit contre le Dannemarc les débris des siennes. Il abandonnoit au baron de Goertz le soin des affaires & des négociations politiques, &, rassuré par ce ministre sur les entreprises de la Russie, il entra lui-même en Norvège. La rigueur de l'hiver ne put l'empêcher d'assiéger Frédérikshald. Il trouva la mort devant cette place le 30 Décembre, à l'âge de trente six ans. On crut dans le tems qu'il avoit été tué d'un coup de coulevrine, il paroît certain qu'il fut assassiné. Sa carrière fut courte, mais brillante. Plus heureux, si, moins épris d'un faux éclat de gloire, il avoit rendu sa vie plus utile à l'État. Brûlé du plus

ardent enthousiasme, éperduement amou-
reux de l'immortalité, il étoit capable de 1716.
tout ce qu'il y a de grand : mais gâté par
le roman de Quinte-Curce, il ne voyoit
de grandeur que dans le fracas des con-
quêtes, la désolation des peuples & le ren-
versement des États.

Sa mort changea toute la face des 1719.
affaires. Goertz étoit sorti de l'isle d'A-
land pour aller faire part à son maître
de l'état des négociations. Il fut arrêté
à Stockholm. Accusé d'avoir donné de
mauvais conseils au Roi, de l'avoir excité
à opprimer la nation, il fut condamné à
perdre la tête. On apprit dans ses papiers
que Charles XII, par ses avis, avoit
arrêté le plan de chasser de la Pologne
l'électeur de Saxe, celui de Hanovre
d'Angleterre, & d'appeler à Londres le
prétendant. Pierre fut soupçonné de n'a-
voir pas désaprouvé ces projets, & d'a-
voir eu quelque disposition à les secon-
der. Ce soupçon lui attira la haine de
Georges I, & des souverains du nord.

Dès que le sénat de Stockholm fut ins-
truit de la mort de Charles, il éleva sur
le trône Ulrique-Eléonor, sœur du feu
Roi. Si l'on eût suivi régulièrement l'or-
dre de la succession, la couronne devoit
être donnée au Duc de Holstein, fils de
la sœur aînée de Charles. Mais Ulrique-
Éléonor étoit en Suède, & avoit eu, dans
l'absence de son frère, l'administration

de l'État.

1719. Le Tſar & la nouvelle Reine ſe firent des proteſtations mutuelles de leur inclination pour la paix : mais Pierre fit en même tems déclarer aux Plénipotentiaires Suédois, que, ſi les propoſitions qu'il avoit faites n'étoient pas accordées dans l'eſpace de deux mois, il feroit entrer quarante mille hommes en Suède, pour donner aux négociations plus de célérité.

La diète de Brunſvick forma, pour la pacification du Nord, un projet tout à fait oppoſé à celui de Goertz. On y regarda les provinces ſuédoiſes de l'Allemagne, comme des poſſeſſions plus onéreuſes qu'utiles à la Suède, comme des ſujets de guerre interminables. Il fut réſolu de les abandonner aux Puiſſances qui s'en étoient emparées. Mais comme il étoit juſte qu'elles achetaſſent ces poſſeſſions par quelques ſervices, elles devoient aider la Suède à rentrer dans la Finlande, & ſur-tout dans la Livonie, le grenier de ce Royaume. On ne laiſſeroit au Tſar, de toutes ſes conquêtes, que Pétersbourg, Cronſtat & Narva ; &, s'il refuſoit de conſentir à cet accord, toutes les Puiſſances contractantes réuniroient leurs forces pour les lui enlever. C'eſt un de ces brillans & chimériques projets qui ſéduiſent quelquefois des miniſtres, & dont l'impoſſibilité n'eſt trop ſouvent prouvée qu'après avoir

verſé des flots de ſang.

L'Empereur, excité par la Cour de Londres, fut le premier à manifeſter ſes diſpoſitions contre le Tſar. Il fit ſortir de Vienne le réſident de Ruſſie, ſans lui donner audience de congé, & fit en même tems renvoyer de Breſlau l'agent du commerce des Ruſſes, qui ne ſe mêloit d'aucune affaire politique. Pierre choiſit les jéſuites pour en faire l'objet de ſes repréſailles. Il les avoit reçus depuis quelques années, à la ſollicitation de l'Empereur; il les fit chaſſer de toutes les villes de ſa domination, & les égliſes catholiques de Ruſſie n'ont été deſſervies depuis que par des Capucins & des récolets. 1719. Journ. Pet. Vel.

Pendant que les alliés privoient en apparence Pierre de ſes conquêtes, Siniavin enlevoit aux Suédois deux vaiſſeaux de ligne & un brigantin qui portoient du bled à Stockholm, & la flotte ruſſe tranſportoit en Finlande vingt mille hommes d'infanterie, & ſix mille de cavalerie.

Cependant la Reine de Suède, enorgueillie par les offres de Georges I, qui promettoit d'envoyer la flotte angloiſe à ſon ſecours, fit ſignifier au Tſar qu'elle alloit rompre les conférences d'Aland, s'il ne conſentoit pas à reſtituer toutes les provinces qu'il avoit conquiſes. Jitié Pet. Vel.

Pierre répondit, en envoyant la grande flotte commandée par l'Amiral Apraxin,

& la flotte des galères aux ordres du général
1719. ral Lessi, attaquer la Suède au Nord & au Midi de Stockholm. Les deux descentes eurent le plus heureux succès. Nordkoping, Nikoping, d'autres villes, des villages entiers, des châteaux & des maisons de campagne, furent détruits par Apraxin. Des moulins, des fabriques de métaux, des magasins, eurent le même sort : quinze mille maisons furent brûlées, & la perte des Suédois fut évaluée à plusieurs millions.

Un parti de Kosaques s'approcha à deux lieues de Stockholm, & enleva un officier, & huit soldats de la garde. Il y eut un combat presqu'à la vue de cette capitale. Les Russes n'avoient que trois bataillons, & point de cavalerie : les Suédois en avoient; ils étoient beaucoup plus nombreux, ils pouvoient être secondés par leur armée, & ils avoient à leur tête l'époux de leur Reine : ils furent battus.

Lessi ne fit pas moins de mal. On ne faisoit pas la guerre : on brûloit, on ravageoit; on jetoit dans la mer ce qu'on ne pouvoit emporter ni détruire.

La Reine effrayée fit prier le Tsar de suspendre les hostilités. Mais ses espérances furent bientôt après relevées par l'arrivée de la flotte angloise, conduite par l'amiral Norris. Carteret, envoyé d'Angleterre en Suède, écrivit au Tsar pour lui offrir la médiation de son maître.

Norris joignit une lettre à celle de ce ministre. Ces dépêches furent remises 1719.
aux Plénipotentiaires qui étoient encore aux congrès d'Aland, de la part de la Russie. Choqués du ton menaçant de ces lettres, ils refusèrent de les recevoir.

En même tems, Campredon venoit d'arriver à Stockholm en qualité de résident de France, & apportoit aux Suédois une demi-année de subside. Georges rappela ses ministres de Pétersbourg. Les Rois de Pologne, de Prusse, de Dannemarc, que Pierre avoit été près de sacrifier au plan de Goertz, s'engageoient à soutenir la Suède contre la Russie. Cette négociation fut tenue secrète; mais elle ne put rester cachée pour le Tsar. Il avoit pour ennemis tous ses anciens alliés. Leur intérêt & le sien avoient formé leur alliance : elle étoit rompue par des intérêts nouveaux.

Pierre se prépare à conjurer l'orage 1720.
qui se forme contre lui : la noblesse de toutes les provinces, tous les régimens des Kosaques, & même les Kalmouks, sont avertis de se tenir prêts au premier ordre. Les troupes qui ont leurs quartiers d'hiver dans la Finlande & la Livonie, les vaisseaux qui se trouvent dans les ports, n'attendent que le signal.

Norris entre de nouveau dans la mer Baltique ; mais il semble qu'il ne s'approche de la Suède que pour en appren-

dre plutôt les désastres. Le général Prince
1720. Golitsin, qui commande en Finlande,
Juin. embarque quelques troupes sur des galères, & les envoie, sous le commandement du brigadier Mengden, attaquer la Bothnie occidentale. Les Suédois prennent la fuite à l'approche des Russes. Des Kosaques, détachés par Mengden, brûlent la ville d'Oumma, réduisent en cendres quarante-un villages, plus de mille maisons, cent treize magasins, huit barques chargées de bled, & ne trouvent nulle part aucune résistance.

Après cet exploit de Mengden, le Prince Golitsin entre avec sa flotte dans le golphe de Bothnie. L'amiral Suédois ne croit pas les Russes assez forts pour lui résister; il vient à leur rencontre. Golitsin paroît le craindre & chercher à l'éviter: il l'attire entre des écueils dangereux pour des vaisseaux de ligne & s'approche à son tour avec ses galères. Le combat se donna près de Greinham, & dura quelques heures. Les Suédois, obligés de se retirer, perdirent huit cents hommes, & abandonnèrent aux Russes quatre frégates, & plus de cent quarante pièces de canon.

2 Mai. Cependant la Reine de Suède s'étoit démise de la couronne, pour la mettre sur la tête de son époux, Fréderic, Prince de Hesse-Cassel. Le nouveau Roi envoya son aide-de-camp général; Marc Vir-

temberg, pour annoncer au Tsar son avènement au trône, & lui témoigner son 1720.
penchant pour la paix. Pierre reçut avec honneur cet officier, le mena dans ses maisons de plaisance, & le conduisit à Cronstadt, où il lui fit examiner le port, la forteresse & la flotte. „ Je sais, lui dit-„ il, qu'il n'est pas d'usage de montrer „ ses forteresses à son ennemi : mais j'ai „ été bien-aise que vous vissiez tout par „ vous même, pour épargner à votre Roi „ l'argent qu'il perdroit en espions ". Il ajouta que, s'il prenoit des précautions pour se défendre, il n'en avoit pas moins d'inclination pour la paix.

La Suède demanda plusieurs fois une 1721.
suspension d'armes : mais Pierre, qui avoit tout préparé pour la campagne prochaine, ne vouloit pas laisser à ses ennemis le tems de chercher contre lui des ressources. Il vouloit les forcer à lui donner la paix, & répondit qu'il ne cesseroit les hostilités qu'après l'avoir obtenue.

Persuadé qu'elle ne tarderoit pas à lui Jitié Pet. Vel.
être accordée, il prit des précautions pour ne pas perdre tous les prisonniers qu'il avoit faits sur la Suède. Dans une longue captivité, ils avoient presque oublié une patrie ingrate, dont ils ne recevoient aucun secours, & s'étoient attachés au pays qui leur fournissoit la subsistance. Plusieurs témoignoient hautement le desir qu'ils avoient de rester en Russie, & crai-

gnoient la paix qui les forceroit à retourner dans le pays de leur naissance, pour n'y trouver que la misère. Le Tsar sut mettre à profit ces dispositions: il déclara, par un manifeste, qu'il seroit permis à tous ceux qui desireroient s'établir dans son empire, de se fixer à leur choix, dans toutes les villes & les villages de sa domination; à condition cependant qu'avant la conclusion de la paix, ils ne s'établiroient, ni sur les frontières de la Pologne, ni sur les bords de la mer Baltique, à moins qu'ils n'eussent des propriétés, ou une famille qui répondît de leur fidélité. Il leur assuroit, pour eux & pour leur postérité, les biens qu'ils auroient acquis par leur industrie, leurs alliances ou des testamens: leur permettoit d'exercer les arts, les métiers, le commerce, d'occuper des places dans les maisons des grands, ou de se livrer à l'éducation de la jeunesse; il assuroit ceux qui voudroient embrasser le service militaire, qu'ils ne seroient jamais forcés à combattre contre leur patrie, & donnoit à ceux qui, par leurs talens, pouvoient travailler dans les différens colléges ou tribunaux, l'espérance d'y obtenir des emplois: il exemptoit d'impôt pour plusieurs années ceux qui voudroient s'appliquer au défrichement des terres: il conservoit les priviléges de la noblesse à ceux qui en jouissoient dans leur patrie, & à tous, l'exer-

1721.

l'exercice de leur religion, & toutes les libertés accordées en général aux étrangers. 1721.

La Suède étoit convenue avec ces alliés d'attaquer la Livonie, & sur-tout Rével, si le Tsar n'acceptoit pas les conditions qu'il leur plaisoit de lui proposer. Mais à la vue des préparatifs de la Russie, elle ne sentit plus que la crainte. Le refus que faisoit le Tsar de recevoir la médiation impérieuse de l'Angleterre, obligea le nouveau Roi de recourir à celle de la France. Des couriers ne cessoient d'aller de Pétersbourg à Stockholm, pour obtenir une suspension d'armes. Ces démarches furent inutiles, Pierre restoit inébranlable dans ses résolutions.

Dès qu'on sut à Stockholm que ce Prince acceptoit la médiation de la France, Campredon, envoyé de cette couronne en Suède, vint à Pétersbourg. Il obtint des deux partis que le congrès se tiendroit à Neustadt.

Les conférences étoient ouvertes; mais Pierre ne crut pas devoir rester dans l'inaction, & la guerre continua comme s'il n'y avoit eu aucune ouverture pour la paix. Déjà la flotte angloise, forte de ving-neuf vaisseaux, s'étoit réunie sous Stockholm à celle de Suède. Elles furent presque témoins des nouveaux succès des Russes & des ravages qu'ils exercèrent. Ils firent leur descente sans obstacle, brû- Journ. Pet. Vel

[redacted]lèrent pluſieurs bourgs & pluſieurs vil-
1721. lages, détruiſirent des fabriques de fer, dévaſtèrent des campagnes, & entrèrent dans Suderham. Pour accélérer la paix, ils firent éprouver à la Suède tous les maux qu'autoriſe le cruel droit de la guerre. Pierre appeloit ſes ſoldats, ſes plénipotentiaires : expreſſion plaiſante, ſi l'on pouvoit plaiſanter ſur la dévaſtation, le ſang & le carnage.

Fréderic ſentit combien il devoit peu fonder ſes eſpérances ſur les ſecours de ſes alliés, qui voyoient ravager ſes États ſans pouvoir les défendre. Il preſſa la concluſion de la paix, & elle fut ſignée le 30 Août à Neuſtadt, aux conditions que le Tſar voulut dicter. La Ruſſie conſerva la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingrie, une partie de la Carélie & de la Finlande, auſſi bien que les isles d'Eſel, de Dagoe, de Moen, & toutes les autres isles voiſines des rivages qui lui étoient concédés.

On renvoya en Suède tous les priſonniers qui n'avoient pas contracté de dettes, & qui voulurent y retourner. Mais de plus de cent mille hommes qui avoient été pris par les Ruſſes, il n'en revint qu'un fort petit nombre. Éloignés depuis longtems de leurs familles, abandonnés, oubliés, ils s'étoient accoutumés à regarder comme leur patrie le pays qui les avoit nourris.

Le vice amiral Ernſchildt, fait pri-

ſonnier par le Tſar lui-même en 1714, au combat naval d'Angout, reçut en partant le portrait de ce Prince, enrichi de diamans, & une lettre pour le Roi de Suède, où le Tſar faiſoit le plus grand éloge de ce brave officier. 1721.

Ainſi, après vingt-une années d'une guerre diſpendieuſe & meurtrière, Pierre ſe fit accorder la paix par la ſupériorité de ſes armes. Il avoit haſardé ſa vie, bravé de dures fatigues, perdu un grand nombre de' ſujets, dépenſé des ſommes immenſes, qu'alors on n'auroit pas cru ſes États capables de lui fournir : mais il lui reſtoit une flotte formidable, des troupes aguerries & diſciplinées, d'habiles généraux, & une grande conſidération dans l'Europe. Il venoit d'affoiblir, vraiſemblablement pour toujours, une Puiſſance long-tems redoutable & toujours ardente à nuire à la Ruſſie : il acquéroit le ſol où s'élevoit une ſuperbe ville conſtruite par ſes ſoins, des rivages dont les ports ouvroient à ſon empire un riche commerce, & deux fertiles provinces long-tems nourrices de la Suède, abondantes pépinières d'habiles généraux & d'officiers courageux. En conſidérant tant d'avantages, il ne croyoit pas les avoir trop achetés.

Le Général Amiral, les officiers généreux de la flotte & les miniſtres le prièrent de recevoir le rang d'Amiral, com-

me une juſte récompenſe de ſes travaux
1721. maritimes.

Mais le ſénat & clergé lui décernèrent un titre plus auguſte, en le proclamant Empereur & père de la patrie. Les miniſtres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Dannemarc & de Pruſſe, le félicitèrent le même jour en cette qualité, & bientôt l'Europe preſque entière lui accorda ce titre que lui avoient déjà donné l'Angleterre & la Hollande après la bataille de Poltava.

Il eſt ſingulier que les ſouverains puiſſans affectent par orgueil un titre qu'Auguſte a porté le premier par modeſtie. Cet habile uſurpateur, qui ſavoit combien les mots ont d'empire ſur les hommes s'aviſa de cacher le pouvoir abſolu ſous une qualification peu impoſante. Il refuſa le titre de dictateur, celui de conſul ; & ſe contenta de celui d'Empereur, parce qu'il n'exprimoit alors aucune idée de puiſſance. C'étoit ſimplement un titre d'honneur, par lequel les ſoldats avoient coutume de ſaluer leurs généraux victorieux. Les ſouverains de la Ruſſie portoient depuis long-tems le titre de Tſars, que les Ruſſes donnoient autrefois aux Empereurs de Conſtantinople, & qu'on a regardé comme une contraction du mot Céſar : ils y avoient joint celui de *Povélitel*, qui répond littéralement à celui d'Empereur. Pierre aima mieux expri-

mer la même chofe par un mot tiré de la langue latine, que par un autre qui appartenoit à fa propre langue. Cela paroît fort indifférent, & cela fait quelquefois beaucoup de bruit dans les cabinets des Cours. 1721.

Les opérations militaires & politiques & les travaux de la marine n'eurent jamais plus d'activité que dans les trois dernières années que nous venons de parcourir. Cependant l'Empereur, car nous devons déformais lui donner ce titre, fut trouver encore du tems pour l'adminiftration intérieure de fon empire : jamais il ne promulgua tant de loix ; jamais il ne fit tant de nouveaux établiffemens ; jamais il ne produifit tant de réfultats de fes méditations pour la profpérité de l'État. Jitié Pet. Vel.

Les impôts s'étoient levés jufques-là par maifon, & chacune étoit foumife à une taxe affez foible. Cette forme de contribution avoit été peut-être introduite par les Tatars, & c'eft celle qu'ils fuivirent lorfque, peu de tems après la conquête, ils vinrent impofer Novgorod. Elle étoit trop arbitraire, trop fujette à l'erreur, & rapportoit peu au fouverain. Pierre ordonna de faire un dénombrement de fes fujets, & d'impofer chacun d'eux à une capitation égale. Cette nouvelle forme, fuivie jufqu'à préfent, traite les contribuables avec trop d'inégalité,

précisément parce qu'elle les charge tous
1721. également, quoiqu'il y ait entr'eux une grande inégalité de ressource.

Il est vrai qu'on a trouvé quelque remède à ce mal, & que, dans chaque endroit, les paysans choisissent dans leur corps un staroste qui fait entr'eux, suivant leurs moyens, la répartition de l'impôt ; mais ce remède est encore insuffisant, parce que la même inégalité des moyens qui se trouve entre les individus, se trouve aussi entre les différentes seigneuries, les différens districts, les différentes provinces. Le même nombre de paysans d'un lieu paie beaucoup plus que celui d'un autre, en donnant la même somme.

Le dénombrement se renouvelle tous les vingt ans. Tous les mâles, ceux mêmes qui viennent de naître quand on fait la révision, sont imposés. Ils appartiennent au seigneur, & c'est lui qui paie pour eux. Ceux qui naissent quand elle est faite, ne doivent rien jusqu'à la révision suivante : ainsi plusieurs sont exempts de capitation pendant vingt années entières : mais le seigneur continue de payer pour ceux qui meurent après la confection du rôle.

Le dernier dénombrement, fait en 1764, donne, en nombre rond, huit millions cinq cents mille mâles sujets à la capitation. En supposant seulement le même nombre de femmes & de filles,

on auroit dix-fept millions d'habitans de cette claffe. Mais la plûpart des feigneurs affurent que la population eft confidérablement augmentée dans leurs villages depuis la dernières révifion. 1721.

Le clergé, la nobleffe, l'état militaire, les chancelleries, les provinces conquifes ne paient pas de capitation, & peuvent compofer un million cinq cents quatre-vingt-dix mille perfonnes. Il faut encore ajouter trois cent mille ames au moins pour l'Ukraine, la Sibérie & tous les Kofaques. Suivant ce calcul, peut-être trop foible, la population de la Ruffie entière ne furpaffe guères dix-neuf millions d'habitans (*).

Pierre donna aux militaires une grande émulation, en accordant aux fimples officiers les priviléges de la nobleffe perfonnelle, & ennobliffant, jufqu'à la dernière poftérité, ceux qui parviendroient à l'état major. On peut acquérir auffi la nobleffe dans le fervice des bureaux, des

(*) Sujets impofés à la capitation, leurs femmes & leurs filles, 17,000,000.
Provinces conquifes, 1,200,000
1200 familles nobles, à cinq perfonnes par famille, 60,000.
Clergé, 100,000
État militaire, 360,000
Bureaux & Chancelleries, 30,000
Sibérie, Ukraine, Kofaques, &c. 300,000
Total de la population, 19,050,000.

chancelleries, des colléges, parce que les
1721. emplois y répondent tous à quelques grades militaires. Le ſimple ſoldat, tiré de la claſſe des ſerfs, a droit d'eſpérer que lui-même ou ſes enfans monteront un jour, par leurs ſervices, à l'état major, & même au généralat : il peut, en ſe regardant comme la tige d'une race de nobles, ſupporter avec joie les fatigues des campagnes, le poids des armes & le danger des combats. Jamais, peut-être, aucune inſtitution ne fut plus favorable aux talens & plus propre à les faire naître. Ce n'eſt point en donnant de l'or, c'eſt en ſervant ſa patrie, qu'un Ruſſe s'élève à la nobleſſe.

Un tribunal fut établi à Pétersbourg pour le maintien de la police dans tout l'Empire : un autre, compoſé d'un nombre égal de nationaux & d'étrangers, fut chargé des affaires du commerce. Il s'éleva des fabriques & des manufactures d'armes, de tapiſſeries, de glaces, d'étoffes de ſoie, de filature d'or & d'argent, de toiles en lin & en chanvre, de drap. Pluſieurs de ces entrepriſes eurent le ſuccès le plus heureux. Des Suédois vinrent perfectionner les travaux des mines, & le ſouverain établit un conſeil pour en règler l'exploitation. La propriété des mines fut aſſurée à ceux qui en feroient la découverte & qui réuſſiroient à les exploiter. Des particuliers de l'origine la

plus obscure doivent à cette loi des fortunes considérables. 1721.

Depuis la mort d'Adrien, Pierre avoit paru différer toujours de se prèter à l'élection d'un nouveau Patriarche. Pendant vingt années de délai, la vénération religieuse du peuple pour ce chef de l'église s'étoit insensiblement affoiblie. L'Empereur crut pouvoir déclarer enfin que cette dignité étoit abolie pour toujours. Il partagea la puissance ecclésiastique, réunie auparavant toute entière dans la personne d'un grand pontife, & fit ressortir toutes les matières qui concernent la religion, d'un nouveau tribunal qu'on appelle le Saint-Synode.

Il ne se déclara pas le chef de l'église, mais il le fut en effet par le serment que lui prètèrent les membres du nouveau collége ecclésiastique. Le voici : „ Je jure „ d'être fidèle & obéissant serviteur & „ sujet de mon naturel & véritable sou„ verain..... Je reconnois qu'il est le „ juge suprême de ce collége spirituel ".

Le synode est composé d'un président, de deux vice présidens, de quatre conseillers & de quatre assesseurs. Ces juges amovibles des causes ecclésiastiques sont bien éloignés d'avoir ensemble le pouvoir que possédoit seul le Patriarche, & dont autrefois avoit joui le Métropolite. Ils ne sont point appelés dans les conseils, leur nom ne paroît point dans les

actes de la ſouveraineté ; ils n'ont, mê-
1721. me dans les matières qui leur ſont ſoumiſes, qu'une autorité ſubordonnée à celle du ſouverain. Comme aucune marque extérieure ne les diſtingue des autres prélats, & que leur autorité ceſſe dès qu'ils ne ſiégent plus ſur leur tribunal ; enfin, comme ce tribunal lui-même n'a rien de fort impoſant, ils n'inſpirent point au peuple une vénération particulière.

Le Prince fut aidé dans cette opération délicate par Phéophane Prokopovitch, archevêque de Novgorod, homme détaché des préjugés nationaux, adroit courtiſan, prélat éclairé, ami & protecteur des lettres, qu'il cultivoit lui-même avec ſuccès. On a beaucoup loué l'abolition du Patriarchat : c'eſt que les gens du monde, juſtement indignés de l'abus que les eccléſiaſtiques ont fait trop ſouvent de leur pouvoir, applaudiſſent toujours au ſouverain qui le détruit. Ils ne conſidèrent pas aſſez que les peuples ſoumis au deſpotiſme abſolu, ont beſoin qu'il exiſte une barrière entr'eux & le Prince. Le chef des prêtres, qui fut toujours originairement le chef des lettrés, oppoſe ſon aſcendant & le pouvoir ſacré de la religion, au pouvoir ſouvent capricieux du deſpote. C'eſt ainſi que le ſultan eſt toujours retenu par la loi, dont le muphti eſt à la fois le dépoſitaire & l'interprète. Pierre, en aboliſſant le Pa-

triarchat, en le remplaçant par le tribunal esclave de ses volontés, s'est procuré 1721.
un pouvoir plus absolu, plus illimité, que celui des souverains de l'Orient. Il est à la fois le chef des loix, de la religion & des armées; qu'a-t-il donc laissé à la nation? Il ne reste plus au peuple, si le souverain devient un tyran, qu'à opposer sa force à celle du Prince. Dès lors plus de gouvernement, &, au joug du despotisme, succèdent tous les maux de l'anarchie.

Pierre, qui portoit sa vue sur toutes les parties de l'administration, connoissoit tous les avantages du commerce de la Russie avec la Chine, & voyoit avec douleur ce commerce prêt à s'éteindre. Les Chinois paient chèrement aux Russes les fourrures que les barbares apportent en tribut : ainsi les fonds ne coûtent rien, & les retours sont considérables. Cet utile négoce avoit long-tems langui par les vexations du Prince Gagarin, gouverneur de Tobolsk. Cet homme avare & tout puissant dans la Sibérie, exerçoit une odieuse rapine sur les caravanes qu'il auroit dû protéger. L'éloignement de la Cour favorisoit ses brigandages : ses crimes, impunis pendant vingt ans, furent enfin découverts; on prétend même qu'il vouloit s'établir en Sibérie une dominationindépendante. Il eut la tête tranchée, & le commerce des

Ruſſes avec la Chine prit une vigueur qu'il n'avoit jamais eue : mais ils ſe ren-
1721. dirent coupables de quelques excès à Pékin, & ſur-tout dans la réſidence du Contaiche, Prince & pontife d'une ſecte détachée de la religion du Dalai-Lama. On menaça les Ruſſes de leur interdire tout commerce avec les Chinois & les Moungals. Pierre, pour étouffer ce mal dans ſa naiſſance, envoya Iſmaïlof, capitaine aux gardes, à Pékin. Parmi les préſens dont il le chargea pour l'Empereur de la Chine, il lui remit pluſieurs ouvrages au tour, travaillés de ſa main. Cette négociation réuſſit; mais les Ruſſes en perdirent bientôt le fruit par de nouvelles fautes : ils furent chaſſés de la Chine par ordre de Kam-hi. La Cour conſerva ſeule le droit d'envoyer tous les trois ans une caravane qui pourroit aller juſqu'à Pékin : droit qui s'eſt encore perdu par de nouvelles brouilleries & auquel la Cour a renoncé dans la ſuite, en accordant à ſes ſujets la liberté du commerce ſur la Kiakhta.

Nous avons vu que Pierre, en joignant par un canal la Mſta à la Tver, avoit établi une communication entre la mer Caſpienne & le Ladoga, entre les rivages de la Perſe & ceux de la mer Baltique. Mais le Ladoga, ſouvent orageux, eſt hériſſé d'écueils, & la Ruſſie perdoit chaque année un grand nombre de bâtimens.

L'Empereur conçut le projet d'épargner au commerce ce passage funeste, en réunissant, par un nouveau canal, le Volkhof à la Néva. Il commença les travaux, mais il fut mal secondé. Les ingénieurs qui obtinrent sa confiance, se trompèrent & le trompèrent lui-même : les nivellemens furent mal pris, & cet ouvrage utile ne fut terminé que sous le règne de Pierre II. 1721.

Il fit creuser encore à Cronstadt un autre canal, dans lequel les vaisseaux entrent à flot & sont mis à sec pour être carénés.

Tant de soins ne le détournoient pas des plaisirs : il ne s'y livra même que trop, & peut-être abrègèrent-ils ses jours. Il ordonna des assemblées où se réunissoient non seulement les personnes qualifiées des deux sexes, mais même les marchands & les charpentiers de vaisseaux avec leurs femmes. Chaque seigneur étoit obligé de tenir ces assemblées à son tour & de les indiquer au public par une affiche, comme on met une enseigne à un cabaret. Il devoit fournir le vin, les liqueurs, du tabac à fumer & toutes sortes de jeux. Ces assemblées avoient des loix, & ceux qui péchoient contre elles étoient condamnés à vider un grand bocal de vin ou d'eau de vie. Ceux qui se rendoient plusieurs fois coupables étoient bientôt

Mémoires d'un Ministre étranger. Mém. de l'Impér. Cather. I.

ivres, & l'on peut croire que la décence
1721. ne règnoit pas toujours dans ces parties de plaisir.

Elle n'étoit pas moins inconnue à la Cour : ceux qui étoient admis devoient oublier tous les soins de leur santé. Pierre les engageoit à boire, Catherine leur en présentoit, on ne pouvoit refuser. On emportoit ceux qui tomboient ivres; quelquefois ils étoient abandonnés dans des cours sur la neige. Souvent on les renvoyoit chercher quelques heures après, & il falloit recommencer. Le Prince aimoit sur-tout à faire boire ceux qui se piquoient de sobriété, ou qui n'aimoient pas le vin. Un seigneur ne mangeoit pas de salade, parce qu'il avoit horreur du
Korb. vinaigre, Pierre lui en remplit la bouche, lui en fit entrer dans le nez : le sang coula dans l'instant, & cette victime de la gayeté du Prince, pensa périr dans les convulsions.

Voltaire. Le mariage du Pape Zotof devint une fète digne de cette Cour. Ce fou étoit âgé de quatre-vingt-quatre ans; Pierre lui fit épouser une femme du même âge. L'invitation fut faite par quatre bégues : la mariée étoit conduite par des vieillards décrépits; des hommes d'une grosseur monstrueuse servoient de coureurs; la musique étoit portée sur un char traîné par des ours. Un prêtre sourd & aveugle bénit les deux époux. Tout le reste

répondit à cet appareil burlefque.

Ces divertiffemens fe terminoient par l'ivreffe ; & celle du Prince étoit terrible, ainfi que fa colère. Alors fes plus chers amis pouvoient être cruellement maltraités, & rifquoient même pour leur vie. Mais les grands caractères fe montrent encore dans le trouble de l'ivreffe, & dans celui des paffions. Un jour, étant en chaloupe, Pierre s'emporta contre un feigneur qui avoit ofé le contredire fortement au fénat, & l'élevant dans fes bras, il alloit le jeter dans la rivière. „ Tu peux me noyer, dit le fénateur „ avec fermeté, mais ton hiftoire le „ dira ". Le Prince eft appaifé, & le replace en filence fur le banc de la chaloupe. Ce trait peint bien fa grande ame. La colère le met hors de lui-même ; il ne réfléchit plus, il ne penfe plus, il va commettre un crime : il s'arrête quand on lui préfente le jugement de la poftérité. Quel homme il feroit devenu, s'il avoit été mieux élevé, & s'il eût trouvé des amis fermes, éclairés & vertueux!

1721.

Tradition.

Au milieu des débauches, dont Pierre ne donnoit que trop le funefte exemple, une femme, la Princeffe Natalie, fœur chérie de l'Empereur, avoit effayé quelquefois de faire goûter à la Cour des plaifirs plus ingénieux. Elle compofoit des tragédies & de comédies, elle les faifoit repréfenter. Ses compofitions, les

Mémoirer d'un miniftre étranger.

talens des acteurs, étoient loin encore
1721. de la perfection de l'art. Mais il s'agiſſoit moins de faire admirer des chefs-d'œuvre à la nation, que de lui inſpirer de la politeſſe, & de l'arracher à des goûts encore ſauvages. Elle eut du moins la gloire d'indiquer une route, qui reſta long-tems encore après elle ſans être frayée. Il eſt ſingulier que les ſeuls poëtes de ce tems dont on ſe reſſouvienne en Ruſſie, aient été deux Princeſſes, ſœurs de Pierre Premier, Sophie & Natalie.

On trouvera quelques rapports entre le caractère de Pierre, le premier Empereur de Ruſſie, & celui d'Ivan Vaſſiliévitch, le premier des Tſars. Tous deux avoient le deſpotiſme dans la tête, & tous deux abandonnoient à un autre l'extérieur de la puiſſance. Ivan ſe faiſoit repréſenter par l'ancien Tſar de Kazan, & Pierre par le Prince Fedor Romodanovski. Ce Prince Fedor étoit un homme dur, toujours prêt à punir, voyant toujours des coupables dans les malheureux qui étoient accuſés. Quand on lui demandoit pourquoi il faiſoit donner la queſtion à quelque miſérable; „ il „ faut bien, répondoit-il, qu'il ſoit cri-„ minel, puiſqu'il eſt ici ". Il prononçoit ſes jugemens ſans prendre l'avis de perſonne, & ſon mot favori étoit: „ ſans „ appel".

Strahlenberg. & Mémoires d'un miniſtre étranger.

Un mathématicien s'amuſa un jour à calculer combien il y avoit de briques dans un tas aſſez conſidérable. Romodanovski alloit le condamner à mort comme ſorcier, ſi Pierre, plus inſtruit, ne l'avoit pas ſauvé. 1721.

Auſſi bizarre dans la vie privée, que ſévère dans ſes arrêts, il avoit dans ſes appartemens un ours d'une grandeur démeſurée, qui préſentoit une taſſe pleine d'eau de vie, mêlée de poivre, à ceux qui venoient voir le maître de la maiſon. Si l'on reſuſoit cette politeſſe, ou ſi l'on en étoit effrayé, on étoit ſûr d'avoir ſes habits déchirés, & ſa perruque arrachée par l'animal dreſſé à cette plaiſanterie.

C'étoit à cet homme capricieux & farouche, que Pierre confioit, en ſon abſence, une portion du pouvoir : c'étoit ſur ſa cruauté qu'il ſe repoſoit du ſoin d'abattre la fierté des nobles, & d'effrayer la nation par l'horreur des ſupplices : c'étoit à lui, comme au ſouverain, qu'il rendoit compte de ſes campagnes: c'eſt de lui dont il recevoit les éloges & de nouveaux grades: c'étoit lui qui récompenſoit, qui avançoit les officiers : enfin c'étoit lui qui préſidoit, ſous le titre de Prince Céſar, aux entrées triomphantes que les troupes Ruſſes firent pluſieurs fois dans la capitale.

Il étoit ami des anciens uſages, & avoit horreur des nouveautés. Mais Pierre lui Note du Pce.

pardonnoit ce défaut. Sa fidélité éprouvée, sa sévérité brutale, un esprit borné, une médiocrité de talens qui le rendoit incapable de rien entreprendre de dangereux, un air farouche, un caractère féroce, qui le rendoient propre à être présenté à la nation comme un épouvantail ; voilà les qualités qui le rendirent cher à son maître, & l'élevèrent à la fortune.

1721. Stcherbatof.

Mémoires d'un ministre étranger.

Il laissa, en mourant, un fils nommé Ivan, qui ressembloit beaucoup à son père, & que Pierre lui donna pour successeur. Ivan Romodanovski étoit alors à Novgorod. Il se rendit à Pétersbourg, & fut salué de trois décharges d'artillerie. Pierre alla au devant de lui, accompagné d'une suite nombreuse & brillante, le reçut avec les dehors du respect, & ne voulut prendre place que sur le devant du carrosse. Il le conduisit à la Cour, où ce nouveau Prince César fut complimenté par Catherine & par les dames. Le Prince donna peut-être un exemple utile, lorsqu'il ne prit d'abord pour lui-même que les derniers rangs de la milice, lorsqu'il voulut ne devoir son avancement qu'à ses exploits : mais peut-être aussi continua-t-il trop long-tems la grave comédie qu'il jouoit avec les deux Romodanovski ?

1721.

LIVRE VI.

PIERRE vient de forcer le Nord à recevoir la paix, & déjà il se prépare à porter ses armes à l'Orient. Guerrier & conquérant pour l'intérêt de son commerce, il avoit cherché, par une guerre de vingt années, à s'ouvrir un chemin pour négocier avec l'Occident: il venoit de se l'assurer par la paix de Neustadt, & il alloit commencer une nouvelle guerre pour se procurer une route plus libre & plus facile vers les contrées orientales de l'Asie. Les caravanes des Russes étoient attaquées; pillées, les marchands égorgés: pour s'épargner des pertes si funestes, il pensoit depuis long-tems à gagner par les armes quelques places sur la mer Caspienne.

Jitié Pet. Vel. Hist. des révolut. de Perse. Herber, revu par Muller.

C'est dans cette vue qu'il s'en étoit procuré une description exacte. C'étoit pour acquérir des connoissances encore plus détaillées, qu'il avoit envoyé, en 1716, le Prince Békévitch Tcherkaski, sur les bords orientaux & septentrionaux de cette mer, dans la Khive, chez les Boukhares, & jusques sur les bords du lac Aral, pour y observer l'embouchure de l'Amou-Daria. Trois ans après, deux

officiers intelligens allèrent par ſes ordres
1721. lever une carte détaillée des bords occidentaux & méridionaux, & complèter le travail de Békévitch, qui avoit été maſſacré par des barbares. D'après ces obſervations réunies, fut levée une carte exacte & complète de cette mer juſques-là peu connue, de ſes isles & de ſes rivages. Pierre, comme membre de l'académie des ſciences de Paris, lui fit hommage de cette carte.

On attribua long-tems ſes travaux à la curioſité du ſouverain. Mais la paix de Neuſtadt & les troubles de la Perſe, lui donnèrent occaſion de manifeſter ſes deſſeins.

Chakh-Huſſein, deſcendant de la race des Sophis, étoit monté ſur le trône de Perſe à la fin de ſa cinquième année: Prince foible, voluptueux, indolent, ennemi du travail, ignorant les affaires, & toujours prêt à ſe livrer, par molleſſe & par ſtupidité, aux conſeils intéreſſés & perfides de ceux qui l'environnoient. Ses Eunuques connurent bientôt ſa foibleſſe, & le plongèrent dans les délices, avant même qu'il fût en âge de les goûter. Dès la dixième année de ſon règne, l'uſage exceſſif du vin & l'abus des plaiſirs du ſerrail, avoient preſque détruit toutes les facultés de ſon corps & de ſon eſprit.

Au fond de la Perſe & ſur les frontières de l'Inde, eſt une nation de guerriers,

vivant ſous des tentes à la manière des Tatars, habiles à manier des chevaux, peu ſenſibles à la fatigue, accoutumés à ſupporter la faim, la ſoif, les rigueurs du froid & l'excès des chaleurs, ne ſubſiſtant guères que de brigandage, redoutables à leurs voiſins par leurs fréquentes excurſions, reſpectant entr'eux les loix de la juſtice & maintenant la plus ſévère diſcipline. Ce ſont les Aghvans, ſortis, dit-on, du Chirvan, au pied du Mont Caucaſe. Tamerlan, le vainqueur & le fléau de l'Aſie, les ayant ſubjugés avec beaucoup de peine, les tranſporta, loin de leur patrie, dans le Royaume de Candahar, près de l'Indouſtan, où ils attendoient l'occaſion de recouvrer leur première liberté. 1721.

Il falloit ménager ce peuple inquiet & courageux, puiſqu'on ne pouvoit le dompter. Des gouverneurs avares & durs ne craignoient pas de l'irriter par leurs cruautés & leurs vexations. Les malheureux Aghvans firent porter leurs plaintes aux pieds du trône de Chakh-Huſſein: ce deſpote ſtupide étoit prévenu par leurs oppreſſeurs, & ne daigna pas écouter leurs prières.

Manzour-Khan, gouverneur du Candahar, avoit fait donner à Mir-Veis le commandement ſur une de leurs tributs. Ce nouveau chef, courageux, careſſant, ruſé, perfide, ſut gagner l'amour de la

nation : mais plus il ſe rendoit agréable
1721. aux Aghvans, & plus il devint ſuſpect à Tjourgi-Khan, ſucceſſeur de Manzour. Tchourgi le fit partir pour Iſpahan, comme un factieux dont il falloit ſe défaire. Cette diſgrace de Mir-Veis prépara ſa grandeur. Il pénétra chez les miniſtres, les flatta, leur plut parce qu'il parut les reſpecter & plier ſous eux, s'inſinua dans leur confiance, obtint par eux celle de Huſſein, & rendit ſuſpect ſon accuſateur. Il étoit ſorti du Candahar pour faire juger ſa conduite; il y fut renvoyé pour éclairer celle du gouverneur.

Mais, au lieu de ſuivre les ordres qu'il avoit reçus, & d'obſerver l'adminiſtration de Tjourgi, il conſpira contre lui; & le fit maſſacrer dans un repas, avec tous les ſeigneurs qui lui ſervoient de cortége. Les Perſans qui ſe trouvoient parmi les Aghvans furent impitoyablement ſacrifiés. Il s'empara de la ville de Candahar, ſe rendit ſouverain de la province, battit & mit en fuite une armée perſane envoyée pour l'en chaſſer; & tous les nouveaux efforts de la Cour, pour abattre ſa puiſſance, contribuèrent à l'affermir. Il mourut en 1715, tranquille poſſeſſeur d'un trône fondé par ſa perfidie & par ſa valeur.

Il laiſſoit deux fils; mais les Aghvans lui donnèrent ſon frère pour ſucceſſeur. Ce Prince doux, paiſible, ſans ambition,

ennemi des troubles, & vertueux peut-être par timidité, se lassa bientôt d'une puissance qu'il n'avoit pas le courage de conserver, ou qu'il ne croyoit pas légitime. Il pensoit à remettre le Candahar sous la domination de la Perse. Mir-Mahmoud, fils de Mir-Veis, apprend la résolution de son oncle, il en est indigné, l'assassine lui-même, & se fait proclamer Sultan. 1721.

Ce n'étoit pas la seule défection qu'éprouvoit le royaume de Perse. A l'occident de la mer Caspienne, les Lesguis se soulèvent, s'appaisent, se révoltent de nouveau; &, conduits par Daoud-Beg, leur chef, ils ravagent le Chirvan & pillent Chamakie. Cette ville étoit l'entrepôt d'un grand commerce, & florissoit par la richesse de ses fabriques de soie. Le négoce y attiroit des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russes & d'autres étrangers. Les Lesguis, non moins cruels qu'avides, massacrèrent plusieurs milliers d'habitans, détruisirent les fabriques, volèrent & maltraitèrent les étrangers; &, depuis ce désastre, une affreuse misère succèda, dans cette ville, à sa première prospérité, jusqu'à ce quelle ait été entièrement détruite par Thamas-Kouli-Khan. La perte des Russes fut évaluée à neuf millions des nos livres, & plusieurs de leurs marchands furent égorgés.

Pierre fit porter ſes plaintes à Chakh-
1721. Huſſein : mais ce foible & malheureux Prince, loin de pouvoir punir les Leſguis, trembloit lui-même ſur ſon trône, menacé par les Aghvans ; il ne ſavoit apporter d'autre remède à tant de maux, que d'ordonner des jeûnes, de défendre les feſtins & de bannir les filles publiques. Les Ruſſes lui demandoient une réparation, & il leur demanda des ſecours. C'eſt ainſi que Pierre, en attaquant les Provinces dépendantes de la Perſe, parut avoir pris les armes pour défendre le monarque.

Déjà les préparatifs étoient faits pour
1722. la campagne de Perſe : l'Empereur ſut perſuader à la Porte-Ottomane qu'il n'avoit d'autre deſſein que de ſe venger des Leſguis, & il crut être aſſuré qu'elle ne s'oppoſeroit pas à ſes projets. Dès le commencement d'Avril 1722, lorſque les fleuves étoient encore à peine découverts par la fonte des glaces, des vaiſſeaux chargés de munitions & de vivres furent expédiés vers la mer Caſpienne. L'Empereur, accompagné de ſon épouſe, arriva lui-même le 15 Juin à Aſtrakhan où les officiers de la marine & les troupes l'avoient précédé. Il fit publier en langues turque, tatare & perſane, un manifeſte par lequel il aſſuroit n'avoir pris les armes que pour punir les brigands, ſoumettre les rebelles, & dé-

défendre Chakh Hussein.

Cet infortuné monarque ne pouvoit 1722.
plus être protégé. Mir-Mahmoud, peu satisfait de la domination qu'il s'étoit établie par le meurtre de son oncle, avoit résolu de subjuguer la Perse. Toutes les circonstances le favorisoient. Hussein ne faisoit que prêter son nom aux intérêts & aux caprices de ses eunuques : un esprit de division, d'aveuglement & de perfidie règnoit à la Cour & dans la capitale, les principaux officiers, ceux qui obtenoient la confiance intime du Prince, étoient ses plus dangereux ennemis. Pour recevoir le joug, la Perse n'attendoit qu'un conquérant, & Mahmoud prit les armes.

Hussein n'étoit pas capable de se défendre lui-même : la bataille décisive de Gulnabat fut perdue par la mésintelligence & la perfidie de ses généraux. Il avoit quatre fils : il désigna pour son successeur Abbas-Myrza, le nomma son lieutenant & lui abandonna la conduite des affaires. Ce jeune Prince connut bientôt les vices des ministres & les désordres de l'État. Il résolut d'y remédier, & sévit contre de puissans criminels qui avoient perdu son père en abusant de sa faveur. Sa sévère justice le rendit odieux. Accusé par les eunuques, il fut remis au serrail, & eut, dit-on, la tête tranchée. Séphi-Myrza eut le même sort. Le troi-

sième fils du Roi, livré à une dévotion
1722. monastique, tendoit à la perfection, en abandonnant aux rébelles & son père & l'État: Thamas-Myrza, ou Thamaseb, avoit toute la foiblesse de son père, & c'est en lui que résidoit toute l'espérance de la Perse.

Il sortit de la ville avec cinq cents chevaux pour rassembler des troupes dans les provinces voisines, & tenir la campagne contre les rebelles. Il traîna son infortune de province en province, d'asyle en asyle, fugitif, tremblant pour sa vie, incapable de procurer aucun secours à la capitale.

Ispahan n'étoit défendue que par ses murailles. Hussein, séduit par les conseils d'un traître, ne permettoit pas d'agir en campagne contre les Aghvans. Ces rebelles ne connoissoient pas l'art des siéges, mais ils interceptèrent les vivres aux assiégés. La plus cruelle famine désola bientôt la capitale; les morts pourrissoient entassés par morceaux dans les rues, & il ne restoit que des mourans. Chakh-Hussein, qui ne règnoit plus que sur des cadavres & sur des hommes prèts à périr, étoit incapable de mourir lui-même avec gloire; il sortit de la ville en habit de deuil & fondant en larmes, & alla se démettre de la puissance souveraine entre les mains du cruel Mahmoud. Renfermé dans le serrail avec toute sa fa-

mille, il la vit bientôt après immolée par son vainqueur. 1722.

Pendant qu'un barbare, plus heureux qu'habile conquérant, mettoit sous sa domination un empire qu'il étoit trop incapable de gouverner; Pierre lui en enlevoit déjà quelques portions, & soumettoit à la Russie les rives occidentales de la mer Caspienne. Son armée rassemblée près d'Astrakhan, étoit composée de trente mille hommes de ces vieilles troupes victorieuses de la Suède. Des troupes irrégulières, Tatars, Kosaques, Kalmouks, n'étoient pas méprisables dans une guerre entreprise contre des barbares. La cavalerie eut ordre de prendre les devants, l'Empereur & son épouse s'embarquèrent avec l'infanterie: le général amiral Apraxin commandoit la flotte.

On débarqua près du golphe Agrakhan, & toute l'armée se mit en marche, conduite par son Empereur. Il donna audience sur les bords du Soulak, au Sultan d'Axai, & au député du Chamkal ou Prince de Tarkou, dans le Daghestan. Les deux Princes barbares lui promirent une entière obéissance. Les États du Sultan étoient voisins de Terki, & il avoit besoin de la protection des Russes: le Chamkal devoit à la Russie sa souveraineté.

On ne trouva pas par tout la même

ſoumiſſion. Un officier fut envoyé à
1722. Endéri, que les Ruſſes appellent Andréof par corruption. Il étoit chargé de faire reconnoitre aux habitans la domination de la Ruſſie. Au lieu de ſe ſoumettre à la néceſſité, ils bravèrent les loix du plus fort, & attaquèrent les troupes Ruſſes. Le fruit de cette témérité fut de voir leurs habitations dévorées par les flammes.

L'armée vint camper devant Tarkou. L'empereur y entra, & y reçut les députés du gouverneur de Derbent. Enſuite, après avoir traverſé les défilés que forment les montagnes de Boinak, les Ruſſes entrèrent dans la contrée d'Outemiche, qui s'étend le long de la mer Caſpienne.

Ce pays ne contenoit que quelques villages, & avoit pour chef un Tatar, nommé Mahmoud, qui prenoit le titre de Sultan. L'Empereur envoya trois Koſaques à Sultan Mahmoud, pour lui ordonner de venir prendre ſes ordres dans ſon camp. Ce barbare oſa ſe meſurer avec le vainqueur de Charles XII. Il raſſembla de ſes villages & de quelques pays voiſins environ ſix mille hommes, & vint attaquer les Ruſſes. Mis en fuite à l'inſtant, il fut pourſuivi juſqu'à Outemiche, miſérable bourgade qui formoit ſa capitale. Elle fut réduite en cendres avec la plûpart des autres villages de ſes États. La

proie du vainqueur consistoit en quelques troupeaux de bœufs & de moutons, seule richesse du pays. 1722.

Après cette facile victoire, Pierre arrive à Derbent. Cette ancienne ville est appelée par les Turcs *Demir-Kapi*, porte de fer. Elle se glorifie d'avoir été réparée par *Izkender*, ou Alexandre le Grand. Les habitans croient qu'il a bâti le château supérieur, & même une longue muraille qui s'étend depuis le nord de la ville jusqu'à la mer, & qui la défendoit autrefois contre les incursions des barbares septentrionaux. Les pierres en paroissent formées de fragmens de coquilles. Une autre muraille, dont il reste encore une partie considérable bien conservée, s'élevoit sur les montagnes, descendoit dans les plaines, & s'étendoit depuis la mer Caspienne, jusqu'au Pont-Euxin. Cet ouvrage, qu'on ne peut comparer qu'à la grande muraille de la Chine, témoigne encore la puissance & l'industrie des anciens habitans de cette contrée; à moins qu'on ne l'attribue aux anciens Rois de Perse. Des voyageurs ont confondu cette muraille du Caucase avec les portes Caspiennes. Des aqueducs portent dans la ville une eau pure qui coule en abondance, du sommet des montagnes, & des tuyaux nombreux la distribuent dans les maisons. Les dehors de la ville sont parés de jardins, où l'on

[redacted]recueille des fruits délicieux.

1722. Le Naïp, ou gouverneur, sortit au devant de l'Empereur, à la tète des habitans les plus distingués, & lui remit les clefs d'argent de la ville. Pierre la traversa au bruit de l'artillerie & des acclamations du peuple. Il confirma le Naïp dans son emploi, & laissa dans le château une garnison de deux mille hommes.

Il auroit poussé plus loin ses conquêtes. Mais les bâtimens chargés de munitions & de vivres pour son armée, furent battus par la tempête, & la charge fut gâtée. Trente vaisseaux, en rade dans le golphe d'Agrakhan, étoient en trop mauvais état pour tenir la haute mer. Pierre reprit le chemin d'Astrakan, fit construire sur les bords du Soulak, à sept milles de son embouchure, la forteresse de Sainte-Croix (*Sviaty-Crest*), &, pour se venger encore une fois du Sultan Mahmoud, il envoya un parti de Kalmouks & de Kosaques ravager le pays d'Outémich & d'Ousmei.

A son retour à Moskou, toujours fidèle à ne se réserver dans les occasions d'apparat qu'un rôle subalterne, il rendit compte à Romodanovski de son expédition, &, sous les auspices de ce vice-souverain, il fit faire à ses troupes une entrée triomphante.

Pendant qu'il étoit occupé de ses conquêtes, la Porte Ottomane se préparoit

à profiter des malheurs de la Perſe; elle craignoit la concurrence des Ruſſes, elle 1722.
auroit voulu conſerver la paix avec eux, & s'oppoſer en même tems à leurs entrepriſes. Elle reçut ſous ſa protection le 1723.
rebelle Daoud-Beg, ce brigand chef des Leſguis; elle lui accorda le titre d'Imam ou défenſeur de la foi, elle lui envoya les banières & les queues de cheval dont on décore en Turquie les Pachas du premier rang: le Divan, le Mouphti ne reſpiroient que la guerre contre les hérétiques & les infidèles: mais le Viſir tempéroit les eſprits par ſon caractère pacifique. Le Marquis de Bonac, ambaſſadeur de France à Conſtantinople, s'entremettoit pour maintenir l'union entre la Porte & la Ruſſie. L'Empereur d'Allemagne aſſuroit cette dernière Puiſſance de ſon ſecours, ſi elle étoit attaquée. Le Ruſſe & le Turc ſe craignoient mutuellement, cherchoient à ſe nuire, négocioient entr'eux, & prenoient en même tems des meſures l'un contre l'autre.

La Porte nomma le Pacha d'Erzeron, Séraskier ou général de l'armée qu'elle vouloit faire entrer en Géorgie. Les Pachas des provinces d'Aſie eurent ordre de ſe joindre à cette armée avec toutes les troupes de leurs gouvernemens. Les garniſons furent augmentées, & des magaſins établis dans les places voiſines des frontières: mais toujours attentive à con-

server la paix, elle rejeta la proposition
1723. du Khan de Crimée, qui vouloit faire le
siége d'Astrakhan.

Pierre tenoit une conduite à peu près semblable : il faisoit mettre Derbent en état de défense, complètoit ses troupes, assembloit une armée sur les frontières du Daghestan, sous prétexte d'en imposer aux Lesguis & aux Usbeks; mais, en même tems il insinuoit aux ministres de la Porte, que l'intérêt commun des deux Puissances étoit de convenir des conquêtes qu'elles entreprendroient sur la Perse, & de ne se porter mutuellement aucun obstacle. L'artillerie, les munitions de guerre & de bouche qu'il faisoit transporter à Astrakhan, rendoient cet avis respectable.

Cependant ses généraux soumettoient Bakou, & faisoient entrer ses troupes dans le Guilan; elles y avoient été appelées par les habitans eux-mêmes qui pressoient les rebelles. En même tems le Pacha d'Erzeron soumettoit la Géorgie, & se faisoit remettre Téflis. Ainsi les Cours de Russie & de Constantinople, opposées d'intérêts, triomphoient à la fois de la Perse, & s'irritoient mutuellement par leurs victoires.

Le malheureux Thamas portoit le titre de Roi dans quelques provinces qui lui offroient un asyle : monarque errant, sans trône, sans domaines, & presque

ſans ſujets, incapable de recouvrer par lui-même une meilleure fortune. Il cherchoit par tout des appuis, & imploroit même la protection des Puiſſances qui le dépouilloient. Il confirma les pouvoirs d'Iſmaël-Beg, que ſon père avoit nommé à l'ambaſſade de Ruſſie, & envoya en même tems un ambaſſadeur à Conſtantinople. Ces deux miniſtres éprouvèrent une réception bien différente. Celui de Conſtantinople ne reçut que des mépris, des reproches, & point d'eſpérance. La religion offroit à la Porte un prétexte pour le maltraiter. Thamas, né dans la ſecte d'Ali, étoit regardé par les Turcs comme un hérétique indigne de ſecours. L'uſurpateur Mahmoud étoit, comme eux, de la ſecte d'Omar. 1723.

Iſmaël-Beg reçut à Pétersbourg un accueil favorable. Pierre promit de ſecourir Thamas contre les rebelles; & Iſmaël cèda à la Ruſſie, au nom de ſon maître, les villes & les dépendances de Derbent & de Bakou, & les provinces de Guilan, de Mazandéran & d'Aſtarabat.

Pierre ſembla ſe préparer à tenir ſa promeſſe : les Kalmouks & les Tatars dépendans de la Ruſſie eurent ordre de ſe tenir prêts : mais il fut obligé de perdre de vue ſes deſſeins ſur la Perſe, pour veiller à la ſûreté de ſon Empire. La Turquie, irritée du traité qu'il venoit de conclure avec Thamas, menaçoit de lui fai-

re la guerre. Les Kosaques d'Ukraine,
1723. après la mort du hetman Skoropadski, demandoient le rétablissement de leurs priviléges: cette demande étoit un commencement de rebellion. Les Tatars de Crimée n'attendoient que l'aveu de Constantinople pour attaquer la Russie. Ces circonstances ne permettoient pas de faire au loin de grandes entreprises.

Enfin les Kosaques furent contenus par soixante mille hommes de troupes régulières répandues dans l'Ukraine: les négociations de Pierre, le penchant du Visir pour la paix & les bons offices du marquis de Bonac maintinrent la bonne intelligence entre la Russie & la Porte-Ottomane. La barrière entre ces deux Puissances fut déterminée. La ville de Chamakie restâ au Grand Seigneur; mais sans qu'il lui fût permis de la fortifier, d'y mettre garnison, d'y envoyer aucun officier pour le civil ni pour le militaire. On convint de reconnoître Chakh-Thamas, à condition qu'il confirmeroit les deux Puissances contractantes dans les possessions qu'elles s'arrogeoient.

La Russie ne vouloit pas irriter de nouveau la Porte-Ottomane par des conquêtes trop brillantes. Le foible Thamas n'intéressoit personne, précisément parce qu'il étoit trop foible. L'usurpateur Mahmoud, maître de la Perse par le droit du brigandage, ne jouit pas long-

tems de sa fortune. Il manquoit de talens nécessaires au trône, & peut-être n'avoit-il de ceux d'un conquérant qu'une valeur téméraire. Il dut ses succès aux fautes des Persans, & les dernières années de son règne ne furent marquées que par des entreprises malheureuses. Tombé enfin dans un état de démence, conduit au tombeau par une maladie affreuse, il fut tué, dans sa vingt-septième année, par ordre d'Aschraf, qu'il avoit fait mettre en prison, & qui lui succèda. Thamas, toujours errant & fugitif, trop incapable de rétablir ses affaires, fut enfin placé sur le trône par Thamas-Kouli-Khan, qui l'en renversa bientôt pour s'y asseoir lui-même.

1723.

La Russie évacua dans la suite les trois Provinces de Perse que Pierre avoit acquises, & qui coûtoient plus qu'elles ne pouvoient rapporter.

L'Empereur, à son retour de Derbent, découvrit de nouvelles malversations de Menchikof. Cet avide favori, toujours puni par de fortes amendes, corrigé même par la main de son Prince, & menacé de sa disgrace, ne pouvoit se corriger de sa rapacité : il fut encore condamné à restituer une somme considérable.

Jitié Pet. Vel.

Ce ne fut pas le seul coupable que Pierre eut à punir. Le baron Chafirof, depuis long-tems vice chancelier de

l'Empire, & dont l'habileté avoit tant
1723. contribué à fixer les résolutions flottantes du Visir & à presser la conclusion de la paix sur les bords du Prouth, prit querelle dans la chambre même du sénat avec le procureur général Pissaref, & l'insulta vivement. C'est un crime capital d'injurier un sénateur dans son tribunal: mais ce n'étoit pas la seule faute de Chafirof: il avoit recelé des sommes considérables provenues des vexations de Gagarin. Lui-même avoit dressé la loi qui prononçoit la peine de mort contre ceux qui auroient quelques effets appartenans à ce tyran de la Sibérie, & qui n'en feroient pas la déclaration. Condamné par la loi dont il étoit l'auteur, il fut conduit sur l'échaffaud: mais l'indulgente Catherine fit valoir auprès de son époux les grands services que Chafirof avoit rendus à l'État. La peine fut commuée, & le coupable fut exilé en Sibérie, où il resta jusqu'au changement de règne.

Charles-Fréderic, duc de Holstein, dépouillé de ses États par le Roi de Dannemarc, qui lui avoit enlevé Toningen, & à qui la France & l'Angleterre avoient garanti la possession du Slesvik; privé de l'espérance de parvenir au trône de Suède, par la démission qu'Ulrique-Eléonor avoit faite de sa couronne en faveur du Prince de Hesse-Cassel, son époux,

étoit venu se jeter entre les bras de Pierre
Premier. Il trouva dans ce Prince un 1722.
protecteur zèlé, & dans Catherine une tendre mère. Pierre lui fit obtenir des États de Suède le titre d'Altesse Royale : ce titre étoit une reconnoissance de son droit au trône, si le Roi mouroit sans enfans.

Il demanda aussi, pour ce Prince, au Roi de Dannemarc, la restitution du Holstein-Slesvik & de Tonningen, &, pour lui-même, l'exemption des droits du Sund & le titre d'Empereur que ce Roi refusoit encore de lui accorder.

Peu de tems après, il alla faire à Cronstadt la revue de sa flotte, & fit armer vingt-six vaisseaux & quarante galères. La flotte mit à la voile sous le commandement de l'Empereur. Le Roi de Dannemarc, instruit d'abord de l'armement des Russes & ensuite de leur embarquement, se crut menacé, rassembla à la hâte ses forces de terre & de mer, & fit des dépenses ruineuses pour résister à l'ennemi redoutable qu'il attendoit: dépenses inutiles. La flotte Russe alla jusqu'à Rével, croisa dans le golphe & rentra dans le port: soit que Piere se fût seulement proposé d'exercer sa marine; soit qu'il se fît, en même tems, un plaisir malin d'épouvanter le Roi de Dannemarc, & de lui causer des frais superflus.

1724. Ibid & Mémoires de l'Impér. Catherine I.

Il se sentoit depuis un an incommodé d'une rétention d'urine; il espéra trouver dans les eaux chaudes d'Olonets quelque soulagement à ses maux : il y alla avec l'Impératrice, se crut guéri, & revint à Moskou. Dès l'année précédente il avoit fait connoître à la nation, par un manifeste, l'intention où il étoit de faire couronner son épouse. „ L'Impératrice, disoit-il, nous a été d'un grand „ secours, non-seulement dans tous „ les dangers de la dernière guerre, „ mais encore dans quelques autres expéditions où elle nous a accompagnés „ & servis de ses conseils...... particulièrement à la bataille contre les Turcs sur „ le Pouth..... Ce fut dans cette circonstance désespérée qu'elle signala surtout son zèle par un courage supérieur „ à son sexe".

La cérémonie fut indiquée pour le 7 Mai. L'Empereur, administrateur toujours économe des revenus de l'État, n'épargna rien pour rendre cette fête plus auguste & plus pompeuse. L'habit de l'Impératrice fut fait à Paris; le baldaquin, le trône, la décoration de l'église offroient la plus grande richesse; les seigneurs & les dames, nommés pour la fête, étoient superbement vêtus.

Nous avons observé déjà qu'autrefois les grands, le clergé & les députés des différens ordres prioient le Tsar d'ac-

cepter la couronne. Ils paroiſſoient la lui donner, & la nation aſſujettie conſervoit 1724.
les apparences de la liberté. Pierre n'auroit pas été flatté, peut-être, de l'autorité abſolue, s'il avoit fallu la cacher. Arrivé à l'égliſe & placé ſur le trône, il fit appeler, par le grand Maréchal de la Cour, les archevèques & les autres prélats. „ Notre manifeſte vous a fait connoître, leur dit-il, notre intention de „ couronner notre épouſe chérie. Nous „ voulons que vous rempliſſiez cette cérémonie ſuivant les rites de l'égliſe". Lui-même, tenant le ſceptre d'une main, prit de l'autre la couronne & en ceignit la tête de Catherine. Ainſi la captive inconnue de Marienbourg, née dans l'obſcurité, élevée dans l'infortune, fut décorée des ornemens de la Puiſſance impériale, & reçut des honneurs que jamais en Ruſſie aucun ſouverain n'avoit accordés à ſon épouſe: tandis qu'en Perſe le deſcendant de Chak-Abbas & de tant de Rois, venoit de tomber du trône dans les fers. Les fêtes du couronnement durèrent ſix ſemaines entières.

On crut que, par cette cérémonie, Pierre vouloit préparer la nation à reconnoître un jour Catherine pour ſa ſouveraine. Auroit-il répandu ſur elle tant d'éclat, pour qu'elle rentrât dans l'obſcurité après la mort de ſon époux? Pour-

quoi lui ceindre une couronne, si elle devoit redevenir sujette?

1724. Le duc de Holstein accompagna toujours l'Impératrice à l'église & à toutes les stations qu'elle fit après le couronnement. Il eut, au repas, la première place après le souverain & son épouse. On pensa que l'Empereur vouloit allier ce Prince à sa famille : cette conjecture fut bientôt confirmée. Le duc de Holstein fut fiancé avec la Tsarevne Anne, fille aînée de Pierre & de Catherine. On dit que cette Princesse étoit d'une taille majestueuse & d'une grande beauté.

Catherine établissoit une fille chérie, elle-même étoit comblée d'honneurs. Quand on se rappeloit son origine, quand on voyoit sa gloire, sans doute elle excitoit l'envie; mais elle n'étoit pas heureuse. La santé de son époux s'altéroit chaque jour d'avantage, & chaque jour il devenoit plus chagrin & plus dur.

Voltaire. D'après les Mém. mf. de Bassevitz.

Il avoit défendu aux personnes en place, sous peine d'infamie & de mort, de recevoir des présens. L'Impératrice avoit un chambellan, nommé Moens de la Croix, né en Russie d'une famille flamande. Il étoit d'une figure aimable. Madame Balck, sa sœur étoit Dame d'atours. Tous deux conduisoient la maison de leur souveraine, & avoient une grande part à sa faveur. Pierre conçut peut-être de la jalousie contre Moens:

il paroît du moins qu'il ne fut pas fâché de le trouver coupable. Le frère & la sœur furent accusés de s'être laissé corrompre par des présens. Moens fut condamné à perdre la tête, sa sœur à recevoir onze coups de knout, & les deux fils de cette Dame, l'un chambellan, l'autre Page, furent dégradés, & envoyés, en qualité de simples soldats, à l'armée de Perse. 1724.

Catherine n'osa s'intéresser au sort du frère, mais elle demanda la grace de la sœur. Pierre la refusa, & dans un mouvement de colère, peu convenable à un souverain, il cassa une glace de Venise. „ Tu vois, dit-il à l'Impératrice, qu'il „ ne faut qu'un coup de ma main pour „ faire rentrer cette glace dans la pous„ sière dont elle est sortie ". Il vouloit, sans doute, faire une allusion cruelle à la première fortune de son épouse, & lui faire sentir sa dépendance. Elle leva sur lui, avec une douceur attendrissante, ses yeux mouillés de larmes: „ vous avez „ cassé, lui dit-elle, ce qui faisoit l'or„ nement de votre palais; croyez-vous „ qu'il en devienne plus beau " ? L'Empereur parut un peu adouci par cette réponse; mais tout ce qu'il accorda, fut que la Dame d'atours ne recevroit que cinq coups de knout.

Sans doute ces flagellations sanglantes devroient être reservées à la plus vile po-

pulace, qui n'eſt ſenſible qu'à la douleur; 1724. ou du moins on ne devroit y condamner des hommes diſtingués de la multitude par la nobleſſe de leur naiſſance, ou de leur éducation, que pour des crimes compliqués d'une baſſeſſe infâmante. Encore faudroit-t-il que le ſupplice fût précédé de l'appareil le plus humiliant de la dégradation. L'honneur ſe perd quand il n'eſt pas ménagé.

1725. C'eſt à la Cour de Ruſſie une grande ſolemnité que celle de la bénédiction de l'eau. On célèbre cette fête le 6 Janvier, vieux ſtyle; ce qui répond au 17 de notre calendrier. C'eſt ſouvent, dans ce climat rigoureux, le tems le plus froid de l'année. La cérémonie ſe fait avec le plus grand appareil ſur la rivière. On caſſe la glace dont elle eſt toujours couverte dans cette ſaiſon; on bénit l'eau, on récite de longues prières, on baptiſe des enfans. Tous les régimens qui ſe trouvent dans la capitale ſont rangés en haie ſur la glace, & il arrive ſouvent que beaucoup de ſoldats ont des membres gelés. Cependant il eſt d'uſage que le ſouverain aſſiſte à cette cérémonie. Pierre, déjà malade, gagna un gros rhume: la chaleur de la fièvre augmenta les accidens de ſa rétention d'urine, &, dix Jitié Pet. Vel. jours après, la maladie déploya toute ſa force. Lui-même ſentoit qu'il étoit mortellement attaqué. Malgré ſa fermeté, la

douleur lui arrachoit des cris. „ On voit
„ en moi, dit-il à ceux qui l'entouroient, 1725.
„ combien l'homme eſt un miſérable
„ animal ". Réflexion profonde, mais qui devroit être triviale, & qu'inſpirent tous les hommes puiſſans étendus ſur le lit de mort.

Tous les médecins de la capitale furent aſſemblés. Ils vouloient donner de l'eſpérance, & n'en inſpiroient pas. Quelquefois la maladie ſembloit s'affoiblir; mais le malade s'affoibliſſoit en même tems.

Il reçut l'Extrême-Onction le 26; & le lendemain, à deux heures du matin, on crut qu'il touchoit à ſon dernier inſtant: mais il lui reſtoit encore tant de vigueur, qu'il lutta quinze heures contre la mort. Il vouloit dicter ſes dernières volontés à la princeſſe Anne: quand elle vint, il ne parloit plus, & ſon côté gauche étoit paralyſé. Il mourut le 28, à Février. n. ſt.
trois heures du matin, âgé de cinquante deux ans, après quarante-trois ans de règne.

Il laiſſoit trois Princeſſes: Anne, fiancée au Duc de Holſtein; Éliſabeth, qui règna dans la ſuite; & Natalie, enfant de ſix ans, qui mourut quelques jours après ſon père, &, dit-on, de la douleur de l'avoir perdu.

On a prétendu qu'il étoit mort du poiſon; on a cherché à faire tomber les

ſoupçons de la poſtérité ſur ſon épouſe. Mais cette Princeſſe, loin d'avancer les jours de l'Empereur, devoit craindre de les voir finir. Il lui avoit décerné les honneurs du couronnement, mais il ne lui avoit pas aſſuré des droits au trône; un parti favoriſoit le fils du malheureux Alexis: enfin l'ame douce de Catherine ne paroît pas avoir été faite pour le crime.

On dira qu'un grand intérêt a quelquefois armé des mains foibles & timides; que Catherine & Menchikof avoient ſi bien pris leurs meſures, qu'ils étoient bien ſûrs de s'emparer du gouvernement; qu'ils en ont pris, en effet les rênes auſſi tôt que Pierre eut fermé les yeux, & que perſonne n'oſa le leur diſputer. Cela prouve que le crime étoit poſſible, & non qu'il ait été commis. Où ſont les témoins? à quelles perſonnes les prétendus coupables en ont-ils fait confidence? Mais que répondre à des gens qui, dans le tourbillon de la ſociété, ou dans le ſilence de leurs cabinets, aiment mieux imaginer ou croire des atrocités; que de penſer que les fatigues, les débauches, ou la nature, aient pu, ſans l'aide du poiſon, faire mourir un homme âgé de plus de cinquante ans?

Pierre fut un héros, un grand homme. Il eût été un excellent Prince, ſi des étrangers, qui s'étoient emparés de ſon

eſprit, ne lui avoient pas fait mépriſer ſon peuple, qu'il devoit aimer, comme un père aime, dans les premières années, un enfant qui ne peut encore poſſéder toutes les qualités d'un homme fait. On lui a peut-être refuſé avec raiſon le titre d'homme de génie, puiſque, en voulant former ſa nation, il n'a ſu qu'imiter les autres peuples. Il n'a pas même vu que ſon imitation n'étoit qu'imparfaite, & que, pour faire reſſembler les Ruſſes aux autres nations, il falloit les mettre dans une ſituation ſemblable.

Il agravoit leur ſervitude, en leur ordonnant de reſſembler à des hommes libres; il les chargeoit de chaînes, & vouloit les voir voler dans la carrière des ſciences & des arts. On eſt étonné de leurs progrès, & l'on dit qu'ils ont été civiliſés par Pierre I: je dirois plutôt qu'il leur a montré la route, & qu'ils y ſont entrés d'eux-mêmes, malgré le gouvernement de ce Prince. Les talens doivent être encouragés; on les détruit quand on leur commande.

Rouſſeau de Genève a dit que les Ruſſes n'étoient pas mûrs pour la police. Mais depuis long-tems ils tendoient à ſe policer. Pierre n'a pu changer la nature de ſes ſujets, leur eſprit, leurs diſpoſitions, leurs organes; & à peine commençoit-il à règner, qu'il a vu de grands talens briller autour de lui. Phéophane,

dans l'église; Chafirof, dans les affaires, Chérémétef, Golitſin, Menchikof, & tant d'autres, dans les armées, ont prouvé que, dans bien des parties, les Ruſſes pourroient n'avoir point de rivaux.

Dans l'enfance de Pierre I, le Père Avril eut occaſion de connoître Mouſſin Pouckhin, gouverneur de Smolensk, & il aſſure que c'étoit un des plus beaux eſprits qu'on pût voir. Le miniſtre & général Golitſin, dont les étrangers ont fait un ſi grand éloge, vivoit dans le même tems, & ſait-on ce qu'il auroit fait de la Ruſſie, ſi ſon adminiſtration eût été plus longue? Enfin, il eſt probable que, ſi Pierre n'avoit pas règné, les Ruſſes ſeroient aujourd'hui ce qu'ils ſont, & peut-être mieux qu'ils ne ſont, à moins que des obſtacles imprévus ne les euſſent arrêtés.

On loue volontiers les Princes; & c'eſt eux dont la mémoire devroit être jugée ſévèrement, parce qu'ils ne ſont pas des fautes indifférentes. L'eſpérance ni la crainte ne donnent point aux peuples d'adulateurs, & il ſemble ſur-tout qu'on ait pris plaiſir à calomnier le peuple Ruſſe.

C'eſt le défaut de l'homme de rapporter tout à ſoi. Des Anglois, des Italiens, des François, des Allemands, vont en Ruſſie, ils voient que les Ruſſes ne reſſemblent point à leurs nations, & ils les condamnent.

Le Ruſſe eſclave, dompté depuis l'enfance, n'ayant point de volonté, de ſentiment, d'ame qui lui appartienne, ne montre au premier coup d'œil qu'une ſtupide apathie. Mais qu'on l'examine mieux, on reconnoîtra qu'il eſt adroit, intelligent; & ces deux qualités conduiſent à tout.

Le Ruſſe ſtupide! Et ne ſont-ce pas des Ruſſes, que ces nobles ſi ſemblables aux François? Le Ruſſe a, dit-on, l'ame ſervile, il ſeroit bien malheureux, ſi, lorſqu'il doit fléchir ſous un maître, il avoit la fierté de l'indépendance. Mais ne ſont-ce pas des Ruſſes que ces nobles qui ont un ſentiment ſi vif de la liberté?

On remarque que les membres les plus diſtingués de l'academie des ſciences de Ruſſie, ne ſont pas de la nation. Je le crois bien. Je vois par tout le plus grand nombre des ſavans & des gens de lettres naître dans les tiers-état, & ſouvent dans la pauvreté. Ils étudient & ſont des progrès, parce qu'ils peuvent ſuivre leurs inclinations. Le tiers-état eſt preſque nul en Ruſſie. Le noble prend du ſervice ou reſte dans ſes terres; le marchand élève ſon fils pour le négoce; le reſte eſt attaché à la glèbe. Si Deſcartes, ſi Boileau, ſi Molière étoient nés dans la ſervitude; ſi leur maître leur avoit fait labourer ſes champs, balayer ſon hôtel, ou s'il les eût donnés à la

couronne en qualité de ſoldats; croit-on qu'ils euſſent laiſſé après eux une grande renommée ?

On fait depuis long-tems quelques élèves à l'académie des ſciences; mais ce n'eſt par tout que ſur un grand nombre d'hommes, qu'il s'en élève un quelquefois capable de captiver l'admiration des autres. Cependant pluſieurs de ces élèves, devenus eux-mêmes académiciens, ont du moins montré des talens, s'ils n'ont point étonné par leur génie.

Du génie! les Ruſſes n'en ont point. Voilà ce qu'ont témérairement avancé des écrivains qui n'avoient pas même de l'eſprit. Savoient-ils que, ſur les bords de la Dvina ſeptentrionale, à Kolmogory, près des rivages glacés de la mer blanche, naquit Lomonoſof, fils d'un pêcheur? Je ne ſais par quelle heureuſe circonſtance ce jeune homme apprit à lire. Il ſentoit avec enthouſiaſme les grandes images des cantiques du Prophète-Roi. Cette poéſie, ſouvent ſublime, lui apprit qu'il étoit poëte lui-même. Ses diſpoſitions furent cultivées: il eſt peut-être le ſeul émule de Pindare. Il fut en même tems orateur éloquent, grammairien, rhèteur, hiſtorien, bon phyſicien, habile chymiſte. Il ſuffiſoit lui ſeul pour illuſtrer un ſiècle entier.

Cependant il eut un rival. Un jeune homme, né dans l'aiſance & ſur la route qui

qui conduit aux honneurs & à la fortune, ce qui eſt peut-être plus contraire aux talens littéraires que la pauvreté. Soumorokof, fils d'un officier général, compoſa une tragédie au corps des cadets, où il recevoit ſon éducation. Toujours élégant, pur, harmonieux, il a traité tous les genres de poéſie. Si, dans la tragédie, il n'a point égalé Racine, dont il a trop imité les défauts; s'il eſt au deſſous de Molière dans la comédie, de Boileau dans la ſatyre; le monde entier & tous les ſiècles ne peuvent oppoſer à ſes fables, que celles de la Fontaine.

Les Ruſſes ont à préſent leur poëte épique, né dans l'ordre de la nobleſſe, frère d'un lieutenant général & d'un conſeiller d'État. Son poëme n'a pas l'harmonie de l'Iliade, la douce élégance de l'Énéide, la richeſſe de la Jéruſalem, mais il offre ſouvent de grandes beautés.

Toutes les nations de l'Europe ont produit plus ou moins d'auteurs qui ont bien écrit dans leur langue. Il étoit réſervé à la Ruſſie de produire un phénomène unique juſqu'à préſent. Un ſeigneur Ruſſe fait en notre langue des vers que les François étonnés ont attribué aux plus célèbres de nos poëtes. Ils ne pouvoient croire qu'un autre que Voltaire pût être l'auteur de l'*Épître à Ninon*. Mais ce n'eſt pas Voltaire qui a fait les beaux vers que j'ai vu faire moi-même à

M. le comte Chouvalof: ce n'eſt pas Voltaire, qui, après ſa mort, a fait l'Epître *à Voltaire* du même auteur : ce n'eſt pas enfin le vieillard de Ferney, qui a traduit du ruſſe en françois, l'Épître de Lomonoſof ſur le verre; traduction peut-être ſupérieure à l'original. Les vers de M. le comte Chouvalof ſuffiroient à la gloire d'un homme qui ne prétendroit qu'à celle de la poéſie. Mais il fait, lui ſeul, ſi peu de cas de ſes ouvrages, qu'il néglige ſouvent de les écrire. La littérature françoiſe doit regrèter cette perte.

Nous n'avons peut-être pas de traduction en proſe que nous puiſſions oppoſer à la traduction ruſſe du temple de Gnide, à celle de quelques chapitres de Béliſaire, & à pluſieurs autres. C'eſt la faute de notre langue, favorable aux bons auteurs, ingrate pour les traducteurs.

La traduction de Quinte-Curce par Cracheninnikof a eu en Ruſſie le même ſuccès que celle de Vaugelas parmi nous. Mais Vaugelas n'étoit pas, comme le traducteur Ruſſe, botaniſte, hiſtorien & naturaliſte : il n'avoit pas été à l'extrêmité de l'hémiſphère, obſerver de nouvelles terres, & des peuples nouveaux.

La Ruſſie a des peintres, des ſculpteurs, des architectes, qui ne manquent pas de talent, & qui ſe diſtingueront davantage quand ils trouveront des encou-

ragemens, de l'émulation & de l'emploi.

Un jeune Ruſſe montroit des diſpoſitions pour la muſique: il a été envoyé en Italie avec une penſion de la Cour. Il a fait à ſon retour un opéra dont il ne conviendroit pas à des François de mépriſer la muſique. Il eſt mort, après avoir produit ce premier eſſai de ſes talens.

Les Ruſſes réuſſiſſent dans les fabriques & dans les arts de la main. Ils font des toiles fines à Arkhangel, le linge de table d'Iaroſlavle ſe peut comparer au plus beau de l'Europe. Peut-être les travaux d'acier de Toula ne le cèdent-ils qu'à ceux de l'Angleterre. La laine de Ruſſie eſt trop groſſière pour qu'on puiſſe en fabriquer des draps fins: mais on tiroit autrefois des étrangers tout le drap pour l'habillement des troupes, & les étrangers commencent à en tirer eux-mêmes des fabriques du pays.

Il eſt vrai que ſouvent les Ruſſes terminent mal leurs ouvrages. Comme ils ſont plutôt employés pour leurs maîtres que pour le public, ils contractent l'habitude de finir à la hâte, parce qu'un maître veut être promptement ſervi. D'ailleurs ils n'ont point encore le ſentiment d'honneur de leur profeſſion, & trouvent leur ouvrage aſſez bien fait quand il peut ſe vendre. Mais ils approchent plus que bien d'autres nations de la perfection

de la forme. Ainſi ils ont déjà le talent du maître-ouvrier, dont la fonction eſt de bien préparer l'ouvrage. Placés dans d'autres circonſtances, ils acquerront aiſément celui du compagnon ſoigneux, qui conſiſte à le bien faire.

Mettez en concurrence un Ruſſe & un étranger. On peut parier que le Ruſſe opèrera à peu près auſſi bien, avec moins d'inſtrumens, & produira les mêmes effets avec des machines moins compliquées. Tout payſan Ruſſe eſt charpentier: il eſt encore, pour ſon propre uſage, maçon, poëlier, cordonnier, forgeron, menuiſier, tailleur. Les femmes filent le chanvre & le lin, en font de la toile pour l'uſage de la famille. Elles préparent la laine, en font de gros draps & les teignent avec les ſucs de différentes plantes. Elles paſſent les peaux d'animaux deſtinées à faire des pelliſſes. Chaque famille ſe ſuffit à elle-même, & n'a pas beſoin d'implorer une induſtrie étrangère.

Un de ces payſans, élève ſeulement de ſon génie, apporta dans la capitale, il y a quelques années, des ouvrages de méchanique qui lui obtinrent les ſuffrages de l'académie des ſciences, & les récompenſes du gouvernement. J'ai vu de lui une montre ſonnante, de la forme & à peu près de la groſſeur d'un œuf de poule. Une proceſſion ſort quand l'heure

ſonne. Il a exécuté toutes les pièces, la boîte & les figures. Si quelques inconvéniens ont empêché d'élever, ſur la Néva le pont de bois, d'une ſeule arche, dont il donna le modèle, ce modèle n'en eſt pas moins ingénieux, & mérite les applaudiſſemens qui lui ont été accordés.

Au pied du mont Taguil en Sibérie, un ouvrier d'une fabrique de fer, ſans avoir eu ni maître ni modèle, a conſtruit une horloge de fer ſonnante. Quand l'heure ſonne, un ouvrier ſort & vient forger une barre de fer aux yeux des ſpectateurs.

Tant d'exemples prouvent que le génie ne manque pas aux Ruſſes, & l'on eſt à chaque inſtant témoin de leur adreſſe. Ils égaleront ou ſurpaſſeront par leur induſtrie les plus libres, s'ils obtiennent jamais la liberté.

C'eſt ſur-tout à Pierre I, qu'ils auroient pu la devoir. Ce Prince, devant qui tous les grands furent abaiſſés, auroit fait un bel uſage du deſpotiſme en forçant les nobles à affranchir leurs payſans. Pour rendre ce grand ſervice à l'humanité, il ne falloit pas moins que toute ſa puiſſance & la terreur qu'il inſpiroit. Mais au contraire, il reſſerra les chaînes du peuple par la forme qu'il fit prendre à la perception de l'impôt. Chaque ſeigneur paie au Prince une ſomme fixée pour chaque tête des payſans qui habitent ſon do-

maine. Il faut que ces payſans lui appartiennent & ne lui puiſſent échapper : car, ſans cela, il riſqueroit de payer gratuitement pendant vingt années, pour des hommes qui ne ſeroient plus de ſa ſeigneurie. Il eſt auſſi obligé de fournir un nombre d'hommes preſcrit pour les recrues : comment les fourniroit-il, s'ils lui pouvoient échapper ?

Ainſi Pierre, en donnant tous ſes ſoins pour éclairer les Ruſſes, ajouta en même tems aux obſtacles qui s'oppoſoient au développement de leurs diſpoſitions naturelles. Il avoit admiré l'induſtrie Angloiſe & Allemande : mais il n'avoit pas remonté juſqu'à la cauſe qui rend ces nations induſtrieuſes. Il crut qu'il ſuffiroit d'ordonner à ſon peuple de les imiter : il ne ſentit pas qu'il devoit commencer lui-même par imiter leur gouvernement. Les Ruſſes ne répondirent pas tout à fait à ſes vues : il les accuſa, & c'étoit lui-même qu'il devoit accuſer. Il vouloit pouvoir tout par l'autorité, & c'eſt en relâchant de ſon autorité qu'il auroit pu d'avantage.

La trop grande extenſion de ſa puiſſance nuiſit par tout à l'accompliſſement de ſes deſirs. Il ſoutint des guerres ruineuſes, il entra dans des négociations difficiles pour rendre ſon commerce plus floriſſant : mais il ſe diſſimuloit que rien ne nuiſoit plus au commerce de ſa nation,

que sa puissance absolue. Il pouvoit faire construire des vaisseaux par des esclaves; mais il ne pouvoit pas faire que des esclaves obtinssent la confiance des capitalistes étrangers.

Vers le commencement du siècle, il avoit envoyé à Amsterdam un marchand Russe, nommé Solovief, pour y établir un comptoir: c'étoit un homme intelligent; il gagna en peu d'années un capital considérable. Ses manières lui gagnèrent l'amitié, & sa probité la confiance de tous les négocians de Hollande. Malheureusement Pierre vint à Amsterdam en 1717: les seigneurs de sa suite crurent qu'il étoit permis à des gens comme eux de rançonner un homme comme Solovief: il ne satisfit pas leur cupidité & s'attira leur haine. Ils le noircirent auprès du souverain. Solovief fut enlevé & conduit en Russie: ses correspondans perdirent leurs avances, le commerce russe tomba dans les Provinces-Unies, & n'a jamais pu se relever. Mém. de Manstein.

On a reproché à Pierre I d'avoir négligé la première source des richesses & du commerce; l'agriculture. Je ne sais si ce reproche est fondé. Je crois que, sous le règne de ce Prince, comme à présent, la Russie produisoit plus que ses habitans ne consommoient. Et il faut observer qu'il s'y fait une grande consommation de grains pour les gruaux de

toute eſpèce, pour le *vino* ou la *ſivoukha*, qui eſt le premier produit de la fermentation du grain, & pour l'eau de vie qui eſt le réſultat de ſa diſtillation, & que cependant on exporte une grande quantité de bled dans les pays étrangers.

D'un autre côté on a loué ce Prince comme un l'égiſlateur. On a célébré ſon code, & il n'a pas fait de code : il a promulgué des loix, la plûpart empruntées des étrangers, & il n'a pas donné un corps de loix. Il a laiſſé ſubſiſter d'anciennes loix qu'il auroit dû abroger ; il en a donné de nouvelles qui ont été abrogées, ou le feront par ſes ſucceſſeurs.

Mais en n'accordant pas également notre admiration à tous les ouvrages, à toutes les actions de ce Prince, gardons-nous de ne pas reſpecter ſa mémoire : tenons compte à lui ſeul du bien qu'il a fait ; car il a voulu le faire : rejetons ſes fautes ſur ſon éducation ; car il eſt difficile à l'homme, trompé dans ſes premières années, de dépouiller toutes ſes erreurs, & de ſe créer, en quelque ſorte, de nouveau. De là vinrent ces contraſtes ſinguliers, qui ſemblent, dans Pierre I, préſenter deux hommes différens. A l'un nous ne pouvons refuſer les plus juſtes éloges : l'autre a mérité le blâme de la poſtérité.

Les préjugés qu'il reçut dans ſa maiſon lui firent trop eſtimer la puiſſance

illimitée; & son amour pour les étrangers lui fit aimer les mœurs des nations libres. Placé sur le trône pour faire observer les loix & pour punir le crime, mais né dans un pays qui avoit adopté, pour la punition des coupables, la cruelle sévérité des Orientaux, il confondit plusieurs fois la justice avec une rigueur féroce qui révolte l'humanité. Persuadé que le crime ne doit pas rester impuni, il comprit quelquefois tant d'accusés dans sa vengeance, qu'il dut y envelopper des innocens. Monarque, il faisoit trembler ses peuples: homme, il descendoit jusqu'à la familiarité avec les derniers de ses sujets. Quand il ordonnoit, la plus prompte obéissance devoit suivre le signe de sa volonté: quand il déposoit le personnage de souverain, il devenoit l'égal d'un charpentier de vaisseaux, d'un matelot Hollandois: trop fier, assis sur le trône; se rapprochant trop des mœurs du peuple, quand il en descendoit. Protecteur de la religion, il donna des loix pour obliger les Russes à remplir les devoirs extérieurs du Christianisme, ennemi du clergé, il profana les cérémonies de la religion, pour rendre les prêtres ridicules. Sensible à l'amitié, constant dans ses goûts, il laissoit oublier à ses amis qu'il étoit leur maître: colère, emporté, capricieux, il les terrassoit, les frappoit de la main & de la canne; furieux dans l'i-

vreſſe, il tira quelquefois contr'eux l'épée. Dur a lui-même, il ne pouvoit aimer que ceux qui ne craignoient pas les fatigues, & qui ſavoient mépriſer la vie dans les haſards de la guerre, ſur la face des mers irritées, & dans les débauches de la table. Ami des talens, il les déterra, les accueillit dans les rangs les plus obſcurs: il les éleva juſqu'au pied du trône, & juſqu'au trône même. Ennemi de l'indolence, zèlé juſqu'à l'excès pour les inſtitutions dont il étoit l'auteur, & qu'il croyoit utiles, il condamna ſon propre fils. Réformateur, il vouloit inſpirer à ſa nation des mœurs plus douces & plus décentes: entraîné par ſon penchant & par l'exemple des étrangers, il lui laiſſoit voir le ſouverain plongé dans la débauche, ami des plaiſirs groſſiers, livré à des vices crapuleux. Légiſlateur, il emprunta trop aux étrangers, il reſpecta trop les décrêts de ſes ancêtres, il n'oublia pas aſſez ſa propre autorité. Il vouloit le bien, il a mérité la reconnoiſſance des hommes: il s'eſt trompé ſouvent; il faut le plaindre.



CATHERINE I, ALEXÉIEVNA.

J'avois résolu de terminer l'histoire de la Russie avec le règne de Pierre I. L'auteur qui veut conserver à la postérité la vie des Princes voisins du tems où il écrit, est privé de ces secours que les cabinets offrent à l'âge suivant, lorsqu'enfin le secret devient inutile. Il se trouve placé entre le danger de tromper ses lecteurs, trompé lui-même par les bruits publics, ou de déplaire à des personnages puissans, qui sont capables de se venger. Quand il blâme, on le croit mécontent; & flatteur, quand il donne des éloges. Il n'est, dans l'histoire comme dans la société, qu'un point de vue d'où l'on puisse considérer les grands avec sûreté; & ce point de vue doit tenir le prudent spectateur à un juste éloignement de son objet.

Cependant on m'a représenté que mes lecteurs regarderoient, avec quelque raison, mon ouvrage comme incomplet, si, après la mort de Pierre I, ils n'y trouvoient pas la suite de ses successeurs, & les principaux évènemens de leurs règnes. Les conseils & les sollicitations de mes amis me font reprendre la plume, & je vais tracer rapidement le récit des évè-

nemens publics dont nous avons pu connoître les héros ou les témoins. On ne trouvera point ici des secrets de cour pénétrés & dévoilés, des anecdotes piquantes, des détails curieux sur la vie privée des souverains. on ne trouvera que la vérité, d'autant moins intéressante, qu'elle sera plus généralement connue.

1725. Pierre respiroit encore. On s'assura de la garde, on fit transporter le trésor à la forteresse, on avertit le sénat, le synode, & l'État-Général, de se trouver prêt à s'assembler à la Cour, aussi tôt que le Prince auroit fermé les yeux. Toutes les mesures étoient prises, & l'on savoit bien que cette assemblée ne pourroit s'opposer aux vues de Menchikof. Elle fut convoquée. L'archevêque de Pleskof déclara que Pierre avoit confié a ses ministres & à ses membres du synode, qu'il ne faisoit couronner son épouse que pour lui assurer le droit au trône. On demanda le témoignage de ces prétendus confidens du Prince; ils le rendirent, & Catherine fut proclamée. On annonça au public la mort de l'Empereur, & l'on vint baiser la main de la nouvelle souveraine, dans la chambre même ou étoit le corps de son époux. Madame Balck, Chafirof, furent rappelés, le duc de Holstein jouit de la plus grande faveur, & Menchikof, de la toute puissance.

Un Prince souverain de Géorgie se

donna à la Russie, mais il ne put lui offrir que l'hommage de sa personne & de sa famille. Les affaires de Perse languirent, mais le gouvernement intérieur sembla n'avoir rien perdu de sa force. Les troupes mécontentes reçurent les arrérages qui leur étoient dus : les Kosaques menacèrent d'une révolte ; on la prévint, on les appaisa, on sut les engager à laisser construire des forteresses dans leur pays, sous prétexte de s'opposer aux incursions des Tatars. 1725.

Aux cérémonies funéraires qu'avoit occasionnées la mort du souverain, succédèrent les fêtes somptueuses des noces du duc de Holstein avec la Princesse Anne. L'intérêt que prenoit l'Impératrice au rétablissement de ce Prince, fut une des plus grandes occupations de son règne. Elle effraya le Roi de Dannemarc par la grandeur de ses préparatifs, elle causa même de l'inquiétude à l'Angleterre, qui envoya une flotte dans la mer Baltique. Mais elle ne vécut pas assez long-tems pour exécuter son dessein, & il ne fut pas suivi après sa mort. 1 Juin.

Animée de l'esprit de son époux, elle ne négligea pas ce qui pouvoit augmenter autour d'elle l'émulation, & donner plus d'éclat à son empire. Elle institua l'ordre de saint Alexandre Nevski, en faveur des talens & des services qui ne pouvoient être récompensés par le cor-

don de St. André. Pierre avoit ordonné
1725. l'établissement d'une académie des sciences : elle fut formée par Catherine. On distinguoit, parmi les premiers membres de ce nouveau corps, Delisle, Baer, les Bernoulli, dont les noms sont encore respectés de l'Europe savante.

La succession au trône étoit devenue incertaine par la funeste loi de Pierre I. Il n'étoit pas tems d'abroger cette loi : elle étoit trop récente, & la mémoire de son auteur imprimoit trop de respect. Catherine en prévint du moins les dangereuses conséquences en faisant un tes-
1726. tament. Elle institua héritier du trône, Pierre, fils du malheureux Tsarévitch, & désigna les enfans de ce Prince pour ses successeurs. S'il mouroit sans enfans, la couronne passeroit à la Princesse Anne Petrovna, épouse du duc de Holstein, & à sa postérité. Après Anne, étoit nommée la Princesse Elisabeth, & enfin Natalie, fille du Tsarévitch Alexis. Catherine ordonnoit par son testament, à son héritier, de suivre avec zèle l'affaire de la restitution du duché de Slesvick au duc de Holstein.

1727. L'Impératrice avoit à peine fait ces dis-
16 Mai. positions, qu'elle tomba dans un état de langueur causée par un ulcère au poumon. Elle mourut âgée de trente-huit ans, après un règne de deux ans & quelques mois. Ceux qui se plaisent à répan-

dre le venin de leur malignité ſur tous
les évènemens des Cours, prétendirent 1727.
qu'elle avoit été empoiſonnée par Menchikof, qui aimoit mieux règner ſous le nom d'un enfant, que ſous celui d'une Princeſſe laſſe de ſes hauteurs.

PIERRE II, ALEXEIÉVITCH.

Pierre, âgé de onze ans, monta ſur le trône par le teſtament de ſa belle-mère. Cette Princeſſe avoit ordonné que, juſqu'à l'âge de ſeize ans, il règneroit ſous la tutèle d'un conſeil de régence, compoſé des Tſarevnes Anne & Éliſabeth, du duc de Holſtein, du Prince Menchikof, & de cinq ſénateurs. Mais ce conſeil ne fut aſſemblé qu'une fois, parce qu'on avoit beſoin de ſa ſignature pour ratifier le teſtament. Menchikof, qui par un article de ce teſtament, devoit donner une de ſes filles pour épouſe à ſon maître; Menchikof, qui ne vouloit reconnoître aucune autorité ſupérieure à la ſienne, ſe joua des précautions du duc de Holſtein, qui triomphoit de s'être fait donner par la dernière ſouveraine une part à la régence. Il s'empara du pouvoir, ſe rendit maître du ſouverain lui-même, & le logea dans ſon palais.

Un parti favorable à la ducheſſe de

Holstein, & qui vouloit la porter sur le
1727. trône, sembla ne s'être formé sous le dernier règne, que pour être écrasé par Menchikof. Tous les membres de cette faction furent recherchés, arrêtés, punis, & le beau-frère même du sous despote, reçut le knout, & fut relégué en
1 Juin. Sibérie. La fille de Menchikof est fiancée avec le souverain : il espère donner à son fils Natalie, sœur de ce Prince : il brave, il humilie, il inquiète le duc de Holstein & son épouse, & les chasse de la Russie à force de dégoûts.

Il sembloit triompher de l'ambition de ses rivaux, & de la haine publique qu'il provoquoit. Il éloignoit de la Cour ceux de ses ennemis qu'il pouvoit connoître, mais il ne pouvoit éloigner tout le monde, & il irritoit encore plus les amis & les parens du malheureux qu'il persécutoit. Infidèle dépositaire des trésors de Pierre I, son avidité étoit encore plus audacieuse sous un Prince enfant. Il osa même s'emparer d'un présent que le souverain envoyoit à sa sœur. Il croyoit pouvoir insulter sans danger le peuple, la Cour & l'Empereur lui même. Mais déjà sa perte étoit préparée.

Il avoit impunément bravé tout ce que l'empire avoit de plus puissant : un enfant se fit un jeu de sa ruine. C'étoit Ivan Dolgorouki, fils de Vassili Loukitch, sous gouverneur du Prince. Il fut pren-

dre fur un fouverain de fon âge un afcendant auquel Menchikof ne put réfifter. 1727.
Quand on peut faire fentir au maître qu'il eft fous le joug, il eft bien près de le fecouer.

Pour repouffer, au moins quelque tems, les fourdes attaques de fes ennemis, Menchikof auroit eu befoin de toute fon adreffe, de toute fon activité: il tombe malade, & eft obligé d'abandonner une libre carrière aux deux Dolgorouki. Pendant qu'il languit dans fon lit, la Cour fe retire à Péterhof. Il auroit dû s'y faire transporter lui-même à fa convalefcence: mais fa prudence ordinaire l'abandonne, & fa fierté ne lui permet aucune crainte: il méprife trop fes ennemis pour daigner faire contre eux quelques efforts; & plus occupé de fa vanité que de leurs projets, il va dans fa maifon de plaifance d'Oranienbaum, faire bénir une chapelle qu'il vient de bâtir. Sans avoir fait une vifite à l'Empereur, il le fait inviter à cette cérémonie avec toute la Cour. Le Prince s'excufa fur une indifpofition, & Menchikof étonné affifte feul, avec fa famille, à la confécration de fa chapelle.

Il fe rend le même foir à Péterhof, & n'y trouve pas l'Empereur; on avoit eu foin d'éloigner ce Prince fous prétexte d'une partie de chaffe, il s'arrête encore à Péterhof, le lendemain, & l'Empereur

ne revient point. Moins inquiet qu'ennuyé,
1727. il retourne à Pétersbourg, règle la réception qu'on doit faire au souverain, fait la visite de tous les bureaux, & donne par tout ses ordres avec son orgueil ordinaire. Il rentre dans son palais, il trouve le général Soltykof qui vient faire enlever tous les meubles de l'Empereur pour les transporter au palais d'été. On lui renvoie les meubles de son fils, qui, en qualité de grand chambellan, devoit loger auprès de l'Empereur.

Menchikof commence à pressentir sa disgrace : mais il est rassuré par l'ascendant qu'il croit encore avoir sur le Prince. Il ne devoit pas le revoir. Pierre revient le lendemain à Pétersbourg ; mais avant qu'il arrive, on vient annoncer les arrêts à Menchikof. Sa femme, ses enfans, veulent aller se jeter aux pieds de l'Empereur : il a pris son parti, & refuse d'être témoin de leurs larmes.

La disgrace de Menchikof étoit assurée : mais tout lui persuadoit qu'elle seroit légère. Exilé à Raninbourg, ville qu'il avoit fait bâtir dans le gouvernement de Voronèje, il auroit du moins une retraite agréable, que lui-même s'étoit préparée. Privé de ses emplois, il conserveroit, dans un doux loisir, ses richesses, ses titres, ses honneurs. Il part, accompagné de toute sa famille, & insultant encore ses ennemis par un faste digne d'un sou-

verain. C'étoit avertir leur haine de le pourſuivre, juſqu'à ce qu'elle l'eût accablé. Il n'avoit fait que quelques lieues, lorſqu'on vient lui redemander les cordons de tous les ordres dont il étoit décoré. Arrivé à Tver, on lui ordonne de deſcendre de voiture; on le fait monter dans une ſorte de charrette de voyage, que les Ruſſes appellent kibitque; on lui annonce qu'il eſt réduit au ſimple néceſſaire. 1727.

Des commiſſaires le ſuivent de près à Raninbourg, pour lui faire ſon procès. Coupable d'abus de pouvoir, de vexation, de rapine, il étoit aiſé de le trouver criminel; mais c'étoit la haine, bien plus que la juſtice, qui le pourſuivoit, & ſon vrai crime, aux yeux de ſes accuſateurs & de ſes juges, étoit ſa puiſſance, qu'il avoit perdue, & ſon orgueil, qu'il dépoſoit.

Il fut condamné à paſſer le reſte de ſes jours à Bérézof, ſous un des plus durs climats de la Sibérie. Sa femme, qui, ſous un gouvernement plus doux, n'auroit pas été condamnée à le ſuivre, devint aveugle à force de verſer des larmes, & ſa douleur ne lui permit pas de vivre juſqu'au terme de ſon exil. Le reſte de ſa famille le ſuivit, enveloppé dans ſa condamnation, ſans avoir partagé ſes fautes.

Sa grande ame ſe montra dans ſa diſ-

grace : inférieur à la fortune qu'il l'avoit
1727. ébloui, & dont il s'étoit rendu le jouet, il fut au dessus du malheur, & sut le mépriser. Rejeté parmi les glaces du nord, abandonné des adorateurs de son ancienne puissance, étranger au monde entier, après en avoir gouverné une si grande partie; il se suffit à lui-même, parce qu'il devint sage & vertueux. On lui avoit laissé dix roubles par jour, (cinquante francs de notre monnoie) pour sa subsistance. Des épargnes qu'il faisoit sur cette somme, il bâtit une église à laquelle il travailla lui-même. Il mourut en 1729 d'une attaque d'apoplexie. Son fils & sa fille furent rappelés sous le règne suivant.

Par la disgrace de Menchikof, les Dolgorouki règnerent sous le nom de l'Empereur. Le jeune Ivan eut la charge de grand-chambellan, qu'avoit eue le
1728. fils de l'exilé. L'ayeule du souverain, la première épouse de Pierre I, Eudoxe Lapoukhin, si long-tems malheureuse, fut rappelée à la Cour, & déclarée innocente de tous les crimes dont l'avoit chargée son époux. Moskou se relevoit de ses ruines, devenue la résidence du Prince. Les Kosaques de l'Ukraine, qui essayèrent de remuer, furent contenus par des troupes règlées, & les plus séditieux envoyés en Sibérie. L'empire jouissoit de l'abondance & de la tranquillité,

compagnes de la paix. Le trésor du Prince [redacted]
s'enrichissoit, sans faire souffrir la nation. 1728.
Le canal du Ladoga terminé, donnoit une nouvelle aisance au commerce. Le ministère laissoit tomber l'armée & la marine : mais on étoit rassuré par l'affoiblissement de la Suède : & par l'alliance qu'on venoit de renouveler avec la Pologne. Enfin les grands murmuroient, jaloux de la faveur des Dolgorouki ; mais la nation étoit heureuse.

Le jeune Dolgorouki avoit une sœur, digne de plaire par les graces de son esprit & par l'agrément de sa figure. Il l'offre pour épouse à l'Empereur. Les fiançail- 30 Novembre.
les se célèbrent avec de grandes cérémo-
nies : la Cour n'est occupée que de fê- 1729.
tes & de plaisirs ; déjà le jour est marqué pour la célébration du mariage. Les Dolgorouki se voient solidement établis à côté du trône : tout adore leur fortune, ou tremble sous leur puissance ; ils sem-
blent au dessus des revers : l'Empereur 29 Janvier.
gagne la petite vérole & meurt. 1730.

Ivan Dolgorouki s'imagine un moment que sa sœur Catherine, ayant été fiancée à l'Empereur, pourroit bien avoir quelque droit au trône. Il sort de la chambre du Prince qui vient d'expirer, tire l'épée & crie : „ Vive l'Impératrice „ Catherine". Personne ne répond ; il remet son épée dans le fourreau, & se retire un peu confus.

1730. Le haut conseil, le sénat, les généraux, s'assemblèrent pour disposer du trône. Si l'on avoit suivi le testament de Catherine, cette loi si récente alors, le droit de succession n'étoit pas douteux: mais rien n'étoit stable, depuis que Pierre I n'avoit rien respecté. Suivant ce testament, la Princesse Anne, épouse du duc de Holstein, & sa postérité succédoient aux droits de Pierre II. Elle étoit morte peu de tems avant l'Empereur; mais elle laissoit un fils, qui aura dans la suite la malheur de règner sous le nom de Pierre III. Personne alors ne parut songer à ce Prince. Après Anne, étoit nommée Élisabeth, & on lui donna l'exclusion.

Vassili Loukitch Dolgorouki représenta que le sceptre, passant entre les mains des femmes, par le défaut de Princes de la maison impériale, devoit retourner à la branche aînée, & être offert à l'une des filles d'Ivan, frère de Pierre I. L'aînée de ces deux Princesses, Catherine, mariée au duc de Mecklenbourg, avoit quitté son époux en 1719, & elle se trouvoit à Moskou. C'est ce qui lui fit donner l'exclusion, parce qu'on vouloit gagner du tems pour établir le nouveau systême d'administration qu'on méditoit. On prétexta que cette Princesse engageroit la Russie dans des guerres ruineuses pour soutenir les droits de son

époux, & on lui préféra sa sœur puînée, Anne, duchesse douairière de Courlande. 1730.

Mais, avant de lui déclarer son élection, l'assemblée dressa plusieurs articles, dont il fut résolu de lui faire promettre l'observation. Il fut arrêté que la nouvelle Impératrice ne pourroit, sans l'agrément du haut conseil, faire la paix ni déclarer la guerre; mettre aucun impôt ni disposer d'aucune charge; punir aucun gentilhomme, à moins qu'il n'eût été bien convaincu de crime; confisquer les biens de personne; disposer des terres de la couronne ni les aliéner; se choisir un époux ou un successeur. C'est-à-dire qu'avec le titre de souveraine, il ne devoit lui rester aucun pouvoir: & un empire, long-tems despotique, alloit devenir une aristocratie.

ANNE IVANOVNA.

Trois députés de l'assemblée, à la tête desquels étoit Vassili-Loukitch Dolgorouki, portèrent en Courlande ces articles à la duchesse, lui firent promettre de les observer, & de ne point mener en Russie Biren, son favori & gentilhomme de sa chambre: elle promit tout ce qu'on vouloit, bien résolue de ne rien tenir.

1730. On dut s'appercevoir que les articles feroient mal obfervés, lorfqu'on vit arriver Biren peu de jours après l'Impératrice. Cet homme, né dans l'obfcurité, auroit-il ofé prévoir qu'il étoit deftiné à gouverner, opprimer, enfanglanter un grand empire?

On n'a que trop répété une maxime capable de faire le malheur des Cours & des nations. Divife, pour règner. Anne, confeillée par Ofterman, en fit la règle de fa conduite. Elle fema la méfintelligence dans le haut confeil, & fût y rendre fufpects les Dolgorouki, en infinuant qu'ils n'avoient borné le pouvoir de la fouveraine, que pour exercer eux-mêmes une puiffance illimitée. Elle fut perfuader aux claffes inférieures de la nobleffe, que jamais elles ne pourroient prétendre aux autres charges, tant que le haut confeil refteroit dépofitaire du pouvoir fouverain.

Les Princes Troubetskoi, Boriatinski & Tcherkaski affemblèrent chez eux plufieurs centaines de gentilshommes de campagne & de nobles fervant dans les gardes, & leur firent entendre qu'il étoit de leur intérêt de déférer à la fouveraine une puiffance indépendante. Affurés du fuffrage de ces nobles, ils leur donnent pour chef le comte Matvéof, les conduifent au palais & fupplient l'Impératrice, qui femble ignorer leur deffein,

de

de convoquer le haut conſeil & le ſénat.

Ces deux corps ſe rendent aux ordres 1730.
de la ſouveraine : Matvéof prend la parole, déclare qu'il eſt député de toute la nobleſſe de l'Empire, & prie l'Impératrice, au nom de la nation entière de prendre les rênes du gouvernement qu'elle n'a abandonnées que parce qu'on l'a ſurpriſe. „ Comment, dit Anne, avec „ un feint étonnement, l'acte que j'ai „ ſigné à Mittau ne contenoit donc pas „ la volonté de toute la nation"? On lui répond que le vœu de tout l'Empire eſt qu'elle règne par elle-même. „ Ah! „ Prince Vaſſili-Loukitch, tu m'as donc „ trompée"? dit-elle à Dolgorouki. Elle fait lire la convention qu'elle a ſignée, &, à chaque article, l'aſſemblée ſe récrie qu'il eſt contraire au vœu général. Anne prend alors ces écrits des mains du chancelier, les déchire, & déclare qu'elle veut règner avec la même puiſſance dont ont joui ſes prédéceſſeurs. On applaudit dans le palais, on n'entend que cris de joie dans la ville, & le peuple, toujours également aſſervi, joint ſa voix aux acclamations de la nobleſſe, ſans trop en comprendre le ſujet.

L'intrigue qui rendit l'Impératrice abſolue avoit été dirigée par Olterman, fils d'un paſteur luthérien, & devenu par ſes talens chancelier de l'Empire. A la mort de Pierre II, cet adroit & ruſé po-

litique avoit feint une maladie pour n'ê-
1730. tre compromis dans aucune des délibérations de l'aſſemblée.

Perſonne n'avoit contribué plus que les Dolgorouki à limiter la puiſſance de la ſouveraine. Ils furent arrêtés. Accuſés de pluſieurs crimes aſſez vagues, & ſurtout d'avoir fabriqué en faveur de Catherine, leur parente, fiancée à Pierre II, un faux teſtament de l'Empereur, ils obtinrent la vie, mais ils furent diſperſés dans pluſieurs endroits de la Sibérie; & Catherine, qui s'étoit vue ſi près du trône, fut renfermée dans un couvent. Les Princes Golitſin, qui avoient tenu les premières places dans le haut conſeil, furent éloignés de la Cour, & ne ſe relevèrent de leur diſgrace que ſous un autre règne.

Après avoir langui huit ans dans l'exil, la maiſon des Dolgorouki crut toucher à la fin de ſes malheurs. Le Prince Serguei avoit fait connoître ſes talens dans pluſieurs ambaſſades à Paris, à Vienne, à Londres. L'Impératrice le rappelle, pour l'envoyer de nouveau en Angleterre. Il paroît à la Cour, eſt accueilli, fait les apprêts de ſon voyage; la veille de ſon départ, il eſt arrêté. Un ennemi ſecret forma une nouvelle accuſation contre tous les Dolgorouki. On réveille l'affaire du faux teſtament de Pierre II:

on les charge d'avoir entretenu, pendant leur exil, des correspondances dangereuses avec les étrangers. Les Princes Vassili & Ivan, eux qui ont joui d'une si grande faveur, ou plutôt qui ont régné, périssent du supplice de la roue : deux autres sont écartelés, d'autres ont la tête tranchée. Une des plus anciennes & des plus illustres maisons de la Russie, est presqu'entièrement détruite, comme on auroit fait périr une bande d'infâmes scélérats : & tant de cruautés furent l'ouvrage du sanguinaire Biren. 1730.

Cet homme farouche, qui rendit atroce le règne d'une Princesse trop foible, mais dont le caractère étoit la plus aimable douceur, Biren obtint le titre de comte, fut décoré du cordon de Saint André, & devint même duc de Courlande en 1737, à la mort du dernier Prince de la maison de Ketler : lui, petit-fils d'un piqueur des écuries de Jacques III, duc de Courlande ; lui qui, malgré la protection & la faveur de la duchesse, malgré l'alliance qu'il avoit contractée par son mariage avec l'une des plus grandes maisons du pays, n'avoit pu obtenir d'être agrégé au corps de la noblesse. On ne peut compter le nombre des infortunés qui périrent dans les supplices, ou furent relégués dans les exils les plus rigoureux sous son affreuse administra-

tion (*). On assure que souvent, caché
1730. dans un cabinet pendant que l'Impératrice présidoit au conseil, il lui donnoit ses avis ou plutôt ses ordres, qu'elle s'étoit assujettie à venir lui demander.

1731. Anne, qui n'avoit pas dessein de se remarier, adopte en 1731, sa nièce, fille de Charles Léopold, duc de Mecklenbourg, & de sa sœur Catherine. Cette Princesse, âgée seulement de douze ans, abjure la religion protestante, & prend le nom d'Anne, au lieu de celui de Catherine, qu'elle avoit reçu au baptême. L'Impératrice lui choisit un époux; elle portoit d'abord ses vues sur la maison de Prusse; mais la Cour de Vienne propose le Prince Antoine-Ulrick de Brunsvick-Lunebourg. Il a le malheur d'être accepté,
1733. & arrive à Pétersbourg en 1733. Il venoit y chercher la plus brillante fortune : il ne trouva que le malheur, l'exil, la prison, une mort trop tardive après trente-neuf ans de souffrance. Son mariage avec l'héritière présomptive du trône, ne fut célébré qu'en 1739.

Les provinces que Pierre I avoit conquises sur la Perse, coûtoient beaucoup, & ne rapportoient rien. On y entretenoit trente mille hommes de garnison, & il

(*) Le nombre des exilés se monta à plus de vingt mille.

falloit tous les ans les recruter de plus de moitié. Elles avoient englouti en douze 1733.
ans plus de deux cent mille hommes, & l'expérience avoit assez fait connoître que les Russes ne pouvoient s'accoutumer à ce climat. La Cour ne cherchoit qu'une occasion de se défaire avec honneur de ces possessions ruineuses. Elle entra en négociation avec Thamas Kouli-Khan, devenu maître de la Perse, & lui fit, en 1734, la cession de ces provinces, pour quelques avantages qu'elle obtint dans le commerce.

Auguste II, Roi de Pologne, mourut le 11 Février 1733. Il fut unanimément résolu, dans la diète de convocation, de donner l'exclusion à tous les Princes étrangers, & d'élire un piaste, c'est-à-dire, un gentilhomme de la nation.

Cette résolution plut d'abord aux Cours de Vienne & de Pétersbourg; elles en firent témoigner leur satisfaction à la république, ajoutant seulement qu'elles ne souffriroient jamais que Stanislas fût élu. On étoit loin de prévoir, après cette déclaration, qu'elles dussent bientôt s'intéresser à l'électeur de Saxe. Mais ce Prince gagna la Cour de Vienne, en signant la pragmatique sanction, & celle de Russie, en se conformant aux intentions de l'Impératrice, relativement à la Courlande. Les deux Cours firent déclarer au primat qu'elles ne reconnoî-

troient pour Roi de Pologne que l'élec-
1730. teur de Saxe. L'Impératrice de Russie menaça même d'appuyer l'élection de ce Prince de toutes les forces de ses États, si la république ne se prêtoit pas aux vues des deux Empires.

Pour se mettre en état d'effectuer sans délai ses menaces, elle fit défiler un corps de troupes en Ukraine, sur les frontières de la Lithuanie, & un autre en Livonie, sur celles de la Courlande. Le Primat & la noblesse Polonoise, reconnurent avec indignation qu'on attentoit à la liberté de la république, & que des étrangers présumoient de leur donner la loi. Leur juste ressentiment fut favorable à Stanislas, dont les intérêts étoient appuyés par les négociations & l'argent de la France. On le fit prier de se rendre en Pologne, pour être présent à sa proclamation. Il arriva le 9 Avril à Varsovie, & resta *incognito* chez l'ambassadeur de France.

Il y eut de grandes contestations à la diète. La Russie ne négligea rien pour éloigner l'élection, & n'épargna ni argent ni promesses pour affoiblir le parti françois, & fortifier celui de l'électeur. Enfin elle parvint à se former un foible parti qui lui demanda du secours; elle feignit de regarder la demande de cette méprisable confédération, qui lui étoit vendue, comme le vœu de la nation entiè-

re, & fit entrer ses troupes en Pologne.
Vingt mille hommes pénétrèrent dans 1733.
la Lithuanie, sous les ordres du comte Lascy: mais ils ne purent prévenir l'élection. Stanislas réunit toutes les voix en sa faveur.

Il avoit pour lui la nation presque entière, & les nobles étoient engagés à défendre ses intérêts par attachement pour leur liberté: cependant il est obligé de fuir les Russes qui passent la Vistule, entrent à Varsovie, & se répendant dans la Pologne. Il se retire à Dantzick, ville libre, si la force respectoit des libertés. Lascy le poursuit dans cet asyle avec les troupes qu'il peut rassembler, & prend
poste dans les villages voisins: mais il 22 Février.
manquoit de tout ce qui est nécessaire à
la guerre de siége. Les habitans, ardens 1734.
à prouver leur zèle pour la cause du Roi, font presque chaque jour des sorties: il y a des escarmouches fréquentes entr'eux & les Kosaques, & les avantages sont partagés.

Mais un général éclairé, courageux, puissant à la Cour, respecté dans les armées, dur, présomptueux, hardi dans ses entreprises; fier, impérieux, & toujours sûr de l'obéissance; craint du soldat qu'il ne ménage pas, & de l'officier dont il ne respecte ni le rang ni la naissance; le maréchal de Munich paroît
sous les murs de Dantzik. On avoit craint 9 Mars.

Munich avoit eu la cruauté de mettre sa tête à prix. Il se retira à travers mille dangers, déguisé en paysan, conduit par quelques ivrognes de la lie du peuple, qui pouvoient faire leur fortune en le trahissant, couchant quelquefois dans la même maison que la farouche soldatesque qui le cherchoit, & frémissant de voir ses guides s'enivrer avec les Kosaques ennemis. Il fut conservé : il étoit destiné à faire encore long-tems des heureux. 1734.

Munich apprend que le Roi est sauvé ; il frémit, &, dans sa colère, il fait recommencer le bombardement qui, depuis deux jours, avoit été interrompu par les négociations. Elles sont reprises le lendemain, la ville se rend & reconnoit Auguste. Elle fut taxée à deux millions d'écus pour n'avoir pas empêché la retraite du Roi. Elle obtint enfin de ne payer que la moitié de cette somme.

Les Polonois auroient pu conserver le Roi qu'ils avoient élu, s'ils l'avoient défendu d'un commun accord. Mais, au lieu de se réunir contre les Russes, ils se diviserent en partis multipliés, tournèrent leurs armes les uns contre les autres, se ruinèrent mutuellement & dévastèrent leur patrie. „ Jamais dans cette guerre, „ dit le général Manstein, trois cents „ Russes ne se sont détournés d'un pas „ de leur chemin, pour éviter trois mil-

„ le Polonois : ils les ont battus en tou-
1734. „ te rencontre”.

Enfin la moitié de la Pologne, à l'exemple des seigneurs faits prisonniers à Dantzick, se soumirent à l'électeur de Saxe. Le reste opposa encore quelque tems aux Russes & aux Saxons une résistance impuissante.

1736. Les guerres qui n'apportent aucun changement aux États doivent tenir peu de place dans l'histoire : telle est celle que la Russie eut contre les Tatars & les Turcs, & dont le maréchal de Munich eut la conduite : guerre brillante, très-dispendieuse, ruineuse en hommes, & qui coûta, dit-on, à la Russie près de cinquante mille de ses vétérans, sans lui procurer aucun avantage réel. Les Russes, par-tout victorieux, conquérans de la Moldavie, maîtres d'Azof sur les Palus
Fevrier. Méotides & d'Orchakof, sur le Pont
1740. Euxin, furent heureux de pouvoir acheter la paix par le sacrifice de leurs conquêtes.

Le 20 Août 1740, naquit pour le malheur Ivan, fils de la Princesse Anne & du Prince de Brunsvick. L'Impératrice l'adopta, le retira des mains de ses parens, & le logea dans un appartement contigu au sien. Peu après, elle tomba malade, & l'on ne tarda pas à craindre pour ses jours. Dès l'année 1731, elle avoit, conformément à la loi de Pierre I,

fait jurer à la nation de reconnoître l'héritier qu'elle jugeroit à propos de nommer. On s'attendoit à lui voir choisir sa nièce : elle le devoit même, si elle n'eût pas subordonné les loix de la nature à sa volonté, ou plutôt aux intérêts de Biren. Ce favori, amoureux du pouvoir, & qui vouloit se l'assurer pendant une longue tutèle, lui fit nommer pour son héritier cet Ivan qui venoit de naître. Tout le monde, jusqu'au Prince de Brunsvick, le père d'Ivan ; jusqu'à la Princesse Anne, sa mère, dont on lui faisoit usurper l'héritage ; jusqu'à la Princesse Élisabeth, qui auroit dû règner si l'on avoit suivi le testament de Catherine : prêterent serment de fidélité au jeune Prince, & jurèrent de le reconnoître pour souverain. 1740.

Il ne restoit plus à Biren que de se faire donner la régence. Il voulut la devoir en apparence au vœu de la nation. Par ses intrigues, par la crainte, par les soins de Munich, il fut dressé un mémoire par lequel tous les États le prioient d'accepter la régence jusqu'à la majorité du jeune Prince, qui fut fixée à l'âge de dix-sept ans. Il falloit le faire signer à l'Impératrice qui touchoit à son dernier moment : elle étoit entourée, obsédée de la famille & des créatures de Biren : sa nièce, attentivement surveillée, ne pouvoit lui parler. Elle signa, sans savoir, dit-on, ce qu'on lui présentoit à signer.

1740. Elle mourut le 28 Octobre 1740, à l'âge de quarante-six ans, après un règne de dix ans; règne dur, & constamment heureux.

La Cour de Russie, dans les premières années du règne de l'Impératrice Anne, se piquoit d'effacer, par sa magnificence, toutes les autres Cours de l'Europe : mais elle n'étaloit qu'un luxe sans goût. Souvent un homme, vêtu d'un habit magnifique, avoit des bas sales & déchirés, & étoit coeffé d'une vieille perruque en désordre. Des femmes couvertes de diamans & de plus riches étoffes, & moins parées que défigurées par les modes de la France, se faisoient traîner dans un vieux coche, par des chevaux décharnés, que conduisoit un paysan, couvert des haillons de son village. Le faste & la malpropreté se faisoient remarquer ensemble dans l'intérieur des maisons. On ne cherchoit d'abord qu'à montrer de la richesse; on apprit insensiblement à la relever par le goût.

Anne haïssoit l'ivrognerie, & cependant on s'enivroit à la Cour les jours de fêtes. On voyoit, à la porte du palais, une valetaille, ivre elle-même, emporter les plus grands seigneurs jusques à leurs carrosses, & arrivés à leurs hôtels, les reprendre encore, immobiles d'ivresse, pour les transporter dans leurs appartemens.

Pierre I n'avoit jamais eu moins de douze bouffons; il falloit qu'un particulier fût bien mal à son aise s'il n'en avoit pas un : Anne en avoit six, dont trois étoient des hommes de la plus haute naissance. L'un d'eux, qui étoit Prince, avoit soin de sa levrette. Ils étoient punis par les batogues, s'ils ne se prêtoient pas de bonne grace à faire les bouffonneries que la souveraine leur ordonnoit, ou qui plaisoient aux courtisans. 1740.

Quelquefois, d'un grand seigneur qu'on vouloit punir, on faisoit un bouffon; & il falloit qu'il devînt plaisant par ordre de la Cour. C'est ce qu'éprouva un Prince Golitsin, & ce fut la plus cruelle humiliation que subit, sous ce règne, cette famille illustre & alors persécutée. Il avoit embrassé dans ses voyages la religion catholique. A son retour, il fut condamné à être bouffon, & il fut mis avec les Pages, quoiqu'il eût près de quarante ans. Sa femme mourut : Anne le maria à une fille du peuple, & fit les frais de la noce. C'étoit pendant l'hiver rigoureux de 1740, dont on se souvient encore en Europe. On éleva un palais de glace, où fut placée la couche nuptiale, sur une couchette aussi de glace. Tous les meubles, tous les ornemens étoient de glace, aussi bien que quatre canons & deux mortiers, qui furent placés devant ce palais, & qui tirèrent plusieurs coups sans cre-

ver. Les gouverneurs des différentes pro-
1740. vinces de l'Empire, eurent ordre d'en-
voyer quelques perſonnes des deux ſexes
de toutes les nations ſoumiſes à la Ruſſie.
Elles furent habillées aux frais de la Cour
ſuivant la coutume de leur pays, & firent
le principal ornement de la fête. Le cor-
tége, compoſé de plus de trois cents per-
ſonnes, paſſa devant le palais de l'Im-
pératrice, & dans les principales rues de
la ville. Les deux époux paroiſſoient les
premiers, renfermés dans une grande
cage, & portés ſur un éléphant. Quel-
ques-uns des convives étoient portés par
des chameaux : les autres étoient diſtri-
bués deux à deux dans des traîneaux
tirés par des rennes, des bœufs, des
chiens, des boucs & même par des
cochons. Le dîner étoit préparé dans le
manège de Biren, qui avoit été décoré
pour cette fête. On ſervit à chaque na-
tion des mets de ſon pays. Le repas fut
ſuivi d'un bal, où chacun danſa les dan-
ſes de ſa nation. Enſuite les nouveaux
époux furent conduits au palais de glace,
ſalués de l'artillerie d'une nouvelle eſpè-
ce, qui avoit été conſtruite pour eux, &
couchés dans le lit glacé qu'on leur avoit
préparé. Des ſentinelles, poſées à la porte,
les empêchèrent d'en ſortir avant le jour.

Cet exemple prouve que ſi la Ruſſie
tolère les différents cultes religieux, cette
tolérance politique & intéreſſée ne s'étend

pas jusques sur les sujets de l'Empire qui sont nés dans la religion grecque. Ils ne peuvent, sans être punis, embrasser un autre culte. On en vit, sous le même règne, un triste exemple. Voznitsin, homme d'une naissance illustre, & allié à cette maison des Strechnef, qui avoit donné une épouse au premier Tsar de la maison Romanof, eut le malheur d'être égaré par un Juif, & d'embrasser ses erreurs. Il fut dénoncé, parce qu'il vouloit entraîner sa famille dans ses égaremens. On lui offrit sa grace, s'il vouloit abjurer; mais il étoit fortement persuadé de la vérité du judaïsme, & il auroit cru se perdre éternellement en obéissant à sa souveraine. On lui mit un baillon à la bouche, avant de le conduire au lieu du supplice, dans la crainte que cet enthousiaste ne prêchât le judaïsme au peuple, au moment même de son martyre. Il fut brûlé vif avec le Juif qui l'avoit séduit, presque au même endroit où furent faites depuis les études de la belle statue équestre de Pierre I (*). Ainsi les arts élèvent quelquefois leurs chefs d'œuvre sur les cendres des victimes de l'erreur, & les hommes éclairés viennent se livrer à la douce admiration, dans les mêmes lieux où leurs pères ont frémi de l'horreur des supplices.

1740.

(*) Par Étienne Falconet, de Paris.

1740.

IVAN VI, IVANOVITCH.

29 Octob. Anne venoit de mourir, &, dès le lendemain, Birèn fit publier l'acte qui lui donnoit la régence, & prêter serment de fidélité au nouvel Empereur. Le régent étoit chargé de la haine générale, & la méprisoit. Le murmure de la nation s'éleva jusqu'à lui. Chaque jour il augmentoit le nombre de ses ennemis par les supplices qu'il faisoit souffrir à ceux qu'il découvroit : chaque jour il employoit les tortures pour découvrir ceux qu'il ne connoissoit pas encore. Le despotisme oppresseur de cet homme parvenu, s'étendoit jusques sur le père de l'Empereur. Ce Prince avoit un grand nombre de partisans : c'étoit une raison de plus pour l'accabler. Il eut ordre de demander au Régent la démission de toutes ses charges, & un autre ordre, en forme de conseil, de garder la chambre, & de ne se pas montrer au public. C'étoit avec cette insolence qu'un homme de néant dépouilloit & tenoit aux arrêts le père de son maître.

L'impudence de ses discours surpassoit encore, s'il est possible, celle de sa conduite. Il osa dire, en présence de plusieurs personnes, que si la Princesse Anne

faisoit la mutine, il la renverroit en Allemagne avec son petit Prince, & qu'il feroit venir le Duc de Holstein, & le placeroit sur le trône. Il avoit de fréquentes conférences avec la Princesse Élisabeth. La dernière Impératrice avoit voulu la renfermer dans un monastère, & la forcer à se rendre religieuse. Biren s'y étoit opposé, dans le dessein de la faire servir à son ambition. On prétend qu'il voulut lui faire épouser son fils aîné, donner sa fille au Duc de Holstein, & assurer ainsi doublement le trône à sa postérité. 1740.

Personne n'avoit plus intrigué que le maréchal de Munich, pour faire donner la régence au Duc de Courlande. En récompense de ce service, il s'étoit promis d'être placé à la tête des affaires, & d'obtenir le grade de Généralissime de terre & de mer. Mais Biren, qui connoissoit Munich, étoit bien éloigné d'élever si haut un homme qui n'étoit pas moins ambitieux que lui-même.

Munich reconnut bientôt qu'il ne pourroit satisfaire son ambition que par la ruine du Régent, & se hâta d'y travailler. C'étoit lui qui étoit toujours chargé des commissions les plus désagréables du Duc de Courlande, auprès du Prince de-Brunsvick & de son épouse. Cette confiance du Régent lui procura les moyens de le perdre. Un jour qu'il ve-

camp, le lieutenant colonel de Manſ- [redacted]
tein. Ils montent ſeuls en carroſſe, & 1740.
ſe rendent au palais d'hiver, que le Prince & la Princeſſe de Brunſvick occupoient avec l'Empereur. Ils n'auroient pas dû pouvoir y entrer : car un piquet & des ſentinelles, poſées par ordre du Régent, devoient en interdire ſévèrement l'entrée à tout le monde pendant la nuit. Mais le Maréchal avoit choiſi le jour ou le régiment dont il étoit lieutenant colonel, étoit de garde auprès du jeune Empereur, & au palais du Régent.

Il entre par la garde-robe dans l'appartement de la Princeſſe, ſe fait annoncer par la favorite Mengden, fille d'honneur. La Princeſſe vient. Munich la fait appeler, & lui préſente tous les officiers qui ſe trouvent de garde au palais. Elle leur repréſente tous les outrages que le Régent lui fait ſouffrir, à elle, à ſon époux, au ſouvarain : elle ajoute qu'elle eſt réſolue de faire arrêter l'auteur de tant d'indignités, & qu'elle ſe flatte qu'ils voudront bien partager & ſeconder le zèle de leur général.

Les officiers n'héſitent pas à promettre ce qu'on exige d'eux. La Princeſſe leur préſente ſa main à baiſer, & les embraſſe; ils partent, & ſe font ſuivre par les ſoldats. Quatre-vingts hommes ſous les armes s'avancent avec le Maré-

[redacted] chal vers le palais d'été que Biren occu-
1740. poit encore.

A deux cents pas du palais, la troupe fait halte. Manſtein va communiquer aux officiers de la garde du Régent les ordres de la Princeſſe. Ils les reçoivent avec joie, & offrent d'aider eux-mêmes à arrêter le Duc. Manſtein retourne faire ſon rapport au Maréchal qui lui ordonne de prendre avec lui un officier & vingt fuſiliers, de pénétrer dans le palais, &, ſi le Duc fait quelque réſiſtance, de le faire tuer ſans miſéricorde.

Manſtein entre ſans réſiſtance dans le palais, & pour éviter de faire du bruit, il ſe fait ſuivre de loin par ſa petite troupe. Tous les ſoldats le connoiſſoient; ils crurent qu'il étoit envoyé au Duc pour lui communiquer quelque affaire preſſante, & le laiſſèrent paſſer ſans aucune oppoſition. Quand il eut traverſé les premiers appartemens, il ſe trouva fort embarraſſé; car il ne connoiſſoit pas la chambre à coucher du Duc, & ne vouloit pas la demander aux domeſtiques qui veilloient dans l'antichambre, craignant de donner l'alarme. Il pouſſe une porte à deux battans; elle étoit mal fermée, elle s'ouvre, il entre, & trouve le Duc & la Ducheſſe couchés dans un même lit, & dormant d'un profond ſommeil.

Il s'approche du lit, ouvre les rideaux,

demande à parler au Régent. Le Duc & la Ducheſſe s'éveillent en même tems, 1740. & pouſſent de grands cris. Manſtein ſe trouvoit du côté de la Ducheſſe : il voit le Duc ſe jeter à terre, apparemment pour ſe cacher ſous le lit; il fait le tour, ſe précipite ſur lui, le tient étroitement embraſſé : les gardes arrivent, le Duc ſe défend à coups de poings, les ſoldats répondent à coups de croſſes, le renverſent, lui mettent un mouchoir dans la bouche, lui lient les mains avec l'écharpe d'un officier, & le portent tout nud dans le corps de garde. Là on l'enveloppe d'un manteau de ſoldat, on le met dans le carroſſe du Maréchal, un officier ſe place à côté de lui, & on le conduit au palais d'hiver.

Pendant que les ſoldats étoient aux priſes avec le Duc, le colletant, le frappant, le traînant; la Ducheſſe ſortoit du palais, nue en chemiſe, échevelée, criant, fondant en larmes, & courant dans les rues après ſon époux. Un ſoldat la prend par le bras, la traîne à Manſtein, lui demande ce qu'il en doit faire. Manſtein lui dit de la ramener au palais : le ſoldat, pour en être plutôt débarraſſé, la jette dans la neige, & s'en va. Le capitaine de la garde paſſe auprès d'elle, la relève, lui fait donner des habits, & la reconduit à ſon appartement. C'eſt à ce point d'humiliation, qu'étoient réduites

deux perſonnes, dont le nom ſeul faiſoit
1740. trembler encore la Cour & la nation.

Dès les quatre heures du ſoir, le Duc & la Ducheſſe furent conduits à Schluſſelbourg. Une commiſſion, compoſée de Sénateurs, inſtruiſit le procès de Biren. Il fut condamné à mort; & ſa peine fut commuée à un exil. La Princeſſe Anne, dès le moment de la révolution, avoit réſolu de l'envoyer en Sibérie. Il y fut tranſporté au mois de Mai. Munich traça le premier deſſein de la maiſon qu'il deſtinoit à ce priſonnier, & que lui-même occupa.

Délivrée de l'oppreſſion ſous laquelle elle gémiſſoit, la Princeſſe de Brunſvik ſe déclara Grande Ducheſſe de Ruſſie, & Régente pendant la minorité. Elle prit en même tems le collier de l'ordre de Saint-André. Les États prêtèrent un nouveau ſerment, ſans lequel la Régente étoit nommée, ce qu'on n'avoit pas fait pour Biren.

Ainſi fut renverſé un tyran, qui croyoit jouir d'une puiſſance inébranlable. Une ſeule ſentinelle qui eût fait ſon devoir, auroit empêché cette révolution. Il étoit ordonné aux Officiers de la garde de ne laiſſer entrer perſonne au palais après que le Régent étoit retiré. A la moindre réſiſtance les ſentinelles devoient tirer. Le palais étoit entouré de ſoldats, un piquet étoit poſé dans le jardin, ſous

la fenêtre de Biren ; le dessein de Munich devoit échouer, il n'en dut le succès qu'à 1740.
la négligence des gardes.

Sans doute il auroit pris des mesures plus simples, & en même tems plus assurées, s'il n'avoit pas voulu donner aux arrêts de Biren l'air d'une grande conspiration. Quand le Régent, accompagné d'un seul gentilhomme, venoit rendre visite à la Princesse Anne, un officier pouvoit, à sa sortie des appartemens, lui annoncer les arrêts, & lui faire rendre son épée : mais il falloit plus d'appareil à Munich, pour qui c'étoit peu de réussir, s'il ne réussissoit point avec éclat.

Le jour même qu'il eut rendu un service si important à la nouvelle Grande Duchesse, il crut qu'elle lui devoit au moins ce qu'il n'avoit pu obtenir de Biren, la charge de Généralissime de terre & de mer : il en fit la demande, & s'attira un refus. On lui répondit que cette charge, qui livroit toutes les forces de l'État, à celui qui en seroit revêtu, ne convenoit qu'au père de l'Empereur. On assure qu'il vouloit ensuite demander la souveraineté de toute l'Ukraine, avec le titre de Duc, & qu'il avoit déjà hasardé cette demande auprès de la dernière Impératrice. Mais son fils, moins brillant, mais plus éclairé, plus sage, & en qui la Russie espéroit avoir un habile

ministre, s'il n'eût pas été bientôt après
1740. enveloppé dans la disgrace du Maréchal, le jeune Munich, qui seul avoit su prendre sur son père l'ascendant que donne le sang froid & la justesse d'esprit sur l'activité inquiète & l'aveugle ambition, le détourna de manifester des vues qui ne seroient pas remplies, & qui le rendroient suspect.

Il obtint du moins la place de premier ministre, & indisposa contre lui le comte Osterman, moins grand, aussi ambitieux, plus rusé, plus impénétrable, plus capable de parvenir au but en cachant sa marchetortueuse.Fils d'un pasteur luthérien de Vestphalie, sans appui d'abord & toujours sans amis, il s'étoit élevé de lui-même aux premières dignités de l'Empire par ses talens & sa finesse. Seul il dirigeoit depuis long-tems les affaires du cabinet: il résolut de perdre un rival qu'il n'avoit jamais aimé, & qui se livroit de lui-même à son ennemi par ses hauteurs & sa présomption.

Munich qui se croyoit supérieur à ses rivaux, à ses maîtres & à la fortune, bravoit le père de l'Empereur. Il dressa l'acte par lequel ce Prince fut déclaré Généralissime, & osa y insérer, „ que
„ lui-même, par les services signalés
„ qu'il avoit rendus à l'État, auroit pu
„ prétendre à cette charge; mais qu'il
„ avoit bien voulu s'en désister en faveur

„ du

„ du Prince Antoine-Ulrik, & ſe conten-
„ ter de la place de premier miniſtre „. 1740.
Oſterman fit remarquer au Prince l'inſultante vanité de ſes expreſſions. Antoine Ulrik en fut frappé, & Munich, par le reſte de ſa conduite, ne lui fit pas oublier cette offenſe.

Au lieu d'employer, en écrivant au père du ſouverain, ces formules reſpectueuſes que l'uſage & les convenances preſcrivent aux inférieurs, il traitoit le Prince comme ſon égal. Il avoit reçu ordre de la Régente de communiquer à ſon époux toutes les affaires importantes: c'étoit préciſément celles dont il ſe réſervoit à lui ſeul la déciſion; mais il ne manquoit pas de l'importuner de toutes les affaires qui auroient pu tout auſſi bien être règlées par un ſubalterne. Cette conduite lui valut un ordre exprès de la Régente, de conférer ſur toutes les affaires avec le Généraliſſime, & d'employer dans ſes lettres les formules d'uſage à l'égard d'un ſupérieur. C'eſt ainſi que, par un orgueil imprudent, ils s'attiroit de fréquentes humiliations.

Enfin le Chancelier, comte Oſterman, ſe fit accorder le département des affaires étrangères; le Vice-Chancelier, comte Golovkin, eut celui des affaires intérieures: il ne reſta plus à Munich, avec ſon titre de premier miniſtre, que le département de la guerre. Piqué de cet

offrent, il demande sa démission, se croit
1740. trop nécessaire pour qu'on la lui veuille accorder, & a le chagrin de l'obtenir. On croit qu'il auroit été envoyé en Sibérie, sans l'intercession de la favorite Mengden. Des émissaires le suivoient par tout, ses moindres actions étoient observées, les gardes à cheval furent doublées au palais; la Régente & le Prince son époux, ne couchoient plus dans leurs lits ordinaires; & ces dépositaires si doux de la puissance souveraine, changeoient de chambre toutes les nuits, comme faisoit, dit-on, le noir Cromwel. Ils ne se crurent en sûreté, que lorsque le Maréchal eut quitté son palais, situé près de la Cour, pour aller occuper celui qu'il avoit de l'autre côté de la Néva.

Thamas-Kouli-Khan, usurpateur de
1741. la Perse, vainqueur du Mogol, conquérant de l'Indoustan, rendit une sorte d'hommage à la Russie, en lui envoyant, par une ambassade, la nouvelle de ses exploits. On croit que son premier dessein étoit d'attaquer Astrakhan; mais qu'ayant reconnu qu'on ne pouvoit surprendre cette place, il craignit de mesurer ses troupes victorieuses de l'Asie avec les troupes disciplinées de l'Europe, & qu'il aima mieux envoyer en Russie un Ministre de paix que des armées. Mais ce ministre étoit accompagné de seize mil-

le hommes & traînoit avec lui vingt pièces de canon. Il étoit déjà près de Kizlar, 1741.
ſur les bords du Térek. La Cour, prévenue à tems de ſa marche, avoit fait défiler des troupes du côté d'Aſtrakhan, & l'on fit dire à l'Ambaſſadeur Perſan qu'il falloit, pour ſe rendre à Moskou, traverſer un grand déſert; qu'on ne pourroit fournir des vivres à tout le monde qu'il avoit amené; & qu'on le prioit de ne garder à ſa ſuite que trois mille hommes. Il envoya un courier à ſon maître & reçut ordre de ſe conformer aux intentions de la Ruſſie. Quoiqu'il eût été expédié par Thamas-Kouli-Khan dès le commencement de l'année 1740, ces délais ne lui permirent d'arriver à Pétersbourg que dans le mois de Juillet de l'année ſuivante. Il fit ſon entrée à la tête de trois mille hommes à cheval, & ſuivi de quatorze éléphans que le Chakh envoyoit à l'Empereur & aux grands Seigneurs de la Cour. Les autres préſens étoient conſidérables; il y avoit ſur-tout une grande quantité de gros diamans, mais ils n'étoient pas brillantés.

Ce fut en 1741 que la ſucceſſion de l'Empereur Charles VI fit prendre les armes à toute l'Europe. La France craignoit avec raiſon que la Ruſſie ſe déclarât pour les intérets de Marie-Théreſe, fille du défunt Empereur. On croit que, pour occuper cette Puiſſance, le

cabinet de Verſailles engagea la Suède
1741. à l'attaquer en Finlande. La guerre entre la Suède & la Ruſſie fut déclarée à Stockholm le 1 Août. Mais les Suédois n'étoient plus ces terribles compagnons de Charles XII qui faiſoient trembler le Nord : ils montrèrent peu de conduite, & même peu de valeur. Dès l'ouverture de la campagne, les Ruſſes, commandés par le Feldt-Maréchal Laſcy, battirent les Suédois près de Vilmanſtrand, prirent la ville & pourſuivirent l'armée ennemie.

La Suède n'avoit aucun prétexte plauſible d'attaquer une Puiſſance qui avoit religieuſement obſervé les conditions du dernier traité de paix : auſſi déclara-t-elle dans un manifeſte qu'elle ne faiſoit point la guerre à la nation, & qu'au contraire elle ne prenoit les armes que pour la délivrer de la tyrannie des étrangers.

Il étoit vrai cependant que la Ruſſie étoit loin de gémir ſous un joug tyrannique : jamais elle n'avoit joui d'un gouvernement plus doux. Moins brillante que ſous le règne de Pierre I, elle étoit bien plus heureuſe. Ennemie de toute rigueur, la Régente ne ſe plaiſoit qu'à répandre des graces, & trop peu capable d'imprimer de la crainte, elle méritoit de s'attacher la nation par ſes bienfaits. Heureuſe, ſi ſon aveugle ſécurité

ne lui avoit pas caché les trames qui s'ourdiſſoient contre elle, & ſi plus d'activité lui avoit permis de prévenir des ennemis peu habiles à couvrir leurs deſſeins. 1741.

Elle accordoit toute ſa confiance & toute ſa faveur à Julie de Mengden, l'une de ſes filles d'honneur. Julie, élevée à la campagne dans les ſoins économiques du ménage, comme le ſont ordinairement les filles des gentilshommes Livoniens, étoit peu propre à gouverner l'eſprit d'une Princeſſe, Régente d'un grand Empire. Naturellement indolente, elle n'inſpiroit à ſa maitreſſe que la molle inactivité. La Régente, renfermée dans la ſolitude de ſes appartemens, laiſſoit ſouvent languir les affaires les plus importantes. Dans le déshabillé le plus ſimple & coëffée d'un mouchoir, elle n'admettoit auprès d'elle que les amis & les parens de la favorite, & quelques miniſtres étrangers qui venoient faire ſa partie de jeu. Les grands ſe voyoient avec chagrin éloignés de la Cour, & le Prince de Brunſvick voyoit avec encore plus de douleur l'aſcendant que Julie prenoit ſur ſon épouſe. Il fit ſes plaintes, elles furent mal reçues: il en réſulta des querelles de ménage, & la Régente étoit diſtraite, par ces miſérables altercations, de l'attention qu'elle devoit aux affaires de l'Empire & à ſa propre ſûreté.

1741. On dit qu'une affaire de galanterie lioit encore plus étoitement la Régente à sa favorite : elle s'étoit attachée depuis quelques années au Comte de Lynar, ministre des Pologne. La dernière Impératrice & Biren s'étoient apperçus de cette intrigue, & l'on avoit demandé à la Cour de Varsovie le rappel de son Ambassadeur. Mais la Régente, devenue dépositaire de l'autorité, crut pouvoir se livrer à un attachement qu'avoit entretenu la contrainte. La complaisante Julie, attentive à cacher la foiblesse de sa maîtresse, proposa d'épouser Lynar ; & la Princesse, en faveur de ce mariage, lui donnoit de belles terres en Livonie. Les promesses de mariage étoient faites : le Comte se rendoit assidument dans l'appartement de sa future épouse, & c'étoit là que, sans scandale, il voyoit librement la Régente.

Il ne règnoit pas plus d'harmonie entre les ministres qu'entre la Grande Duchesse & son époux. Le comte Osterman avoit toute la confiance du Prince, & Golovkin toute celle de la Princesse. C'étoit par lui qu'elle faisoit expédier toutes les grandes affaires à l'insu d'Osterman & sans la participation de son époux.

Pendant que la Cour étoit occupée de ces intrigues & de ces dissentions, on travailloit à réveiller l'ambition dans l'a-

me douce & peu énergique d'Élisabeth.
Mécontente & tranquille sous le dernier 1741.
règne, elle forma moins qu'elle ne laissa se former en sa faveur un parti foible & inactif comme elle. Comme il ne fit & ne tenta rien, il lui fut aisé de rester inconnu.

Aprés la chûte de Biren, la Princesse reprit ses projets encore mal formés. Elle y fut engagée par l'inquiétude de L'estocq, chirurgien d'origine françoise, attaché au service d'Élisabeth, & par les intrigues du Marquis de la Chétardie, Ambassadeur de France, qui cherchoit à brouiller en Russie, pour laisser un allié de moins à l'héritière de Charles VI. Mais ce qui la tira sur-tout de sa langueur, ce fut un dessein que la Régente avoit formé sur elle.

La Grande Duchesse avoit engagé la noblesse de Courlande à élire, à la place de Biren, le Prince Louis de Brunsvick, frère de son époux. Les Courlandois, trop voisins de la Russie pour hasarder de lui déplaire, ne purent se refuser à la recommandation de la Régente, & ne firent aucune attention aux protestations du Comte de Saxe, qu'ils avoient élu d'une voix unanime en 1727. Le nouveau Duc de Courlande vint à Pétersbourg, & la Grande Duchesse résolut de lui faire épouser Élisabeth. Cette Princesse tendre & née pour l'amour, avoit

le plus grand éloignement pour des nœuds
1741. indiſſolubles, & la crainte de s'y voir engagée lui fit prendre un parti dont l'auroit éloignée ſon indolence naturelle & ſa haine pour le travail.

Elle manquoit d'argent; l'Ambaſſadeur de France y pourvut, dirigea ſon parti, & la fit entrer en correſpondance avec la Suède: elle contribua à faire déclarer cette Puiſſance contre la Ruſſie, & commença par attirer le fléau de la guerre ſur ſa patrie qu'elle vouloit gouverner.

Si un eſprit d'aveuglement & de vertige ne s'étoit pas emparé de la Cour, la conſpiration devoit être découverte, & la fille de Pierre I eût été convaincue de crime d'État. Son parti multiplioit les fautes. Leſtocq, imprudent, indiſcret, léger, fier d'être quelque choſe dans un parti, curieux de laiſſer appercevoir qu'il étoit un homme d'importance, diſoit hautement dans les cafés qu'on verroit bientôt de grands changemens à la Cour. Il ne cachoit pas ſi bien ſes liaiſons avec la Chétardie, que la Régente elle-même n'en fût inſtruite. La plûpart des autres conjurés étoient des ſoldats, adonnés à l'ivrognerie, incapables de garder un ſecret; ils avoient été engagés dans le complot par un certain Grunſtein, qui, de marchand banqueroutier, devenu ſoldat dans le régiment Préobrajenski, ne ſe conduiſoit pas mieux ſous les

armes qu'il n'avoit fait dans la boutique.

Élisabeth elle-même ne savoit pas s'observer, & elle se seroit fait arrêter sous un gouvernement plus soupçonneux. Souvent elle alloit se promener dans le quartier des casernes des gardes. De simples soldats se plaçoient derrière son traîneau, s'entretenoient familièrement avec elle dans les rues de Pétersbourg: tous les jours on voyoit des grenadiers dans son palais, & elle se rendoit plus populaire que la prudence ne devoit le lui permettre. 1741.

Mais les fautes de la Cour étoient plus grandes encore que celles des conjurés. On n'avoit pas pensé à corriger cette négligence des gardes, qu'on avoit dû reconnoître quand on arrêta Biren. On recevoit des avis importans sur la conspiration; il ne falloit qu'un peu de soin pour remonter à la source, & on les négligeoit. Un jour le comte Osterman, malade, se fait transporter chez la Régente pour l'informer des conférences secrètes de Lestocq avec le Marquis de la Chétardie. Elle l'écoute avec distraction, &, au lieu de lui répondre, elle s'amuse à lui montrer un habit qu'elle vient de recevoir pour le petit Empereur.

Son amitié pour Élisabeth la porte à se trahir elle-même auprès de cette Princesse. Le 4 Décembre, jour d'appartement, elle l'attire à part dans un cabi-

net, lui confie qu'elle a reçu plusieurs
1741. avis contr'elle ; qu'on lui a rapporté que Lestocq avoit des conférences avec le ministre de France ; qu'elle n'a pas voulu ajouter foi à ces rapports ; mais qu'à la fin elle pourroit se voir obligée de faire arrêter Lestocq, pour tirer de lui la vérité. La douce Élisabeth ne se déconcerta point : elle protesta qu'elle n'avoit jamais eu la moindre pensée de rien entreprendre contre la Grande Duchesse & contre son fils ; qu'elle avoit trop de religion pour enfreindre le serment de fidélité qu'elle leur avoit fait ; & que Lestocq n'étoit jamais entré dans l'hôtel de l'Ambassadeur de France. Cela étoit vrai ; mais il ne l'étoit pas moins, qu'il avoit ailleurs des entretiens secrets avec lui. Enfin elle se plaignit de la noirceur de ses ennemis, s'attendrit, versa des larmes perfides, &, par son air d'innocence, elle eut l'art de persuader la trop crédule Régente.

Retournée à son palais, Élisabeth fit part à Lestocq de cet entretien. Il auroit voulu pouvoir, la même nuit, prévenir le danger ; mais les conjurés étoient dispersés dans différens quartiers de la ville, on ne pouvoit les avertir assez tôt, & l'affaire fut remise à la nuit suivante.

Une autre circonstance obligeoit d'en hâter l'exécution. Trois bataillons des

gardes avoient ordre de ſe tenir prêts à joindre l'armée de Vybourg. Pluſieurs des conjurés ſervoient dans ces bataillons. Leur abſence auroit affoibli le parti, & pouvoit y répandre le découragement. 1741.

Le lendemain matin, Leſtocq ſe rendit, ſuivant ſa coutume, chez Éliſabeth. Elle étoit à ſa toilette. Il trouva ſur la table une carte, y deſſina une roue & une couronne, & préſentant cette carte à la Princeſſe : „ Point de milieu, Madame, lui dit-il ; l'une pour vous, ou „ l'autre pour moi ". Cette bruſque obſervation fixa toutes les irréſolutions d'Éliſabeth.

Leſtocq avoit averti tout le parti ; le ſoir étoit arrivé, dans quelques heures la conſpiration alloit éclater : le Prince Ulrik, l'époux de la Régente, eſt averti qu'un grand danger le menace, qu'Éliſabeth conſpire. Il communique ces avis à ſon épouſe, il lui dit qu'il va donner ordre de placer des piquets dans les rues. La Grande Ducheſſe l'en empêche, lui répond de l'innocence de la Princeſſe, l'aſſure que la contenance ferme d'Éliſabeth, ſa juſtification, ſes larmes, ont plus de force que tous les vains bruits qui ſe répandent contr'elle ; & le foible généraliſſime, qui, d'un ſeul mot, pouvoit rendre inutile l'entrepriſe des conjurés, ne donne aucun ordre, & reſte

dans l'inaction par complaisance pour son
1741. épouse.

6 Décembre. A minuit, Élisabeth, accompagnée de Lestocq & de Vorontsof, se rend à la caserne des grenadiers Préobrajenski. Les trente conjurés de ce régiment rassemblent jusqu'à trois cents hommes, bas officiers & soldats. La Princesse leur fait part de son dessein : ils jurent de mourir pour elle, arrêtent l'officier qui couchoit dans les casernes, & prêtent serment à la Princesse. Elle se met à leur tête, & marche au palais. Elle se confie aux officiers qui y sont de garde, & ils la laissent agir. Des sentinelles sont posées à toutes les portes, à toutes les avenues. Trente soldats pénètrent en tumulte jusqu'à l'appartement où couchoient, dans un même lit, la Grande Duchesse & son époux. Ils ordonnent à cette Princesse, au nom d'Élisabeth, de se lever & de les suivre. A peine lui laisse-t-on le tems de se couvrir de quelques hardes. Elle demande à parler à Élisabeth, & est durement refusée. Le Prince voit entraîner par des soldats sa malheureuse épouse, & sent amèrement qu'il l'a perdue, qu'il s'est perdu lui-même, pour avoir trop partagé la noble & aimable sécurité de cette Princesse. Tiré de son lit par deux grenadiers, mal enveloppé dans des couvertures, il est transporté jusqu'à un traîneau. Le jeune Empereur,

foible enfant, également incapable de sentir sa grandeur passée, & l'infortune 1741.
qui l'attendoit, étoit plongé dans un doux sommeil. Les soldats passent dans son appartemment. Ils avoient ordre de respecter le sommeil de l'innocence: ils attendent autour de son berceau. Ivan se réveille au bout d'une heure. Tous veulent à l'envi s'emparer de cet enfant, qui, peu d'instant auparavant, étoit leur maître. Ivan, effrayé, jette des cris à la vue des soldats. Sa nourrice accourt; désolée & tremblante, elle le prend dans ses bras, & les grenadiers l'emmenent. La favorite Julie est aussi transportée, avec les Princes & les Princesses au palais d'Élisabeth.

Ainsi la Régente, qui avoit lié avec le vice chancelier Golouvkin, la partie de se faire déclarer Impératrice, tomba dans la plus cruelle disgrace quelques jours avant celui où elle devoit être placée sur le trône. Son parti devoit l'élever au rang suprême le 18 Décembre, jour de l'anniversaire de sa naissace. Elle s'étoit endormie, sans doute, en s'occupant de sa prochaine grandeur; mais le reste de sa vie devoit être consacré à l'infortune.

En même tems plusieurs détachemens arrêtoient le Maréchal de Munich; le Comte, son fils, Grand Maître de la maison de la Régente; les comtes

Osterman, Golovkin, Lœvenvolde, le
1741. Baron de Mengden, & plusieurs autres personnes d'un rang inférieur. Sans doute, le comte de Lynar, cet ancien Ambassadeur de Pologne, trop cher à la Grande Duchesse, eût été enveloppé dans la même disgrace: mais il étoit allé arranger ses affaires dans son pays, espérant revenir bientôt épouser Julie de Mengden.

Le Sénat & tous les Grands de l'Empire furent appelés auprès d'Élisabeth: les troupes furent assemblées, dès le point du jour, devant le palais: l'avènement de la nouvelle Impératrice fut déclaré, & elle reçut les sermens. Mais cet évènement, annoncé dans la ville, n'y répandit point cette joie qu'avoit excitée la chûte de Biren. Quelques particuliers avoient fait la révolution par intérêt, par inconstance: mais la nation ne l'avoit pas desirée. Elle sentoit son bonheur sous les douces loix de la Régente, & ne savoit pas ce qu'elle devoit attendre d'un gouvernement nouveau. Chacun craignoit ou pour soi-même ou pour quelqu'un de sa famille, & la morne consternation étoit répandue sur tous les visages. Le premier qui eût osé se mettre à la tête de quelques troupes, auroit rétabli la Grande Duchesse.

1741.

ÉLISHBETH PÉTROVNA.

Le jour même de ſon avènement, Éliſabeth déclara par un manifeſte, qu'en qualité d'héritière de Pierre I, ſon, père, elle avoit pris poſſeſſion du trône de ſes ancètres, & chaſſé les uſurpateurs.

La Régente, le jeune Ivan, méritoient-ils ce titre odieux? L'impératrice Anne, tante de la Régente, & fille du frère aîné de Pierre I, étoit donc auſſi une uſurpatrice? C'eſt ce que perſonne n'a penſé.

Pierre I avoit fait jurer à ſes ſujets de reconnoître pour héritier du trône celui qu'il plairoit au ſouverain de choiſir. Conformément à cette loi, Catherine I put choiſir Pierre II pour ſon héritier: mais elle ne pouvoit, comme elle le fit, nommer des héritiers à ce Prince, puiſque, par la loi, il devoit lui-même choiſir ſon ſucceſſeur. Ainſi, dès qu'il monta ſur le trône, toutes les autres diſpoſitions de Catherine, en faveur de la Princeſſe de Holſtein, & d'Eliſabeth, devinrent nulles.

Pierre II, qui ſeul auroit eu le droit de nommer ſon héritier, s'il eût été majeur, mourut dans ſa minorité. C'étoit

donc à la nation à diſpoſer du trône. La
1741. Princeſſe de Holſtein étoit morte : elle avoit laiſſé un fils, mais on ne penſa pas à faire venir d'Allemagne un enfant à peine ſorti du berceau, pour lui mettre la couronne ſur la tête. La Princeſſe Éliſabeth étoit jeune : elle pouvoit, en ſe mariant, donner à la Ruſſie un maître qu'on n'auroit pas choiſi. Le Haut Conſeil, le Sénat, l'État Général, comme repréſentans de la nation, lui donnèrent l'excluſion.

Il ſemble qu'ils prirent un parti fort ſage. Les deux derniers Empereurs, fils d'Alexis, n'avoient laiſſé que des filles. C'étoit entr'elles qu'il falloit choiſir une ſouveraine : il étoit conforme aux loix de la nature, à l'uſage de la nation, de la choiſir dans la branche aînée. C'eſt ce que firent les repréſentans de la nation : appelée par eux, Anne monta ſur le trône.

Anne auroit dû avoir pour héritière naturelle la Princeſſe de Brunſvick, ſa nièce : mais la loi de Pierre I ſubſiſtoit toujours : l'Impératrice pouvoit choiſir, & elle choiſit le fils de ſa nièce, le petit Ivan. Il ne fut point un uſurpateur, puiſqu'il avoit été nommé par celle qui avoit droit de le choiſir. La ſucceſſion, depuis Catherine Première juſqu'à cet Ivan, peut paroître bizarre ; mais elle étoit con-

forme à la loi de Pierre I, qui avoit tout brouillé. 1741.

Elisabeth, par un autre manifeste dans lequel elle cherchoit à démontrer la justice de son droit, déclara que la Princesse Anne, son époux & ses enfans seroient envoyés en Allemagne. On les fit partir en effet de Petersbourg: mais on sut inspirer des craintes à l'Impératrice; elle les fit arêter à Riga, lorsque ces infortunés étoient prêts à sortir des limites de l'Empire, & à recouvrer du moins la liberté après tout ce qu'ils avoient perdu. Ils furent renfermés dans la citadelle, & y restèrent dix-huit mois. Dès-la ils furent transféré à Dünamünd, ramenés ensuite en Russie, & gardés d'abord à Raninbourg; où on les sépara d'Ivan, qui fut transféré au château de Schlüsselbourg. Eux-mêmes furent encore transportés à Kolmogory, dans une isle de la Dvina septentrionale, près de ce golphe à qui ses glaces presque continuelles ont mérité le nom de mer Blanche, enfin à moins de trois degrés du cercle polaire.

Dans cette dure captivité, Anne eut encore plusieurs fois le malheur de devenir mère: elle mourut en couche en 1746. Quoiqu'on l'eût traitée durement pendant sa vie; quoiqu'on eût affecté de regarder ses droits comme usurpés, on fit apporter son corps à Pétersbourg;

elle fut exposée publiquement, & on
1741. lui baisa la main en qualité de Grande Duchesse. Cette circonstance suffit pour détromper ceux qui voudroient croire encore qu'on a pu enterrer une buche à la place de la Grande Duchesse, épouse d'Alexis; elle qui est morte au milieu de la Cour, chérie de son beau-père, & à qui on n'a pu refuser les honneurs dus à son rang.

Le Prince de Brunsvick vient de mourir, (en 1780) après trente-neuf ans de détention, & les Princesses ses filles ont été enfin rendues à la patrie de leurs ancêtres.

On nomma une commission pour juger Osterman, Munich, Golovkin, Mengden & Loévenvold. Tous avoient exercé des emplois d'où l'on ne sort jamais innocent; mais on vouloit qu'ils fussent criminels d'État. On accusoit Osterman d'avoir contribué, par ses cabales, à l'élection de l'Impératrice Anne; & il avoit au contraire évité, sous le prétexte d'une maladie, de prendre alors aucune part aux affaires. On lui reprochoit d'avoir supprimé le testament de Catherine, & ce testament étoit dans tous les papiers publics. D'ailleurs, pour le rendre valide, il auroit fallu que Catherine eût abrogé la loi de Pierre I.

Les accusations dont on chargea Mu-

nich n'étoient pas mieux fondées. On alla jusqu'à lui faire un crime de ce qu'il avoit péri bien des soldats dans ses expéditions militaires: il répondit qu'on ne travailloit pas le bois sans faire des copeaux. Impatienté enfin de toutes les questions de ses Juges: „Dressez vous-„ mêmes, leur dit-il, les réponses que „ vous voulez que je fasse, & je les „ signerai ". On le prit au mot, & c'est ainsi que son procès fut instruit. Le véritable crime de tous ces accusés étoit d'avoir bien servi l'Impératrice Anne. 1741.

Si le procès fut ridicule, la sentence fut atroce. Osterman fut condamné à périr du supplice de la roue, Munich à être écartelé, Golovkin, Loevenvold, Mengden, à avoir la tête tranchée. Quand tous les griefs contenus au procès, & qui furent rendus publics, auroient été bien avérés, les accusés n'auroient pas mérité les supplices auxquels on les condamnoit. L'Impératrice leur fit grace de la vie, & jura que personne ne seroit puni de mort pendant son règne. Ils furent exilés dans plusieurs endroits de la Sibérie, & Munich occupa à Pélym la maison dont il avoit fait le dessein pour Biren. Osterman, Munich, Loevenvold, surpportèrent leur malheur avec courage, & les autres avec pusillanimité.

Il restoit un procès bien plus difficile à faire, celui du jeune Comte Munich.

C'étoit chercher des crimes à la vertu :
1741. cependant on vouloit le punir. On l'accusa enfin de n'avoir pas ignoré que la Régente vouloit se déclarer Impératrice. Il fut condamné à quitter le cordon de Saint-Alexandre, & relégué à Vologda, avec douze cents roubles (deux mille écus) de pension.

Ce tems de rigueurs fut aussi celui des récompenses ; les gentilshommes de la chambre d'Élisabeth reçurent la clef de Chambellans. Le chirurgien Lestocq fut déclaré premier médecin de la Cour, président du collége de médecine, & conseiller-privé actuel, titre qui donne le rang de général en chef. D'abord timide, il se renferma dans les fonctions de premier médecin : mais bientôt, enhardi par la confiance de sa souveraine, il prit plaisir à s'immiscer dans les affaires, donna librement son avis, prétendit même entrer au conseil, & s'attira un refus. Par son crédit, il fit donner la place de vice-chancelier à Bestouchef, ministre sous l'Impératrice Anne, ami de Biren, arrêté avec lui, & relâché sans rentrer en grace. Lestocq choqua dans la suite son puissant protégé par ses étourderies, l'aigrit par ses railleries amères & par ses discours outrageans ; fut arrêté enfin en 1748 sans être coupable, & relégué à Oustioug-Véliki dans le gouvernement d'Arkhangel. Quelques heu-

res avant d'être arrêté, il avoit eu une longue explication avec Élisabeth, qui l'avoit écouté avec un air d'intérêt & de bonté, & l'avoit assuré de sa protection & de ses bonnes graces. Il ne fut rappelé que sous le règne de Pierre III, & rentra dans ses charges; sans pouvoir recouvrer ses biens. 1741.

Toute la compagnie des grenadiers du régiment Préobrajenski fut annoblie: les simples soldats eurent le rang de lieutenans. Le banqueroutier Grunstein fut fait aide-de camp de ce corps, avec le rang de Brigadier. Il finit par être puni du supplice du knout, & exilé dans une terre que l'Impératrice lui avoit donnée.

Cependant, parvenue au trône par une révolution, Élisabeth pouvoit craindre qu'une autre révolution ne l'en fit tomber. Elle avoit tâché d'établir la justice de son droit par un manifeste: mais, de bonne foi avec elle-même, elle sentoit bien que le Duc de Holstein, 1742. fils de sa sœur aînée, avoit droit de règner avant elle, & pourroit être appelé par un parti. Elle aima mieux l'appeler elle-même & le désigna pour son successeur. Il arriva en Russie au commencement de l'année 1742, embrassa quelques mois après le rit grec, qui seul pouvoit lui permettre de monter sur le trône, & reçut le titre de Grand Prince, que nous changeons en celui de Grand

Duc. Tous les États lui prêtèrent ferment
1742. de fidélité. Il s'apeloit Charles-Pierre-Ulric; mais, en renouvelant fon baptême dans la religion grecque, il ne conferva que le nom de Pierre, fuivant l'ufage de Ruffie, qui ne permet pas d'en porter plufieurs.

Par ces difpofitions, elle s'affura la paix dans l'intérieur de fon Empire; mais elle n'en jouiffoit pas au dehors. Les Suédois, qui avoient paru ne s'armer contre la Ruffie, que pour la délivrer de la domination des étrangers, eux qui fembloient n'avoir combattu que pour Élifabeth, devinrent fes ennemis quand elle fut fur le trône: c'eft qu'elle refufa de leur accorder ce qu'ils demandoient pour un fervice qu'ils ne lui avoient pas rendu. Ils vouloient qu'elle leur reftituât Vybourg, & toute la Finlande: elle leur offrit de l'argent, & fut refufée.

Obligée de continuer la guerre, elle affembla fes généraux. L'Ataman des Kofaque du Don, chef d'une milice qu'il falloit ménager, fut appelé avec les autres. „ Madame, dit-il à l'Impéra-
„ trice, fi l'Empereur, votre père, eût
„ fuivi mes confeils, les Suédois ne vous
„ feroient pas la guerre aujourd'hui. Et
„ que falloit-il donc faire, demanda
„ l'Impératrice? Quand les Ruffes ont
„ pénétré dans la Suède, répondit l'A-
„ taman, il falloit amener ici la popu-

„ lace Suédoiſe, & égorger le reſte". 1742.
Éliſabeth ſourit du diſcours du barbare, & vouloit enſuite lui faire ſentir la cruauté de ſacrifier tant de miliers d'hommes. „Eh! Madame, dit l'Ataman, ils „ ſont bien morts ſans cela". Combien d'hommes féroces, qui ne ſont pas des Koſaques, font périr lentement des malheureux, & étouffent le cri de la pitié, par la raiſon que leurs victimes mourroient bien ſans cela !

Les Suédois ne continuèrent pas la guerre mieux qu'ils ne l'avoient commencée. Ils abandonnèrent Fridriks-Hams, lorſque les Ruſſes ſe préparoient à en faire le ſiége. Fortifiés, au nombre de dix-ſept mille, dans des retranchemens qui paroiſſent inexpugnables, ils capitulèrent, à des conditions honteuſes, avec le maréchal de Laſcy, qui n'avoit guères que le même nombre de ſoldats, & qui n'auroit pu les attaquer ſans témérité. Ils lui livrèrent leurs armes & leurs chevaux.

L'âge avancé du Roi de Suède obligeoit à lui choiſir un ſucceſſeur, & les États crurent accélérer la paix, en nommant le Duc de Holſtein. Quand les Ambaſſadeurs Suédois vinrent lui offrir l'eſpérance du trône de Suède, il avoit été déclaré la veille héritier d'Éliſabeth. Il refuſa. Sa triſte deſtinée le forçoit à régner ſur la Ruſſie.

La paix entre la Ruſſie & la Suède
1743. ne fut conclue que vers le milieu de l'année 1743.

La guerre duroit encore, lorſqu'il ſe forma, au milieu de la Cour, une conſpiration contre Éliſabeth. Elle étoit dirigée par le marquis de Botta, envoyé de la Reine de Hongrie à Berlin, & auparavant miniſtre de cette Princeſſe en Ruſſie. Il avoit lié cette intrigue lorſqu'il étoit encore à Pétersbourg. Les principaux conjurés étoient Lapoukhin, commiſſaire général de la marine, de cette même maiſon qui avoit donné une épouſe à Prierre I : ſa femme, maîtreſſe du comte Loevenvold, exilé à l'avènement d'Éliſabeth : Madame Beſtouchef, belle-ſœur du Grand Chancelier, ſœur du Vice Chancelier Gouloukin, relégué en Sibérie : le chambellan Lilienfeldt, & ſa femme le lieutenant Lapoukhin, & quelques autres perſonnes de moindre conſidération. Madame Lapoukhin, l'une des plus belles femmes de la Cour, & Madame Beſtouchef, tendrement attachée à ſa famille, voyoient avec douleur, l'une ſon frère, l'autre ſon amant, languir dans des exils rigoureux. Les conjurés n'avoient point de plan arrêté, ſe raſſembloient pour ſe répandre en imprécations contre l'Impératrice, & en étoient encore à chercher quelqu'un capable d'entreprendre une nouvelle révolu-

lution. Le Marquis de Botta les animoit par sa correspondance: il leur faisoit espérer l'appui de la Reine de Hongrie: &, quoique le Roi de Prusse n'eût rien pénétré de cette intrigue, Botta leur assuroit que ce Prince desiroit ardemment de voir finir la détention du Prince de Brunswick, son beau-frère, & d'apprendre le rétablissement du jeune Ivan, qu'il regardoit comme son neveu. 1743.

Les conjurés n'avoient pas moins d'imprudence que d'irrésolution. Le Lieutenant Colonel Lapoukhin, étant un jour à table avec quelques officiers, s'avisa de porter la santé du jeune Empereur, & ne se ménagea pas dans ses propos contre Élisabeth. Cette indiscrétion fut aussitôt rapportée à la souveraine. On ordonna aux dénonciateurs de se lier avec les coupables, & de partager en apparence leurs sentimens, pour pénétrer leur secret.

Cela ne fut pas difficile: les conjurés ne savoient se défier de personne, & se livrèrent d'eux-mêmes aux premiers qui feignirent de penser comme eux.

Élisabeth, en punissant les coupables, satisfaisoit en même tems une petite passion qui n'étoit pas étrangère à son cœur; la jalousie. Elle avoit la foiblesse de vouloir être la plus belle femme de l'Europe, & haïssoit, dans la belle Lapoukhin, une rivale qui méritoit de lui enlever des

suffrages, & qu'on a vue, sous un au-
1743. tre règne, reparoître encore belle dans un âge avancé, après dix-huit années de souffrance: Lapoukhin, sa femme, son fils, madame Bestouchef, reçurent le knout, eurent le bout de la langue coupé, & furent envoyés en Sibérie. Madame Lapoukhin, qui se débattit avec le boureau qui devoit lui couper la langue, fut plus maltraitée que les autres. Cependant après son supplice, elle pouvoit encore se faire entendre des personnes qui avoient une grande habitude de vivre avec elle. On a prétendu que les conjurés avoient suborné un domestique, qui devoit assassiner l'Impératrice; mais ce bruit de ville n'a jamais été confirmé.

Cette conspiration, ou plutôt cette intrigue, sembloit devoir brouiller les Cours de Vienne & de Russie. Mais la Reine de Hongrie désavoua tout, le marquis de Botta fut rappelé de Berlin, & renfermé quelque tems dans une forteresse; Bestouchef fut gagné, & reconcilia les deux Impératrices. Mais celle de Russie conserva toujours les plus fortes préventions, & une haine personnelle contre le Roi de Prusse. Cette passion particulière de la souveraine fera dans la suite entrer la Russie dans une guerre qui ne pourra lui procurer aucun avantage.

Élisabeth avoit nommé son successeur : elle lui choisit pour épouse Sophie-Auguste, fille de Christian-Auguste, Prince règnant d'Anhalt-Zerbst. La jeune Princesse fut amenée à Moskou par Jeanne-Élisabeth, sa mère, née Princesse de Holstein-Gottorp. Sophie embrassa la religion Grecque; l'Impératrice lui donna le nom de Catherine Alexéievna, & le mariage fut célébré avec beaucoup de pompe. De cette union, longtems stérile, est né, le premier Octobre 1754, le Grand Duc Paul Pétrovitch, aujourd'hui héritier présomptif du trône.

1743. 1744. 20 Septembre. V. style. 1754.

Quelques terres incultes de l'Amérique septentrionale, disputées par les Anglois & par les François, allumèrent la guerre entre ces deux Puissances, toujours émules, toujours ennemies, quoique forcées de s'estimer mutuellement; & peut-être, à des titres différens, toutes deux également respectables. L'Impératrice-Reine se déclara pour la France, longtems son ennemie, & qui avoit voulu la priver d'une riche portion de l'héritage de ses pères. Le Roi de Prusse, inconstant allié de la France, se déclara pour l'Angleterre, parce qu'il avoit découvert les desseins que les Cours de Vienne & de Dresde formoient contre lui : Élisabeth prit le parti de ces deux Cours, parce

qu'elle continuoit de haïr le Roi de
1756. Prusse.

Mais le Grand Duc aimoit ce Monarque, les ministres, les généraux, étoient partagés entre le devoir d'obéir à la souveraine, & la crainte de déplaire à son héritier. La guerre se fit mal, les succès devinrent inutiles, parce qu'on ne vouloit pas en profiter, & c'est en partie ce qui sauva le Roi de Prusse. L'Europe, qui admiroit le génie, les talens, & le courage de ce Prince, avoit prédit sa ruine en lui voyant tant d'ennemis.

1757. L'armée Russe commandée par le Feld-Maréchal Apraxin, entra, en 1757, dans les États du Roi de Prusse, & s'empara de Mémel. Elle fut victorieuse près de Groff-Jagersdorff, malgré l'habileté du général Lehvald, & la fermeté & l'excellente discipline des troupes Prussiennes: elle resta maîtresse du champ de bataille couvert des corps de trois mille ennemis, & gagna vingt-neuf pièces de canon. Mais la suite d'une victoire si brillante fut qu'Apraxin se replia vers la Pologne & la Courlande, & fit prendre à ses troupes des quartiers d'hiver.

On lui fit son procès: mais les juges, qui n'osèrent le trouver coupable, le déclarèrent absous du crime capital. Il mourut d'apoplexie avant que son affaire fût terminée.

Le chancelier Bestouchef, accusé d'abus d'autorité, de désobéissance aux ordre de sa souveraine, & d'affectation d'un pouvoir absolu; chargé d'avoir tenté de donner à l'Impératrice de mauvaises impressions contre le Grand Duc & la Grande Duchesse, & au Grand Duc & à la Grande Duchesse, contre l'Impératrice, fut dépouillé de toutes ses charges, & exilé dans une de ses terres. On lui reprochoit d'avoir contribué à retarder les opérations de l'armée contre le Roi de Prusse. Vorontsof le remplaça, plus aimé, moins brillant, non moins habile, & qu'une solide réputation de probité rendoit respectable. 1757.

Apraxin fut remplacé par le général Fermer, qui prit Kœnigsberg, capitale du royaume de Prusse, & mit tout le pays à contribution, s'empara de Custrin, & gagna près de cette ville, sur les troupes Prussiennes, une bataille qui fut disputée pendant deux jours. Mais il demanda sa retraite l'année suivante, sous le prétexte de l'affoiblissement de sa santé; & en effet, dans la crainte que le Grand Duc ne le punît un jour, d'avoir osé vaincre les amis de ce Prince. 1758. 25 & 26 Août.

Soltykof prit le commandement: à la confiance de sa souveraine, il joignoit l'amour des soldats. Il avoit ordre d'agir de concert avec les généraux de l'Impé- 1759.

ratrice Reine. Attaqué près de Croffen,
1759. il réfifte pendant quatre heures aux efforts toujours redoublés des Pruffiens, ne fe laiffe point entamer, leur tue quinze cents hommes, en bleffe le double, & les force enfin à lui abandonner vingt-neuf pièces de canon, fix drapeaux, trois étendards, & une victoire complète. Il marche à Francfort fur l'Oder, s'empare, & envoie des détachemens jufques aux portes de Berlin. Le Roi de Pruffe veut au moins s'oppofer à la jonction des Ruffes & des Autrichiens : il n'arrive à deux lieues de Francfort, que pour voir les généraux Laudon & Haddick, fe réunir au comte de Soltykof.

Une bataille s'engage le 12 Août, près de Cunersdorff, dont elle porte le nom. Malgré la réfiftance des Ruffes, le Roi a l'avantage pendant quelques heures : mais il le perd, dit-on, par un excès d'impatience. Après un combat de huit heures, les Pruffiens prennent la fuite, & Soltykof eft vainqueur d'un héros. Il gagne vingt-cinq drapeaux, deux étendards, près de deux cents pièces de canon, & des munitions de toute efpèce. Près de cinq mille prifonniers reftent entre fes mains, & il reçoit plus de deux mille déferteurs. Le Roi de Pruffe eut près de huit mille morts, & les Ruffes moins de trois mille. Mais Soltykof devoit fe concerter avec les Autrichiens, & des ar-

mées combinées font presque toujours moins que ne feroit une seule. On n'acquit, par la bataille de Cunersdorff, que de la gloire. 1759.

L'année suivante, le général comte Tottlében, entre à Berlin, fait la garnison prisonnière de guerre, & met la ville à contribution. Les Russes entreprennent, & sont obligés de lever le siége de Colberg. 1760.

Boutourlin eut en 1761 le commandement de l'armée : l'histoire ne doit pas se charger des détails de cette campagne, dont il n'est rien résulté. Roumiantsof, plus heureux, prit Colberg, après un siége long & meurtrier. 1761.

Lorsque la nouvelle de cette conquête fut apportée à Pétersbourg, l'Impératrice touchoit à la fin de sa vie. Elle mourut le 29 Décembre, âgée de cinquante deux ans, après vingt ans de règne. Elle est née, & parvenue au trône, & est morte dans le mois de Décembre. La postérité doit révérer & chérir la mémoire de cette Princesse qui aimoit l'humanité. Elle versoit des larmes sur le lauriers sanglans de ses Généraux. Quand on lui apportoit la nouvelle de quelque victoire remportée par ses armes : „ Eh ! que „ m'importe, disoit-elle en soupirant, „ que m'importe une gloire achetée par „ le sang de tant de malheureux " ? Des personnes qui ont bien connu son cabi-

net, m'ont assuré qu'elle avoit projeté
1761. plusieurs des grandes choses qui ont été depuis exécutées.

La Russie lui doit la fondation de l'université de Moskou & de l'académie des beaux arts de Pétersbourg. Dans ces deux établissemens, la jeunesse est élevée dans les lettres ou dans les arts, & logée, entretenue, nourrie aux frais du gouvernement. C'est M. Chouvalof, à présent Grand Chambellan de l'Empire, qui en a dirigé la création. Il a des droits à la reconnoissance de sa patrie.

Les grands crimes ont commencé à devenir plus rares sous ce règne, où personne n'a été puni de mort.

Un auteur Anglois a porté un jugement sévère sur le code commencé par Pierre I, & terminé par Élisabeth : mais ce code n'existe pas.



1762.

PETRE FÉDOROVITCH OU PIERRE III.

L'héritier d'un trône eſt ſouvent le ſujet le plus ſuſpect, le moins puiſſant, le plus contrarié. Il ſemble que le Prince règnant ſoit regardé comme immortel par ſes favoris & ſes créatures, tant ils prennent peu de ſoin de ménager ſon ſucceſſeur. C'eſt ce que Pierre III avoit éprouvé. Ceux qui l'avoient offenſé ſous le règne d'Éliſabeth, & qu'il avoit même quelquefois menacés de ſa vengeance, tremblèrent quand il monta ſur le trône. Son éducation, trop négligée, n'avoit pu lui inſpirer des vertus: ſon eſprit dérèglé ne lui permettoit pas d'acquérir de vrais talens: mais la nature lui avoit donné la clémence. Il ne dit pas un bon mot, comme Louis XII; mais, comme ce Prince, il oublia, dès qu'il fut Empereur, les injures qu'avoit reçues le Grand Duc, & ce fut par de nouvelles graces qu'il ſe vengea de pluſieurs de ſes ennemis.

Mais ces bienfaits, répandus ſur des hommes puiſſans, & par conſéquent peu chéris, ne pouvoient lui gagner la nation, qu'il aliénoit d'ailleurs par des manières qu'il croyoit allemandes. Ses excès, ſes débauches, n'auroient pas été

remarquées du tems de Pierre I; mais
1762. elles étoient passées de mode, & l'avilissoient.

Admirateur enthousiaste des talens du Roi de Prusse, il ne savoit pas renfermer dans les bornes qui convenoient à son rang, le respect qu'il avoit conçu pour ce Prince. Il l'appeloit ordinairement, „ le „ Roi mon maître ". La tète ceinte de la couronne impériale, il se vantoit d'ètre le soldat de ce héros.

Avec de telles dispositions, on pense bien qu'il ne continua pas de lui faire la guerre. Il étoit à peine monté sur le trône, qu'il fit publier une amnistie entre les troupes de Russie & celles du Roi de Prusse. Ainsi furent perdus les exploits de plusieurs généraux, & le sang de tant de milliers d'hommes. Si Pierre avoit règné plus long-tems, il auroit combattu pour l'ennemi d'Élisabeth. Il rendit la liberté aux officiers Prussiens, faits prisonniers par les généraux de cette Princesse; il leur fournit de l'argent pour retourner dans leur pays; il accorda aux habitans de la Poméranie des dédommagemens pour les maux que la guerre leur avoit causés; il fit évacuer la Prusse: qu'auroit-il fait de plus, si les Russes avoient été vaincus?

Il ne tarda pas à manifester le dessein de recouvrer ses États héréditaires, objet de tant de négociations inutiles

depuis le règne de Pierre I. Il fit passer
dans les duchés de Holstein & de Slezvick seize régimens de cavalerie & d'infanterie, & fit déclarer au Roi de Dannemarc qu'il alloit employer la force des armes pour se faire rendre justice. Ce n'auroit pas été la puissance du Dannemarc, qui, dans l'exécution de ce projet, auroit gêné l'Empereur de Russie, l'allié du Roi de Prusse: mais l'Allemagne auroit-elle souffert volontiers que le maître d'un vaste Empire réunît à sa couronne une souveraineté Allemande? 1762.

Ce ne sont point ces desseins d'une ambition peu éclairée qui marquent le règne de Pierre III: c'est le bien que de sages conseils lui ont fait faire à la Russie, & qui doit effacer le souvenir de ses vices. La crainte des maux qu'ils auroient pu causer à l'État a cessé avec la vie du Prince vicieux: mais les Russes jouissent encore de ses bienfaits, & doivent consacrer la mémoire de leur bienfaiteur.

Il supprima cette horrible chancellerie secrète, cette inquisition d'État, dont le nom seul faisoit trembler les citoyens; cet odieux tribunal, auquel le plus vil des scélérats, près de subir son supplice, pouvoit, d'un seul mot, faire éprouver une affreuse prison, & de cruelles tortures à l'homme le plus distingué par ses vertus, sa naissance & ses em-

plois: invention infernale d'un timide
1762. despotisme, qui ne parvient à se rassurer de ses craintes qu'en faisant trembler ceux qu'il opprime.

Il rendit la liberté à la noblesse, toujours plus humiliée, plus asservie depuis le règne d'Ivan Vassiliévitch. Le gentilhomme Russe peut, à son choix, porter les armes, entrer dans les affaires civiles, jouir des douceurs du repos, prendre, quitter, reprendre du service ou des emplois, sortir de sa patrie sans en demander la permission, à moins qu'il ne veuille conserver les charges qu'il y possède; servir des Couronnes étrangères; vendre ses biens, & en emporter le produit dans quelque coin du monde qu'il lui plaise de se choisir pour retraite.

Enfin Pierre réunit à la couronne les terres immenses que possédoit le clergé. Les ecclésiastiques sont à présent pensionnés par l'État. Des Prélats jouissent encore d'une fortune considérable pour des hommes sans naissance & tirés de l'état monastique. Le revenu de l'Archevêque de Novgorod monte à près de cent mille de nos livres.

Voilà ce qu'a fait Pierre III, qui à peine a paru sur le trône. Quel souverain, pendant un long règne, pourra faire autant de bien à son Empire? Ce sera celui qui d'abord accordera la li-

berté aux serfs les plus riches & en formera un tiers état ; & qui, après avoir rendu ce premier hommage à l'humanité, déclarera libres tous les paysans de la couronne, & forcera les Seigneurs à suivre son exemple. Mais ce Prince bienfaisant ne pourra effacer la mémoire de Pierre III ; car c'est lui qui, en rendant aux Nobles la liberté, a commencé le grand ouvrage de la liberté nationale. 1762.

Il a merité, par ce bienfait, que l'histoire ne s'appesantisse pas sur le reste de sa vie, consacrée à la débauche & à la démence qu'elle entraîne. Il n'a cependant pas porté quelques loix insensées qu'on lui attribue : il n'a pas défendu, comme on l'a écrit tant de fois, de parler françois dans son empire ; lui-même parloit indifféremment russe, françois & allemand à ceux de ses sujets qui savoient les trois langues. Il n'a pas ordonné aux prêtres Russes de porter l'habit de pasteurs Luthériens. Indifférent à tous les cultes, il n'a pas formé le dessein de rendre le Luthéranisme la religion dominante de son empire.

Mais il paroît certain qu'il se préparoit à porter un coup funeste à l'État, en renversant encore l'ordre de succession, trop peu respecté par son ayeul. Il vouloit déclarer son héritier le Duc Georges-Louis de Holstein, son oncle, qu'il avoit

fait venir à la Cour & qu'il avoit com-
1762. blé d'honneurs. La couronne de Russie devoit passer à la postérité de ce Prince : cependant Pierre avoit un fils, mais il se préparoit à le déclarer illégitime & à le faire renfermer dans une citadelle avec l'Impératrice sa mère. Il ne s'agit pas ici, comme l'ont dit quelques écrivains, d'un projet dévoilé par le Prince à ses plus intimes confidens, & dont il étoit difficile de pénétrer le secret : il s'agit des propos indiscrets qu'un homme, presque toujours plongé dans l'ivresse, tenoit indifféremment à ceux qui pouvoient l'approcher : propos outrageans pour son épouse & pour son fils.

L'Impératrice avoit des partisans : un complot se formoit en sa faveur. Pierre en eut quelques avis & les négligea. Dans sa folle sécurité, il se contentoit de répondre qu'on n'oseroit attenter contre le petit-fils de Pierre I.

Cependant un des conjurés fut arrêté. Avec un peu d'activité on pouvoit dissiper la conspiration; mais le conjuré fut enfermé dans la citadelle, sans qu'on se pressât de tirer de lui aucune lumière; & cet évènement, qui devoit détruire le complot, ne fit qu'en hâter l'exécution.

L'Impératrice étoit à Péterhof, à huit lieues de la capitale : la Princesse d'Achkof, son amie, & sœur de la favorite

de l'Empereur, lui envoie un carrosse. Grégoire Orlof, d'une ancienne noblesse, alors commissaire de l'artillerie, & depuis Prince du Saint-Empire, la conduit à Pétersbourg: elle se rend au quartier des gardes Ismaïlof; les soldats, prévenus par leurs officiers, lui prêtent serment. Conduite à l'église de Kazan par les sénateurs, elle y jure de respecter les priviléges de la nation, & reçoit le serment de fidélité de l'assemblée. On rassemble toutes les troupes qui étoient peu éloignées: on fait occuper tous les passages qui conduisent à Péterhof, où l'Impératrice, vêtue de l'uniforme des gardes, & accompagnée de la princesse d'Ackhof, habillée du même uniforme, monte à cheval, fait la revue de sa petite armée, & reçoit les acclamations du peuple & des soldats. 1762.

Pierre, qui se préparoit à célébrer le lendemain le jour de sa fête, apprend à Oranienbaum qu'il n'est plus Empereur. Il n'a pas même ce courage momentané qui anime quelquefois les hommes foibles dans les grandes circonstances. Il pouvoit aller joindre en Allemagne son armée aux ordres du comte Fermer: mais il ne savoit pas s'il y seroit encore reconnu. Il va à Péterhof, il revient à Oranienbaum, il y attend des secours qui n'arrivent pas. Il s'embarque pour Cronstadt: mais le commandant, prévenu par

un ordre de l'Impératrice, menace de
1762. tirer ſur lui.

Il ne lui reſtoit plus qu'un parti à prendre, celui que conſeilloit le vieux Munich, rappelé de ſon exil. C'étoit de ſe mettre à la tête des troupes Holſtenoiſes, & de ce qu'il pouvoit avoir de troupes Ruſſes, & de ſe préſenter devant l'armée de l'Impératrice, qui s'avançoit. S'il avoit ſuivi ce conſeil, s'il s'étoit montré à des ſoldats, dont la plûpart le croyoient mort, dont les autres ne s'étoient armés contre lui que pour obéir à quelques officiers; s'il leur avoit crié: „ je ſuis encore „ votre maître ": ces hommes, accoutumés à la ſoumiſſion, & qui n'avoient pas encore perdu l'habitude de le regarder comme leur ſouverain, ſe ſeroient rangés autour de lui, & peut-être auroit-il recouvré ſa puiſſance ſans répandre une goutte de ſang. Il ne ſavoit pas ce que peut un homme qu'on a long-tems reſpecté: il n'apperçut que la foibleſſe de ſes troupes, & ne ſentit pas toute la force que lui donneroit à lui-même le rang qu'on lui conteſtoit, & un inſtant de courage. Seul avec Munich, il pouvoit affronter peut-être, toutes les forces militaires de l'Empire. Mais il s'abandonna lui-même. Munich, qui ne put relever cette ame morte, alla rendre ſon épée à l'Impératrice, qui le reçut avec ces témoignages d'eſtime,

que mérite un ſujet fidèle.

Pierre s'amuſa à négocier, & tous les articles qu'il propoſa furent rejetés. Les troupes du Holſtein mirent bas les armes. Enfin l'Empereur ſe laiſſa arrêter par un ſeul général. Conduit à Péterhof, il ſigna, dans les termes les plus lâches & les plus bas, ſa renonciation à l'Empire. Il a reconnu lui-même par ſon expérience, dit-il dans cet écrit, que ſes forces ne ſuffiſoient point au fardeau du gouvernement, & qu'il étoit incapable de conduire l'État. Il avoue qu'il n'auroit pu que bouleverſer l'Empire, & ſe couvrir d'une honte éternelle. Enfin il promet de ne chercher jamais à remonter ſur le trône. 1762.

Il valoit mieux braver la mort, que d'écrire de ſa main cette lâche déclaration. Il ne ſurvécut que huit jours à cette humiliation, & l'on publia qu'il étoit mort d'une colique hémorrhoïdale. Il fut expoſé publiquement, vêtu de l'uniforme du Holſtein, & avec le hauſſe col. Quoiqu'il eût été déclaré déchu de l'Empire, & qu'on ne lui eût conſervé aucune marque de la ſouveraineté, le public fut admis à lui baiſer la main.

L'Impératrice paſſa trois jours ſur ſon lit, dans l'agitation du déſeſpoir. Ce n'eſt pas qu'elle pût regretter un époux qui avoit peu mérité ſa tendreſſe : mais elle

preſſentoit les conjectures qu'on forme-
1762. roit ſur cet évènement, & tout ce qu'elles pourroient avoir de contraire à ſa gloire. Sans doute elle avoit cruellement à ſe plaindre de la nature qui l'avoit trop tôt vengée de ſon époux, ou, comme on veut le croire, du zèle indiſcret qui l'avoit ſi mal ſervie. Il eſt bien dur pour une ame, grande à la fois & douce, de craindre les jugemens, ſi ſouvent téméraires, des contemporains & de la poſtérité.

Les portraits de Pierre III furent ſupprimés autant qu'il fut poſſible. Comme il ne règnoit plus à l'inſtant de ſa mort, elle ne fut pas notifiée aux ſouverains de l'Europe, & ſon deuil ne fut porté qu'à la Cour de Suède. On a cru que ce Prince avoit été la victime du clergé. Mais les eccléſiaſtiques, qu'il avoit dépouillés, gémirent en ſilence, & n'eurent aucune part à la révolution.

Fin du cinquième Tome.

TABLE

DES SOUVERAINS

DE LA MAISON DE RURICK,

Dans laquelle on trouve leurs alliances, leur postérité, la durée de leur règne, &c.

Les noms des Princes qui doivent règner dans la suite sont marqués d'un astérique.

1. RURIK, commence à règner en 862: règne 17 ans.
   On croit qu'il eut plusieurs épouses, on ne sait le nom d'aucune.
   Il eut pour fils Igor *.
2. OLEG, prit l'administration en 879, la conserva 34 ans
3. IGOR Rurikovitch, commence à règner en 913, vit 68 ans, en règne 32.
   On croit qu'il eut plusieurs épouses: mais on ne connoît qu'Olga.
   Il eut pour fils Sviatoslaf*.
4. OLGA, Régente, morte en 969, âgée à peu près de 80 ans.
5. SVIATOSLAF I Igorévitch, (Sainte-gloire) ou plutôt Svétoslaf, (lumière de gloire). On ne connoit ni l'année de sa naissance, ni le commencement de son règne, mort en 973.
   De ses épouses & concubines, on ne con-

noit qu'une religieuse Grecque, qu'il fit prisonnière, qu'il donna ensuite à Iaropolk, son fils aîné, & qui passa à Vladimir, le dernier de ses fils; & Maloucha, femme de charge d'Olga, sa mère.

Eut pour fils Iaropolk*, Oleg, & Vladimir*; ce dernier fut fils de Maloucha.

6. IAROPOLK Sviatoslavitch; on ne connoît pas l'année de sa naissance. Son règne fut de neuf ans, & commença en 973.

On ne connoît de ses épouses, que la religieuse Grecque, qui avoit appartenu à son père.

7. VLADIMIR I Sviatoslavitch; on ignore l'année de sa naissance. Il commença en 981 un règne de 35 ans.

Il eut un grand nombre de concubines, & six épouses; 1°. une Princesse de Bohême. 2°. Rognéda, surnommée ensuite Gorislava, fille de Rogvolod, Prince de Polotsk. 3°. la Religieuse Grecque de Sviatoslaf & d'Iaropolk. 4°. une seconde Princesse de Bohême. 5°. une Princesse Bulgare. 6°. Anne, fille de Roman, Empereur de Constantinople.

Il eut pour fils, 1°. Vycheslaf, de la première Princesse de Bohême. 2°. Iziaslaf. 3°. Iaroslaf*. 4°. Vsévolod de Rognéda. 5°. Sviatopolk* de la religieuse Grecque. 6°. Sviatoslaf. 7°. Mstislaf, de la seconde Princesse de Bohême. 8°. Boris. 9°. Gleb: tous deux de la Princesse Bulgare. 10°. Stanislaf. 11°. Pozvizd. 12°. Soudislaf. Les trois derniers de différentes concubines.

Ses filles furent, 1°. Predslava, née de

Rognéda. Elle épousa Boleslas le courageux, Roi de Pologne. 2°. Marie, née de la Princesse Anne, & mariée à Kasimir I, Roi de Pologne. Elle fut surnommée en Pologne Dobrogniéva.

Postérité de Marie.

Comme Boleslas eut plusieurs épouses, on ignore quelle fut la postérité de Predslava.

Marie, épouse de Kasimir, eut Boleslas le hardi, Vladislas I, de qui sont issus Boleslas III, surnommé Krivooufti, Primislas, Vladislas Loftik, & Kasimir le Grand, tous Rois de Pologne, & Louis-le-Grand, Roi de Hongrie & de Bohême.

C'est aussi de cette Princesse que sont descendues, Sviatava, épouse de Bratislaf II, Roi de Bohême: Hedvige ou Hélène, épouse de Vladislas Loftik, Roi de Pologne: Rixa, épouse de Venceslas IV, Roi de Bohême, qui, par elle, fut en même tems Roi de Pologne: Elisabeth, épouse de Charles-Robert, Roi de Hongrie: Marie, épouse de Louis-le-Grand, aussi Roi de Hongrie: enfin Marie, héritière du trône de Hongrie, & femme de Sigismond, Empereur, & Roi de Hongrie & de Bohême.

8. SVIATOPOLK Vladimirovitch, commence à règner en 1015, & meurt trois ans après. On ignore l'année de sa naissance.

Il épousa la fille de Boleslas le courageux, Roi de Pologne.

9. IAROSLAF I Vladimirovitch, commence à règner en 1019, & meurt en 1054, après un règne de 35 ans, & 76 de vie.

Il épousa Inguerherde, fille d'Olaüs I, Roi de Suède.

Il eut pour fils, Vladimir, Isiaslaf*, Sviatoslaf*, Vsévolod*, Igor & Viatcheslaf.

Ses filles furent, 1°. Élisabeth, mariée à Harald, Roi de Norvège & de Suède. 2°. Anne, nommée en France Agnès, épouse de Henri I, Roi de France. 3°. Anastasie, mariée à André I, Roi de Hongrie.

Postérité d'Anne.

Henri I eut d'Anne ou Agnès, son épouse, trois fils; Philippe, Hugues, & Robert. Philippe succéda à son père, & il est la tige de vingt-neuf Rois, jusqu'à Louis XVI. C'est d'Anne que sont issues les deux maisons d'Anjou, qui ont régné à Naples. C'est de cette Princesse Russe que descendent à présent les Rois de Naples & d'Espagne. Elle est une des ayeules de ce Pierre de Courtenay, qui fut Empereur de Constantinople après la prise de cette ville par les Latins, dans le tems des Croisades. C'est de sa postérité que sont sorties plusieurs Reines d'Angleterre; Marguerite, épouse d'Édouard I; Isabelle, mariée à Édouard II, une autre Isabelle, épouse de Richard II; Catherine, épouse de Henri V, & Marie, épouse de Charles I: en Écosse, Magdelaine, épouse de Jacques V: Isabelle, épouse de Philippe IV, Roi d'Espagne, Béatrix, épouse de Jean, Roi de Bohême, & Charlotte, épouse de Jean II, Roi de Chypre. Enfin par la seule Princesse Anne, les souverains de Russie, descendans de Rurik, tenoient à presque toutes les maisons

régnantes de l'Europe. Après la mort de Philippe I, sa veuve épousa Rodolphe, Comte de Crespy & de Valois.

10. ISIASLAF Iaroslavitch, commença à régner pour la première fois en 1054, fut chassé & rétabli, mourut en 1078, âgé de 53 ans.

Épousa la fille de Miécislas II, Roi de Pologne.

Eut pour fils Mstislaf, Sviatopolk *, Iaropolk.

11. SVIATOSLAF III Jaroslavitch, commence à régner en 1073, après avoir chassé son frère Isiaslaf: meurt en 1076.

Son épouse se nommoit Oda; on croit que c'étoit une comtesse Allemande, sœur d'un Archevêque, nommé Bouchard.

Eut pour fils Oleg, Iaroslaf, Boris, Gleb, Roman & David.

12. VSÉVOLOD I Iaroslavitch, commence en 1078 un règne de 15 ans. Il en vécut 64.

Ses épouses furent, 1°. une princesse Grecque, fille de Constantin Monomaque, Empereur de Constantinople. 2°. Anne.

Il eut de la première, Vladimir Monomaque *, & de la seconde, Rostislaf.

Ses filles furent, 1°. Eupraxie, mariée à Othon I, Marckgrave de Brandeboutg, & après la mort d'Othon, à l'Empereur Henri IV. Elle revint en Russie, & se fit religieuse. 2°. Catherine. 3°. Anastasie, seconde épouse de Boleslas IV, Duc de Pologne.

31. SVIATOPOLK II Isiaslavitch. On ignore l'année de sa naissance. Il commence à ré-

gner en 1093, & meurt en 1113, après vingt ans de règne.

Épousa une fille de Tougorkhan, Prince des Polovtsi, qui reçut au baptême le nom d'Hélène.

Eut pour fils, Mstislaf, Iaroslavets & Briatchislaf.

Sa fille Sbyslava, fut la première épouse de Boleslas III, Krivoousti, Roi de Pologne.

14. VLADIMIR II Vsévolodovitch Monomaque, succède à Sviatopolk en 1114, après un court interrègne. Il règna 11 ans, & en vécut 72.

Eut pour épouses, 1o. Chstristine, fille d'Ingor IV, Roi de Pologne. 2o. Euphémie.

Ses fils furent : Mstislaf *, Isiaslaf, Sviatoslaf, Iaropolk *, Viatcheslaf *, Roman, Ioury *, & André.

Il eut pour fille Marine, morte religieuse.

15. MSTISLAF Vladimirovitch. On ignore l'année de sa naissance. Commence à règner en 1125, & meurt en 1132.

Il eut deux épouses. On ignore quelle fut la première : la seconde étoit fille de Dmitri Zavidovitch, Posadnik de Novgorod.

Ses fils furent Vsévolod, Isiaslaf *, Rostislaf, Sviatopolk, Vladimir, Roman.

Ses filles furent, 1o. Sophie, mariée à Valdemar I, Roi de Dannemarc. 3o. On ignore le nom de la seconde. Elle épousa Iaroslavets, Prince de Volodimer, fils de Sviatopolk II.

Pos-

Postérité de Sophie.

De cette Princesse, sont issus, Canut IV, & Valdemar II, Rois de Dannemarc : Rixa, épouse d'Éric X, Roi de Suède : Ingebourg, épouse de Philippe II, Roi de France.

16. IAROPOLK II Vladimirovitch. On ignore le tems de sa naissance. Il commence en 1132 son règne de 6 années.

Il épousa une Princesse, nommée Helène. On ne lui connoît pas de postérité.

17. VIATCHESLAF Vladimirovitch. On ignore l'année de sa naissance, règne quelques jours 1138, est chassé & règne de nouveau avec Isiaslaf Mstislavitch, & ensuite avec Rostislaf, meurt en 1154.

On ne sait rien de son mariage : il paroît qu'il n'eut pas de postérité.

18. VSEVOLOD II, fils d'Oleg, premier fils de Sviatoslaf Iaroslavitch. On ne sait pas l'année de sa naissance. Il commence en 1138 un règne de 8 années, & meurt en 1146.

On ne sait quelle fut son épouse. Il eut un fils, nommé Sviatoslaf.

19. IGOR II, fils du même Oleg. On ne sait pas l'année de sa naissance : il ne fait que paroître sur le trône en 1146. Il est fait moine, & ensuite massacré en 1147.

20. ISIASLAF II Mstislavitch, né en 1096. Il commence à régner en 1146, est chassé, rétabli, & meurt en 1154 ; âgé de 58 ans.

On ignore le nom de ses deux épouses.

Il eut de la première, un fils, nommé Sviatoslaf.

Il eut aussi une fille qui épousa Rigvald Borissovitch, Prince de Polotsk.

21. Ioury I Vladimirovitch Dolgorouki, né en 1091, règne pour la première fois en 1149 détrôné en 1150, rétabli en 1154, meurt en 1157, âgé de 66 ans.

Epousa, 1o. la fille d'Aëpa, Prince des Polovtsi. 2o. Olga, devenue religieuse sous le nom d'Euphrosine.

Ses fils furent, Rostislaf, André *, Ivan, Boris, Gleb, Mstislaf, Vassili, Iaroslaf, Mikhaïla, Sviatoslaf *, Vsévolod *.

22. Rostislaf Mstislavitch, régna quelque tems en 1154.

23. Isiaslaf III Davidovitch, ne fit que paroître sur le trône dans la même année.

24. André I Iouriévitch, commence à règner en 1157, est assassiné en 1175, après un règne de 17 ans.

On ne connoît ni son épouse, ni sa postérité.

25. Mikhaïla I Iouriévitch, commence à règner en 1175, meurt en 1177.

26. Dmitri Vsévolod III Iouriévitch, né en 1149, règne en 1175, est chassé, rétabli en 1177, meurt en 1212, âgé de 63 ans.

Il eut deux épouses: 1o. Marie, Princesse de Bohême. faite religieuse sous le nom de Marthe ou Marpha. 2e. Anne, fille de Vassili, Princesse de Vitepsk.

Ses fils furent, Constantin *, Boris, Ioury *. Iaroslaf *, Vladimir, Sviatoslaf *, & Ivan.

Ses filles: 1o. Vseslava, mariée à Rostislaf Iaroslavitch, Prince de Tchernigof. 2o. Verkhoslava, mariée à Rostislaf Rurikovitch, Prince de Bielgorod.

27. Ioury II Vsévolodovitch, né en 1188,

commence à règner en 1212, détrôné en 1227, rétabli en 1218, tué en 1237 par les Tatars, à l'âge de 49 ans.

Son épouſe étoit fille de Vſévolod, Prince de Kief; elle fut brûlée dans une égliſe de Volodimer, par les Tatars.

Ses fils, Vladimir, Vſévolod, Mſtislaf, tous tués par les Tatars.

Il eut une fille, nommée Théodora où Phédora.

28. CONSTANTIN Vſévolodovitch, né en 1186, commence à règner en 1217, & meurt en 1218, âgé de 32 ans.

Ses épouſes furent: 1°. Agathe ou Agaphia, Princeſſe de Smolensk. 2o. une ſœur des Princes de Mourom.

Ses fils : Vaſſili, Vſévolod & Vladimir.

29. IAROSLAF II Vſévolodovitch, né en 1189, commence ſon règne en 1238, & meurt en 1246, âgé de 57 ans.

Il épouſa Phéodoſie, fille du brave Mſtislaf Mſtiſlavitch, Prince de Novgorod. Cette Princeſſe ſe fit enſuite religieuſe ſous le nom d'Euphroſine.

Ses fils furent: Phédor, Alexandre *, André *, Conſtantin, Aphanaſei, Danilo, Mikhaïla *, Iaroſlaf * & Vaſſilei *.

Sa fille fut Grémiſlava, mariée à Lesko le Blanc, duc de Pologne. De cette Princeſſe naquit Solomonie, épouſe de Koloman, Prince de Hongrie, qui fut quelque tems Roi de la Ruſſie méridionale.

30. SVIATOSLAF III Vſévolodovitch, commence à règner en 1247, eſt chaſſé par ſon neveu, règne de nouveau & eſt une ſeconde

fois renversé du trône en 1249.

31. MIKHAÏL Iaroslavitch, commence à peine à règner, qu'il est tué dans une bataille en 1248.

32. ANDRÉ II Iaroslavitch, placé sur le trône par les Tatars en 1249 & renversé par eux en 1252.

33. ALEXANDRE I Iaroslavitch Nevski, né en 1220, commence à règner en 1252 & meurt en 1264.

Il épousa une fille de Briatchislaf, Prince de Polotsk.

Elle lui donna: Vassilei, Dmitri*, André, Daniel que la plûpart des Historiens mettent au rang des princes qui ont règné dans la principale souveraineté de Russie. Ce Daniel eut pour fils Ioury, Alexandre, Boris, Ivan*, Aphanassi, Fedor.

34. IAROSLAF III Iaroslavitch, commence à règner en 1264, meurt en 1271.

Tout ce qu'on sait de son épouse, c'est qu'elle se nommoit Xénie.

Il eut pour fils Mikhaila *.

Il eut aussi une fille qui fut religieuse.

35. VASSILI I Iaroslavitch, règne depuis 1272, jusqu'à sa mort, arrivée en 1276. On sait que sa vie fut courte; on n'en connoit pas exactement la durée.

On ne sait pas s'il fut marié.

36. DMITRI I Alexandrovitch, commence à règner en 1276, est chassé en 1293, rétabli en 1294 & meurt la même année.

On ne connoit pas son épouse; on sait seulement qu'il eut un fils nommé Ivan.

37. ANDRÉ III Alexandrovitch, règne en 1293,

rend le trône à Dmitri en 1294, y remonte la même année & meurt en 1304.

Il n'est fait mention ni de son épouse ni de sa postérité.

38. MIKHAÏL II Iaroslavitch, né en 1271, commence à règner en 1304, est mis à mort à la horde en 1317, dans sa quarante-sixième année.

Il eut pour épouse Anne, fille d'un Prince Dmitri Borislovitch.

Ses fils furent: Dmitri *, Alexandre *, Constantin & Vassili.

39. IOURY III Danilovitch, règne depuis 1317 jusqu'en 1323, est tué en 1324.

Il épousa Koptchana, nommée au baptême Agaphia ou Agathe, fille d'Usbek, Khan des Tatars de la horde dorée.

40. DMITRI II Mikhaïlovitch, mis sur le trône par les Tatars en 1323, & puni de mort à la horde en 1326.

41. ALEXANDRE II Mikhaïlovitch, commence à régner en 1326, est chassé en 1327; puni de mort à la horde en 1338.

On ne connoit pas son épouse. Il eut pour fils: Fedor, exécuté en même tems que son père, Vsévolod & Mikhaïl.

Il eut aussi deux filles: 1°. Marie, épouse de Sémen Ivanovitch, Grand Prince de Moskou; 2°. Ouliana, épouse d'Olguerd, Grand-Prince de Lithuanie.

Postérité d'Ouliana.

C'est de cette Princesse que sont issus les Rois de Pologne: Jagellon, nommé au baptême Vladislas V; Jean I; Alexandre, qui

épousa Hélène, fille d'Ivan Vassiliévitch, Grand Prince de Moskou; Sigismond I, Sigismond II & Sigismond III; Vladislas, nommé Tsar de Russie par les rebelles dans le tems des troubles; & Jean II. C'est aussi de cette Princesse que descendent Catherine, épouse de Jean, Roi de Suède; & Anne, épouse d'Étienne Battori, Roi de Pologne.

Jagellon, Roi de Pologne & fils d'Olguerd & d'Ouliana, fut père de Casimir IV. Anne, fille de Casimir, épousa Bogouslaf, Duc de Poméranie. Leur fille Sophie épousa Fréderic I, Roi de Dannemarc, & de ce mariage naquit Adolphe, qui fut la souche des Ducs de Holstein. De lui sont issus: Jean Adolphe, Fréderic III, Christian Albert, Fréderic IV, Pierre III, Empereur de Russie, Paul Pétrovitch, héritier actuel de l'Empire.

42. IVAN I Danilovitch, règne depuis 1328 jusqu'à sa mort, arrivée en 1341.

Son épouse, dont on ignore le premier nom, prit celui d'Hélène en se faisant religieuse.

Il eut pour fils Semen*, Ivan*, André.

Sa fille épousa Constantin Vassiliévitch, Prince de Rostof.

43. SEMEN Ivanovitch, né en 1317, règne en 1341, meurt de la peste en 1353, âgé de trente six ans.

Dans la courte durée de sa vie, il eut trois épouses: 1°. Auguste, nommée au baptême Anastasie, Princesse de Lithuanie: 2°. Paraskovia, fille de Fedor Svíatoslavitch, Prince de Smolensk: 3°. Marie, fille d'Alexandre, Prince de Tver.

Ses fils furent Ivan & Sémen.

Sa fille épousa Mikhaïl Vassiliévitch, Prince de Tver.

44. IVAN II Ivanovitch, né en 1325, règne en 1353, meurt en 1358.

Il eut deux femmes : 1°. Phedosia ou Théodosie, fille de Dmitri, Prince de Briansk: 2°. Alexandra, ensuite religieuse sous le nom de Marie.

Il eut de la seconde Dmitri * & Ivan.

45. DMITRI III Constantinovitch, est revêtu par les Tatars de la souveraineté en 1359 & dépouillé en 1361.

Il eut pour fils Vassili, Semen & Ivan.

Sa fille Eudoxe épousa le Grand Prince Dmitri Donski.

46. DMITRI IV Donski, né en 1349, reçoit des Tatars la souveraineté en 1362, meurt en 1389, âgé de quarante ans.

Son épouse fut Eudoxe, fille de Dmitri, Prince de Souzdal & quelque tems Grand Prince de Moskou.

Ses fils : Danilo, Vassili *, Joury, André, Pètre, Ivan & Constantin.

Sa fille, nommée Sophie, épousa Fédor, Prince de Rézan.

47. VASSILI II DMITRIÉVITCH, né en 1370, succède à son père en 1389, meurt 1425, âgé de cinquante-cinq ans.

Il épousa Sophie, fille de Vitold, Grand Prince de Lithuanie.

Ses fils : Ivan & Vassili *.

Ses filles furent 1°. Anne, mariée à Jean Paléologue, Empereur de Constantinople ; 2°. la seconde épousa George, fils de Patrice,

Prince de Lithuanie ; 3°. Vassilissa, fut d'abord mariée à Alexandre Ivanovitch, Prince de Souzdal, & en secondes noces, à Alexandre Danilovitch, aussi Prince de Souzdal.

48. VASSILI III Vassiliévitch l'aveugle, né en 1415, succède à son père en 1425, meurt en 1462, âgé de quarante-sept ans.

Il épousa Marie, fille d'un Prince Iaroslaf, descendant à la quatrième génération du Grand Prince Ivan Danilovitch.

Ses fils furent Ioury, Ivan *, Ioury, André, Boris, André.

Sa fille Marpha fut mariée au Prince Ivan Vassiliévitch Belski.

49. IVAN III Vassiliévitch, né en 1438, succède à son père en 1462, meurt en 1505, dans sa soixantième année, après un règne de 43 ans.

Il eut deux femmes ; 1°. Marie, fille de Boris, Prince de Tver ; 2°. Sophie, fille de Thomas Paléologue & nièce de Jean & Constantin, Empereurs de Constantinople.

Il eut de sa première épouse Ivan, & de la seconde Vassili *, Ioury, Dmitri, Sémen & André.

Ses filles furent 1°. Hélène, épouse d'Alexandre, Roi de Pologne ; 2°. Eudoxe, mariée à Koudailouk, fils d'Ibrahim, Khan de Kazan, qui se convertit au christianisme, & reçut au baptême le nom de Pierre ; 3°. la troisième, dont on ignore le nom, épousa Daniel, Prince de Tver ; 4°. Sophie, épouse de Vassili Danilovitch, Prince de Kholm.

50. VASSILI IV Ivanovitch, né en 1458,

ſuccède à ſon père en 1505, meurt en 1533, âgé de 55 ans.

Il eut deux épouſes : 1°. Solomonée, fille d'Ioury Sabourof; 2°. Hélène, fille du Prince Vaſſili Glinski.

Il eut de la ſeconde Ivan * & Ioury.

51. IVAN V Vaſſiliévitch, né en 1530, ſuccède à ſon père en 1533, meurt en 1584, âgé de cinquante ans.

Les étrangers lui donnent ſept épouſes; les hiſtoriens ruſſes ne conviennent que de cinq, qui furent: 1°. Anaſtaſia, fille de Roman Iouriévitch Zakhariin; 2°. Marie, fille de Temrouk, Prince des Tcherkaſſes Montagnards; 3°. Marpha, fille de Vaſſili Sobakin, obligée par ſon mari à ſe faire religieuſe; 4°. Daria, fille d'Ivan Koltovki, forcée à ſe faire religieuſe; 5°. Marie, fille de Fedor, de la maiſon des Nagui.

Il eut de la première, Dmitri Ivan & Fedor *, & de la ſeconde, Dmitri qu'on croit avoir été aſſaſſiné à Ouglitch.

Il eut auſſi deux filles, Anne & Marie, qui moururent dans l'enfance.

52. FEDOR I Ivanovitch, né en 1558, ſuccède à ſon père en 1584, meurt en 1598, âgé de quarante-un ans.

Sa femme fut Iréne, fille de Fédor Godounof. Elle ſe fit religieuſe ſous le nom d'Alexandra.

Il n'eut d'autre enfant qu'une fille, nommée Phedoſia ou Théodoſie, qui mourut dans la première enfance.

Cette Dinaſtie a occupé le trône pendant 643 ans, & a fourni cinquante-deux ſouve-

rains; ce qui ne fait, pour chaque règne, qu'une durée commune de douze ans quatre mois & onze jours. C'est que les frères ayant longtems succédé au préjudice des neveux, les Souverains n'étoient pas jeunes quand ils commençoient à règner, & plusieurs n'ont fait que paroître sur le trône, dont ils ont été bientôt renversés.

On peut observer encore que bien peu de ces Princes sont morts dans un âge avancé.

EXTRAIT

DE LA GÉNÉALOGIE

De la maison Romanof, actuellement règnante.

ANDRÉ, fils de Jean, & qu'on dit frère d'un Prince de la Prusse, vint en Russie vers le milieu du 14e siècle, sous le règne du Grand Prince Ivan Ivanovitch.

FEDOR, le dernier de ses cinq fils, fut père de ZAKHARIE, qui obtint les plus grandes distinctions à la Cour du Grand Prince Vassili Vassiliévitch l'aveugle.

Il eut trois fils, dont le second, nommé IOURY Zakhariitch, fut Boïarin & Voévode sous le règne du Grand Prince Ivan Vassiliévitch. Il est fait mention de lui, pour la dernière fois, en 1501. Son troisième fils fut ROMAN Iouriévitch Zakhariin, qui servit dans plusieurs campagnes en qualité de Voévode. Il mourut le 12 Février 1543.

Sa fille Naftafia ou Anaftafia fut la première épouse du Tfar Ivan Vaffiliévitch.

Le dernier de fes fils fut

NIKITE (Nicétas) Romanovitch Iourief, qui parvint à la dignité de Boïarin. Il mourut en 1586.

Son fils aîné fut

FEDOR Nikititch Iourief, l'un des premiers Boïars de la Cour du Tfar Fédor. Fait moine fous le règne de Boris, il prit dans l'état monaftique le nom de Philarete.

Tous fes fils moururent dans l'enfance excepté

MIKHAÏLA ou MICHEL Fedorovitch Romanof, élu Tfar en 1613, mort en 1645, âgé de 49 ans.

Il eut deux épouses: 1°. Marie, fille du Prince Mikhaïl Dolgorouki; 2°. Eudoxe, fille de Loukian Strechnef.

Il eut de fon fecond mariage Alexei *, Vaffili & Ivan.

Et les Princeffes Irène, Pélagie, Marpha, Sophie, Eudoxe, Anne & Tatiana.

ALEXEI ou ALEXIS, Mikhaïlovitch, Tfar en 1631, mort en 1676, âgé de 47 ans.

Il eut deux époufes: 1°. Marie, fille d'Ilia Miloslaski; 2°. Natalie, fille de Kiril Natichkin.

Il eut de la première Dmitri, Alexei, Fedor *, Semen & Ivan *.

Et les Princeffes Eudoxe, Marpha, Sophie, Catherine, Marie, Anne, Fédofia, Fédora.

Et de la féconde Pierre * & la Princeffe Natalie.

Il eut aussi de la seconde les Princesses Anne,

Élisabeth, régnante en 1741, morte en 1761, & Natalie, Marguerite & une autre Natalie : ces trois dernières sont mortes dans l'enfance.

Le Tsarévitch Alexis, trop célèbre par sa fin malheureuse, épousa la Princesse Charlote-Sophie de Brunsvick-Volfenbutel, & eut d'elle un fils nommé

Pierre II, Empereur en 1727, & mort en 1730.

Anne, mariée à Charles-Fréderic, Duc de Holstein, fut mère de Charles-Pierre.Ulric, Empereur en 1761, sous le nom de

Pierre III, mort en 1762, après six mois de règne.

Il a eu de

L'Impératrice Catherine II, son épouse, née Princesse d'Anhalt-Zerbst, actuellement régnante,

Le Tsarévitch Paul Pétrovitch, Grand Duc de Russie, né en 1754.

Ce Prince, héritier de l'Empire, a été marié deux fois.

Son premier mariage avec Natalie Aléxéievna, née Princesse de Hesse-Darmstadt, a été infécond.

Il a de son second mariage, avec Marie-Fédorovna, née Princesse de Vurtenberg-Stoutgard, les Grands Ducs

Alexandre Pavlovitch, né en 1777,

& Constantin Pavlovitch, né en 1779.

Fin du Tome cinquième.





Tome V.
ORIENTALE

